

Le N

Numéro 105
du 20 mai au 2 juin 2020

Après tout



Numéro 105**Après tout**

Alors qu'on entend beaucoup parler du « monde d'avant », qui reviendra trop vite ou ne reviendra plus, nous évoquons le monde actuel, entre rêve d'émancipation et expérience de l'enfermement.

La Une du mercredi 20 mai est l'occasion de réfléchir à la nécessité de l'enfermement carcéral dans un entretien passionnant avec Gwenola Ricordeau autour de son livre sur l'engagement en faveur d'un abolitionnisme féministe. Un autre type de réclusion, qui a pu être encore augmenté par le confinement, est celui que connaissent les mères au foyer qui répètent les mêmes tâches à l'infini. C'est une écrivaine sicilienne du début du XX^e siècle, Maria Messina, qui les évoque, mais elle exprime avec force une expérience que beaucoup d'entre nous avons pu avoir : être confinés dans le confinement.

Alors que les livres nous arrivent à nouveau, que nous allons reprendre nos comités bimensuels (en inventant provisoirement pour notre journal les visio-comités), nous souhaitons prolonger les bonnes idées que ce temps étrange, un peu irréel, parfois douloureux, a pu nous inspirer. La publication quotidienne d'un article est l'une d'entre elles. Tout en conservant un numéro par quinzaine, dont vous pouvez télécharger le PDF à la fin de la période, nous renouvelons la Une chaque jour, pour mieux servir les livres, pour mieux quitter la chambre.

En souhaitant à toutes nos lectrices et à tous nos lecteurs de n'avoir pas trop souffert de ces semaines difficiles et en souhaitant que les temps qui viennent ne soient pas aussi sombres, nous les remercions de nous accompagner dans l'aventure des idées, des inventions, des poèmes et des représentations, car cela compte aussi, après tout !

T. S., 20 mai 2020

Direction éditoriale

Jean Lacoste, Tiphaine Samoyault

Directeur général

Santiago Artozqui

Collaborateurs

Natacha Andriamirado, Monique Baccelli, Jeanne Bacharach, Ulysse Baratin, Pierre Benetti, Alban Bensa, Albert Bensoussan, Maïté Bouyssy, Jean-Paul Champseix, Sonia Combe, Norbert Czarny, Sonia Dayan-Herzbrun, Christian Descamps, Cécile Dutheil, Pascal Engel, Sophie Ehrsam, Marie Étienne, Claude Fiérobe, Jacques Fressard, Georges-Arthur Goldschmidt, Dominique Goy-Blanquet, Claude Grimal, Odile Hunoult, Alain Joubert, Liliane Kerjan, Gilles Lapouge, Gilbert Lascault, Linda Lê, Monique Le Roux, Marc Lebiez, Natalie Levisalles, Lucien Logette, Éric Loret, Jean-Jacques Marie, Vincent Milliot, Christian Mouze, Maurice Mourier, Gabrielle Napoli, Gérard Noiret, Sébastien Omont, Yves Peyré, Évelyne Pieiller, Michel Plon, Marc Porée, Jean-Yves Potel, Hugo Pradelle, Dominique Rabourdin, Shoshana Rappaport-Jaccottet, Roger-Yves Roche, Steven Sampson, Gisèle Sapiro, Catriona Seth, Christine Spianti, Pierre Tenne, Jean-Luc Tiesset

In memoriam Pierre Pachet, Agnès Vaquin, Georges Raillard

Numéro ISSN : 2491-6315

Responsable de la publication

Association En attendant Nadeau

À la Une : © Jean-Luc Bertini

Pourquoi soutenir EaN

Dans un monde où tout s'accélère, il faut savoir prendre le temps de lire et de réfléchir. Fort de ce constat, le collectif d'*En attendant Nadeau* a souhaité créer un journal critique, indépendant et gratuit, afin que tous puissent bénéficier de la libre circulation des savoirs.

Nos lecteurs sont les seuls garants de l'existence de notre journal. Par leurs dons, ils contribuent à préserver de toute influence commerciale le regard que nous portons sur les parutions littéraires et les débats intellectuels actuels. Rejoignez-les, [rejoignez-nous](#) !

EaN et Mediapart

En attendant Nadeau est partenaire de *Mediapart*, qui publie en « avant-première » un article de son choix (figurant au sommaire de son numéro à venir) dans l'édition abonnés de *Mediapart*. Nous y disposons également d'un [blog](#).

20 MAI

p. 4 Dominique Fourcade
magdaléniennement
par Armelle Cloarec

p. 7 Maria Messina
La maison dans l'impasse
par Eugénie Bourlet

p. 9 Gwenola Ricordeau
Pour elles toutes.
Femmes contre la prison
propos recueillis
par François de Monès
et Annabelle Perrin

p. 13 Robert Seethaler
Le champ
par Jean-Luc Tiesset

p. 15 Charles Du Bos
Goethe
par Jacques Le Rider

p. 17 Jean-Pierre Andrevon
Anthologie des dystopies.
Les mondes indésirables
dans la littérature
et le cinéma
par Michel Porret

21 MAI

p. 20 James Tabor
Marie
Jean-Joël Duhot
L'affaire Jésus, un quiproquo ?
par Marc Lebiez

22 MAI

p. 23 Stéphanie Roza
La gauche contre les Lumières ?
par Alain Policar

23 MAI

p. 26 Gregory Buchert
Malakoff
par Maurice Mourier

24 MAI

p. 28 Disques (20)
par Adrien Cauchie

25 MAI

p. 30 Nathan Wachtel
Sous le ciel de l'Éden.
Une mémoire marrane
au Pérou ?
par Pierre Tenne

26 MAI

p. 32 Giovanni Orelli
Les myrtilles du Moléson
par Linda Lê

27 MAI

p. 33 Suspense (32)
par Claude Grimal

p. 35 Odette Marquet
La déportation des familles
albanaises au XIX^e siècle
dans les archives françaises
par Jean-Paul Champseix

p. 37 Gilles Havard.
L'Amérique fantôme.
Les aventuriers francophones
du Nouveau Monde
par Steven Sampson

p. 40 Erik Bullot
Roussel et le cinéma
par Jean-Pierre Salgas

p. 42 Mohamed Zafzaf
Tentative de vie
par Khalid Lyamlahy

28 MAI

**p. 44 Vincent Milliot (dir.),
Emmanuel Blanchard,
Vincent Denis et
Arnaud-Dominique Houte**
Histoires des polices en France.
Des guerres de Religion
à nos jours
par Philippe Artières

29 MAI

p. 46 John le Carré
Retour de service
par Claude Grimal

30 MAI

**p. 48 Les Europes centrales
en poésie**
par Jean-Yves Potel

31 MAI

p. 51 Hans Joas
Les pouvoirs du sacré
par Richard Figuiet

1^{er} juin

p. 54 Victor I. Stoïchita
Des corps.
Anatomies, défenses, fantasmes
par Paul Bernard-Nouraud

2 JUIN

p. 56 Martín Solares
Quatorze crocs
par Melina Balcázar

Secrétaire de rédaction
Pierre Benetti

Édition
Raphaël Czarny

Correction
Thierry Laisney

Contact
info@en-attendant-nadeau.fr

Une femme période majeure

magdaléniennement vient de loin, de l'époque du Magdalénien, d'après le nom d'une grotte qui porte un nom de femme. Grand poète au phrasé reconnaissable entre tous, aux livres à la méthode chaque fois différente, Dominique Fourcade depuis des années traverse : de l'Amérique des grands artistes contemporains à ici ; de l'état de poète à celui de commissaire d'exposition (Matisse à Washington en 1977 et 1986, Simon Hantaï à Beaubourg en 2013) ou d'éditeur des Écrits et propos sur l'art de Matisse. Cette fois, il traverse tout l'art occidental.

par Armelle Cloarec

Dominique Fourcade
magdaléniennement
 P.O.L, 192 p., 21 €

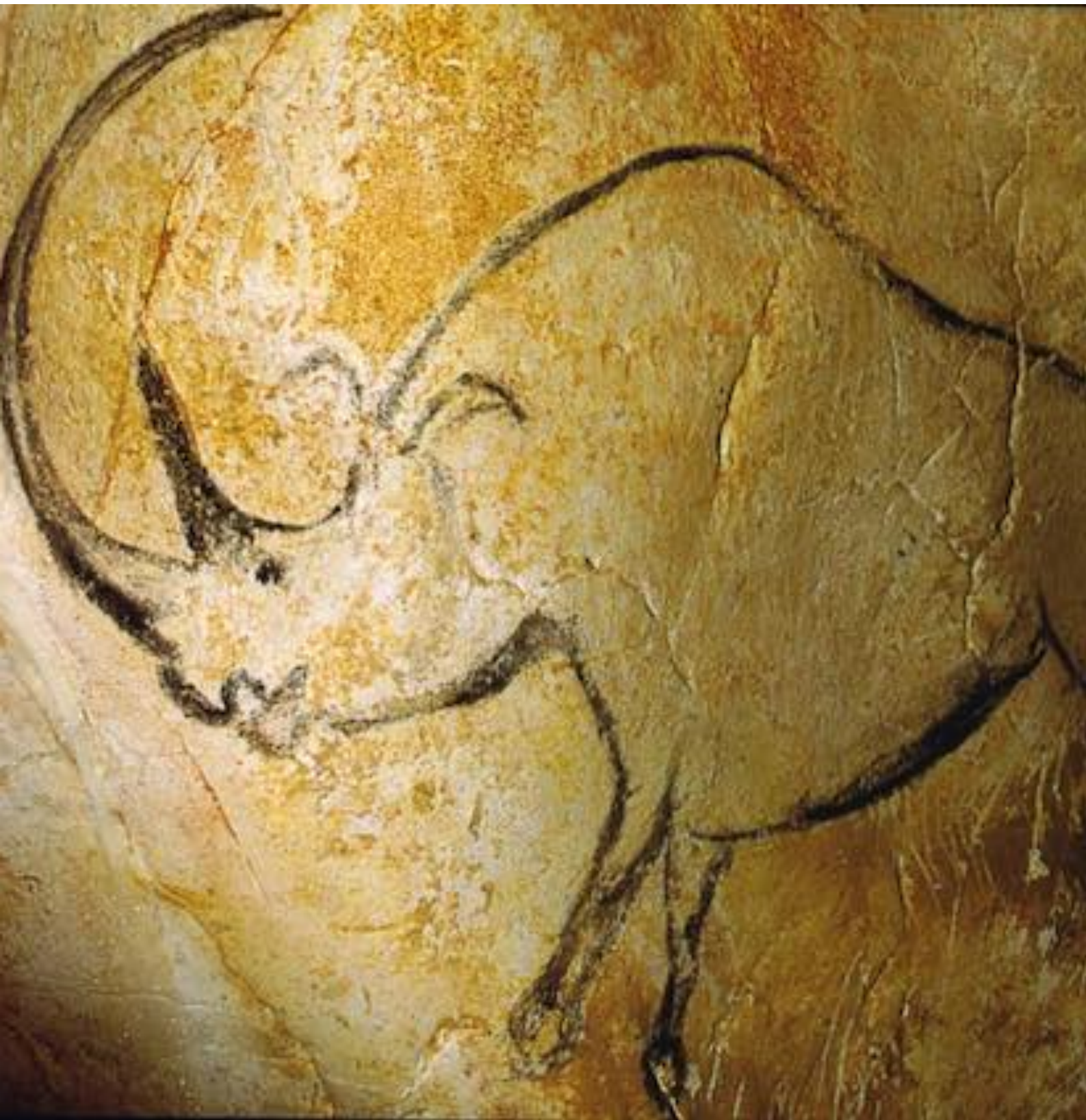
Faire passer : *magdaléniennement* est une traversée phénoménale. Une réponse à la question : que faut-il emporter, par quoi sommes-nous portés ? Le livre de Dominique Fourcade traverse le temps, l'espace avec stations musicales, chorégraphiques (sur un saut Merce Cunningham donne « le bond d'être là ») ; l'histoire de la sculpture, de la peinture, en *tour operator* de vérité. À propos de ce « grand poème occidental », on doit préciser : l'angoisse devant lui « ne nous laisse d'autre choix que d'être arraché à nous-même. situation où nous n'avons plus aucun droit, seulement le devoir de nous recalcr sur la bonne orbite, ou respiration universelle ». (Non, pas de S majuscule à « situation », pas d'erreur de ponctuation. Sans doute si : la majuscule, la majesté, c'est la présence).

Mesurer : l'interlocuteur et le sujet de l'électrocuté (le poète, ici), c'est l'espèce humaine. Devant la Vénus de Lespugue, les portraits de madame Cézanne, ou des visages de l'art des Cyclades... c'est elle, l'espèce humaine, « qui vient immanquablement se rattacher en nous pour se comprendre ». Et elle n'est pas donnée d'emblée, « l'espèce humaine est l'espace-poème où elle advient ».

Retrouver : après « Rêver à trois aubergines », publié en mai 1974 dans la revue *Critique*, *L'intérieur aux trois aubergines* revient pour une lecture-vertige. Ce tableau de [Matisse](#) est vu dans « l'aveuglante évidence, un Matisse pariétal ». Travaux pratiques d'un couple matriciel : l'écri-

ture, elle aussi, se comprend en même temps qu'elle découvre dans le tableau – celui-ci, quelques autres – « la sommation occidentale [...] des registres et des opérations, les plus complexes qui soient [...] dans le cas de Matisse, étalés, surfacés, tabulés. comme fossilisés. chaque poème a son cerveau, chaque tableau ses desseins et ses vues. ici (dans i aux a) ». On garde ici la parenthèse, pour les vocalises et le taux d'inintelligibilité nécessaire, comme dans l'amour, dit Dominique Fourcade. Se retrouve un trait de pollen, de « mimosa » sans doute.

Survoler : sans l'agilité au trapèze qui caractérise l'ensemble du livre de Dominique Fourcade. Des 21 textes du début, écrits entre septembre 2012 et l'été 2019, un mot seulement. Pour leur beauté, pour la violence des événements qui repassent (attentats, emprisonnements), pour Notre-Dame en feu, devant laquelle Fourcade compile : comptine enfantine et *Notre-Dame* bleue de Matisse. On passe, malgré les thrènes, les phrases comme des *Dance Capsules* pour l'avenir, « le politique du poétique », les citations dont la lumière ne nous est pas encore parvenue : « lorsque le plus aimé s'en est allé, il reste encore l'amour, sinon le plus aimé n'aurait pu s'en aller ». On passe, alors qu'on nous confie la mort du dernier frère. Ce pourrait être le nôtre, n'était le destin qui guide (à sa demande) celui qui vient de le perdre « vers Le garçon au gilet rouge dont les quatre versions sont mes frères ». On se repasse la scène d'une orchestration inouïe, celle de la tasse à café dans la machine à laver la vaisselle, mise en marche pour elle, pour chacun, seul(e). On retient les phrases qu'on suit sans le vouloir du matin au soir : « dances at a gathering », glissant à « voices at a gathering ». Ou « au point où j'en suis de l'immobilité sous les cintres du solstice ».



Grotte Chauvet © CC/Domaine public

UNE FEMME PÉRIODE MAJEURE

« *oyster finitude* ». Les phrases chargées de promesses, en longue adolescence : « *rendez-vous à l'arrêt du car dans trois mois* ». On passe, car il faut.

Y aller : devant la paroi, au pied du mur, où commence le texte qui donne son titre au livre.

D'une compacité-intensité à tout rompre, à tout lier. Un geste pour ramasser tous les dés. Reprendre depuis l'art pariétal. Sans malentendu : l'origine n'est pas question du plus ancien. Le texte commence par deux phrases pour la combustion : l'une de Lorine Niedecker : « *the best of*

UNE FEMME PÉRIODE MAJEURE

the old lit. is as modern as the best of the modern » (« lit. » pour littérature) ; l'autre, de Georges Bataille : « *mon père m'ayant conçu aveugle* ». Croiser les deux donne le *la* de ce qui est à dire simultanément, qui s'étoile. Ce qui est à dire ? La « *paroi gouffre all-over du visible* », qui n'a pas de nom.

A remplacé la forêt de symboles, celle des juxtapositions et des simultanités sidérales.

« *le mode moderne peut être présent à toute phase de l'éclosion des formes de l'art depuis sa plus ancienne apparition* ».

Lascaux. Quelques pages plus loin, Manet, Matisse : le moderne modélise autrement. Ce moderne, le texte en tient le fil et tient de lui. Et tout le texte dit : il faudrait voir à ne pas concevoir sans voir, ni sans être transi. Le texte montre :

« *Manet, dans Le déjeuner sur l'herbe, est un étonnant contemporain* », tandis que « *dans Le fifre il est un stupéfiant moderne* ».

Suite de Lascaux, cortège du moderne, en partie ici :

« *les aquarelles de Cézanne [...] je pense que ce sont les plus belles parois du monde de la Hammerklavier sonata de Beethoven, le treizième quatuor et la Grande fugue, ainsi que certaines toiles de Bibémus...* »

On serre toujours de près « *mon père m'ayant conçu aveugle* ». « Concevoir » joue dans l'unité de tous les sens qui sont les siens. Entente radicale : « *l'aveuglement comme base de la question de l'être* ». Entente érotique.

On devrait rassembler tous les prédicats du livre pour « moderne », dire – comme c'est la condition humaine – « ça c'est ». Moderne, c'est : « *une forme possible de l'être, très réelle et absolument universelle, totalement inventée, inconnue avant elle et immédiatement indispensable* ». Moderne : « *on abolit le temps comme mesure du poème [...]. de même l'espace devient quasi indifférent [...]. le présent n'a pas de dimension seulement une intensité, qui déplace son curseur sans cesse* ». Simplicité : devant la manifestation du moderne « *j'ai vécu à fond et me suis senti naître* ». On suit les corrections qui s'imposent : non, Lascaux n'est pas la chapelle Six-

tine de la préhistoire. En dehors de l'anachronisme si possessif, la raison en est que « *la Sixtine n'est pas moderne, elle souffre de la tristesse de n'être que contemporaine* ».

« *Michel-Ange ne travaille que comme ça, avec des amplis, en domination de la peinture. tout ce que Lascaux n'est pas*

est une somme athéologique [...]. une électrocution. ne raconte rien, n'a ni sujet ni objet ni verbe ni c.o.d., ni c.q.f.d. »

Lascaux, « *la grande question de la plénitude de la forme, est posée* » et magdaléniennement est tout entier traversé par la phrase de Cézanne, qui n'est jamais prononcée en entier : « *quand la couleur est à sa richesse, la forme est à sa plénitude* ». Tue et comme jamais présente. Phrase prototype.

magdaléniennement tient ses phrases dans une « *révolution syllabique silencieuse, une modulation de la syllabe des plans, dont la sensualité est à ce jour l'une des magies* ». Une autre : que ces phrases posent une tout autre pensée-présence.

On n'a rien dit ici de l'abîme, ni du destin qui se pose là, entre deux phrases : « *en art qui est la seule vraie vie* » et « *le seul fait de le peindre chasse le vivant du paradis* ». Même destin pour l'écriture. Rien dit de « *toute la discipline qui s'appelle sculpture* », ni de la grande question d'un « *lyrisme national* » (sic), attaché à l'intime, comme la phrase de la sonate de Vinteuil est à Odette et Swann « *comme l'air national de leur amour* ». Rien de la malédiction du récit, de la représentation. Rien de Poussin, « *arrivé aussi près de Cézanne qu'il était possible en son temps* » ; Poussin, que Cunningham fait voir. Évident pour *Éliézer et Rebecca*.

Au lecteur, on a voulu donné le sentiment de la foulitude, de la « *nunktitude* », des trapèzes d'une chose à une autre, en « *portes logiques* » de ce livre-cortège. On lui donne rendez-vous devant les cerfs de [Lascaux](#), et les animaux peints à des saisons différentes, sur une frise-partition, avec en commun la même ruée, au bord du précipice. À Dominique Fourcade de fermer la marche :

« *J'ai su que plus jamais il n'y aurait pas de poésie, d'où ce sus-*

pens depuis

et une responsabilité de beauté »

L'enfermement infini

Maria Messina, écrivaine sicilienne du début du XX^e siècle, est connue pour avoir décrit l'enfermement physique et psychique des femmes, l'impossibilité pour elles de s'épanouir, prises dans la toile de l'espace domestique où elles répètent, solitaires, les mêmes tâches à l'infini. Traduit en français en 1986, son roman le plus célèbre, La maison dans l'impasse, reparaît.

par Eugénie Bourlet

Maria Messina

La maison dans l'impasse

Trad. de l'italien par Marguerite Pozzoli

Cambourakis, 152 p., 10 €

En 1907, alors qu'elle est âgée de vingt ans, on diagnostique à Maria Messina une sclérose en plaques. Elle signe son dernier livre, *L'amour nié*, en 1928, contrainte d'abandonner l'écriture, et vit les suites de sa maladie elle-même recluse. Son œuvre est oubliée jusqu'au début des années 1980 lorsque, redécouverte par Leonardo Sciascia, elle sort finalement de l'oubli et sera traduite aux éditions Actes Sud en France.

La maison dans l'impasse raconte le sort d'une famille coincée dans une vaste demeure. Le mari, un usurier, aigri et tyrannique, s'y installe avec sa femme ruinée et la jeune sœur de celle-ci. Le foyer s'agrandit d'un fils aîné et de deux cadettes. Seul à sortir régulièrement, pour gérer ses affaires, l'homme est le gardien du domicile hors duquel les autres ne pourront s'aventurer qu'au péril de leur vie. Dans ce huis clos dramatique, Maria Messina traduit brillamment la profondeur de leur désarroi.

L'isolement physique est un thème cher à la littérature sicilienne. Dans sa préface à *La maison dans l'impasse*, Sciascia cite Borghese, critique de l'époque qui constate à propos du monde que décrit Messina : « *Elle a senti de façon nouvelle la mélancolie obstinée de la province pauvre, cette indéfinissable odeur de renfermé, de prison, qui règne chez les gens honnêtes et que les Italiens ignorent totalement, au-dessus de Naples.* » L'écriture de Maria Messina est aussi liée au mouvement veriste, qui cherche à saisir la réalité objective du quotidien des « vaincus de la vie ».

L'autrice a eu une longue correspondance avec Giovanni Verga, chef de file de ce mouvement, qui a écrit sur la communauté paysanne.

En situant son récit à l'intérieur d'une demeure, Messina montre l'influence énorme que celle-ci exerce sur l'état intime des habitants. Avant même que les drames surgissent, la mélancolie poisse les murs de la maison, le temps s'écoule hors de la marche du monde. Cette dialectique du dedans et du dehors montre à merveille l'érosion de tout bien-être alors que les explorations permises par le corps ou l'esprit sont strictement réservées à l'extérieur. Régis par la volonté du bien nommé « maître de maison », les jours obéissent à une monotonie prévisible et minutée pour les personnes qui le servent et le craignent. C'est lorsque sa présence s'estompe que la contemplation se fraie une place, que l'espace mental s'élargit : « *Dans la maison, dans l'air, dans les cœurs, le temps marquait une pause, le silence se faisait poignant. Les rêves, les regrets, les espoirs semblaient alors s'avancer en cortège, dans la lumière incertaine qui baignait le ciel. Et nul n'interrompait les songes vagues, inachevés.* »

Les livres, objets de partages et de discussions, parés par le mari de tous les maux, constituent aussi un appel d'air pour l'esprit. L'unique sortie de la famille dans tout le roman, parce que le mari est absent, confronte le temps de la maison à l'extérieur. Les femmes, habillées à la mode d'antan, paraissent ridicules aux passants, mais cette parenthèse est salutaire : « *Les pensées restaient en suspens, comme de la poussière d'or, dans l'air lumineux. Toutes leurs petites misères, qu'elles croyaient si importantes, l'âpre rancœur dont l'air de la maison était chargé, semblaient se dissiper et s'évanouir dans la sérénité du ciel immense.* »



L'ENFERMEMENT INFINI

L'épouse et sa sœur, soumises corps et âme au chef de famille, sont les premières victimes de cet enfermement. Messina décrit les tourments psychologiques violents dans lesquels sont prises ces « vaincues », dénonçant plus largement la tragédie de la condition des femmes dont l'horizon se réduit au bon entretien du foyer. Leur routine est immuable, figée dans la répétition quotidienne de tâches identiques. Celles-ci sont racontées avec une précision très – trop – réaliste, où transparaissent un soin méticuleux et un perfectionnisme maladif. Le pelage des fruits, la préparation du café ou les tartines beurrées font l'objet de descriptions très détaillées. La préparation d'une citronnade et le bourrage de la pipe réapparaissent dans le récit comme l'obsession insaisissable de l'épouse, puis de sa sœur. Les meubles sont littéralement vénérés par les femmes pour qui le monde se cantonne à quelques pièces. Lors de son accouchement (qu'elle envisage d'ailleurs comme un voyage, montrant à quel point cette notion s'est réduite dans son esprit), l'épouse, qui risque alors sa vie, lance : « *Je dois me détacher des choses, de vous tous. Comment être sûre que je rouvrirai ces tiroirs de mes propres mains, que*

je toucherai à nouveau tous ces objets ? » Maria Messina évoque aussi, à travers le mariage et la liaison de l'époux avec sa belle-sœur, la servitude de la chair. Possédées par lui, il leur est dorénavant impossible d'être soudées entre elles. Rapidement, les femmes perdent leurs couleurs, leur vivacité. Au fil des années, leur volonté est aliénée, et leur identité broyée.

Avec cette tragédie domestique publiée il y a un siècle – en 1921 –, Maria Messina a cerné et dénoncé un enfermement ordinaire, celui des femmes au foyer. *La maison dans l'impasse* est le récit d'une « fuite impossible », selon le titre d'une étude italienne consacrée à Messina. Les femmes confinées par la famille patriarcale dans la sphère domestique sont elles-mêmes dans une impasse. La femme au foyer est d'ailleurs devenue une figure rhétorique antiféministe solidement ancrée. On l'observe dans *Mrs America*, très bonne série historique qui est revenue récemment sur les débats relatifs à l'Equal Rights Amendment aux États-Unis. Les antiféministes, sous la houlette de la conservatrice Phyllis Schlafly, s'y revendiquaient ouvertement femmes au foyer. Effectivement, leur émancipation est ailleurs.

Entretien avec Gwenola Ricordeau

« On ne peut pas améliorer une prison », jurait l'écrivain révolutionnaire et libertaire Pierre Kropotkine, le 20 décembre 1887 à Paris. Une position partagée par Gwenola Ricordeau, professeure assistante en justice criminelle à la California State University, Chico, et auteure de *Pour elles toutes*. Selon la chercheuse, le système carcéral constitue un outil de reproduction des inégalités sociales et pèse donc particulièrement sur les femmes. Elle appelle ainsi les mouvements féministes dominants, qu'elle juge aujourd'hui davantage tournés vers le « tout répressif », à s'engager en faveur de l'abolition du système pénal. Gwenola Ricordeau détaille son engagement pour un abolitionnisme féministe.

propos recueillis par François de Monès et Annabelle Perrin

Gwenola Ricordeau
Pour elles toutes.
Femmes contre la prison
Lux, 240 p., 16 €

Selon vous, les courants féministes dominants appellent à durcir toujours davantage les sanctions à l'encontre des auteurs de violences faites aux femmes. Féminisme et abolitionnisme du système pénal peuvent donc apparaître comme deux luttes contradictoires. D'où vient cette opposition ?

Cette contradiction, sur le terrain des luttes, est relativement récente. Elle s'est construite à partir des années 1970. Un mouvement abolitionniste se constitue alors en France et dans d'autres pays occidentaux et s'inscrit dans une large critique des institutions. Les années 1970 correspondent aussi à la deuxième vague du féminisme. Les luttes portent notamment sur la question des délits et crimes à caractère sexuel. Assez vite, le féminisme va prendre un tournant punitif en axant ses revendications sur la fin de l'impunité et le durcissement des condamnations. À partir de cette période, les courants dominants du féminisme vont porter des revendications très éloignées de la perspective abolitionniste.

Il paraît effectivement « légitime » de penser que l'absence de sanctions pénales ferait le jeu des criminels... Notamment en ce qui concerne les violences à caractère sexuel qui touchent

presque exclusivement les femmes. En quoi supprimer la prison pour les auteurs de ces actes peut être un combat féministe ?

Les violences à caractère sexuel constituent un crime de masse. Environ un homme sur vingt dans la plupart des pays occidentaux a commis un viol et plus de 10 % une agression à caractère sexuel. Une proportion importante de la population a donc été auteur de ce type de faits. Pourtant, nous sommes dans une situation à la fois d'impunité et d'absence de réelles solutions, à part la punition de certains auteurs. Depuis les années 1970, se multiplient les appels à davantage de criminalisation sans que l'on soit sûr que punir certains auteurs en dissuadera d'autres de commettre des crimes similaires. Face à l'impasse des revendications portées jusqu'à présent par les courants dominants du féminisme, je dis : si cela ne fonctionne pas, si cet outil du droit et du système pénal ne protège pas les femmes, pourquoi ne pas envisager d'autres options politiques ?

Vous reprenez la thèse du criminologue et sociologue Nils Christie pour affirmer que le système pénal dépossède les victimes de leur propre préjudice. De quelle façon ?

Le système pénal a sa propre temporalité et le temps judiciaire n'est pas nécessairement celui des victimes. Pour être entendues, les victimes doivent avoir un récit qui se conforme à ce qui est attendu d'elles, avoir des caractéristiques sociales qui sont celles de la « bonne victime ».

ENTRETIEN AVEC GWENOLA RICORDEAU

Cette analyse inclut aussi la dénonciation du recours à des experts et de la délégation de la résolution de nos problèmes à des professionnels : policiers, juges, agents de probation, professionnels de la réinsertion... Le préjudice est pris au sérieux par les abolitionnistes, mais il est aussi vu comme le moyen de dénoncer des injustices sociales, des violences structurelles. Lorsqu'on laisse au système pénal le soin de prendre en charge un acte raciste ou sexiste, on manque l'opportunité d'effectuer un travail sur les rapports sociaux et donc de s'attaquer aux rapports de domination qui structurent la société. C'est de la paresse sociale. C'est aussi extrêmement lié à l'organisation capitaliste de la société. Comme nous n'avons pas le temps de nous occuper de nos problèmes, nous les déléguons à des experts et à des institutions.

Le système pénal, comme le rappelle Michel Foucault, est une invention récente. Pourquoi, de nos jours, la prison est une institution qui semble indépassable, voire « naturelle » ?

Aujourd'hui, il y a une sorte d'évidence du système pénal et de la prison. Alors que ce sont des anecdotes dans l'histoire de l'humanité. Toutes les sociétés humaines ont pris en charge les déviances, les comportements qui ne se conforment pas aux normes sociales. Cela fait partie de la vie en société. La prison est extrêmement récente et géographiquement située. Sa naissance est liée à celle de la société capitaliste en Occident et elle s'est exportée avec la colonisation. Les pays occidentaux portent la responsabilité historique de l'expansion de la prison. L'abolitionnisme ne dit pas : il suffit d'abolir les prisons. Il s'agit surtout de construire un système qui réponde aux besoins des victimes de manière plus efficace que ne le fait aujourd'hui le système pénal.

La prison diminue-t-elle le risque de récidive ?

L'idée d'une prison qui réhabilite et qui éduque est un mythe qui est profondément lié aux formes de légitimation de la prison. Pourtant, ça fait plus d'un siècle qu'on a des débats récurrents sur la prison comme « école du crime ». Or on observe que les auteurs de délits et de crimes à caractère sexuel n'ont pas les taux de récidive les plus élevés. Mais les statistiques autour de la récidive sont délicates à manier. La définition légale de la récidive est très spécifique et ne concerne que les faits connus. Mais ce qui apparaît comme inac-



Gwenola Ricordeau © DR

ceptable, c'est que, le plus souvent, les auteurs de délits et de crimes à caractère sexuel, lorsqu'ils récidivent, commettent à nouveau des violences à caractère sexuel. Ce qui n'est pas le cas pour d'autres types de crimes et de délits, pour lesquels le taux de récidive est plus élevé.

Vous estimez donc qu'une approche punitive des auteurs de préjudices sexuels est inefficace ?

La prison n'est ni un lieu thérapeutique ni un lieu de prise de conscience féministe ou antisexiste. Les auteurs n'ont pas réellement de raisons de changer leurs représentations des rapports homme/femme, de la domination ou de la sexualité dans un tel lieu. L'incarcération peut même renforcer les représentations qu'ils peuvent avoir. C'est une institution quasiment non mixte, dans laquelle les normes liées à la virilité sont extrêmement puissantes. Ce n'est pas un lieu de mise en critique des actes et comportements sexistes !

Vous avancez que les femmes qui ont été victimes de violences sexuelles ont davantage de risques d'être incarcérées par la suite. Une raison de plus pour que les mouvements féministes se convertissent à l'abolitionnisme ?

Dans les systèmes pénitentiaires occidentaux, c'est une des caractéristiques des femmes incarcérées : elles ont été, bien davantage que le reste de la population des femmes, victimes de violences

ENTRETIEN AVEC GWENOLA RICORDEAU

conjugales et/ou sexuelles. En général, elles ne sont pas incarcérées pour des faits directement liés à ces violences, mais ces violences ont façonné leur trajectoire sociale. Elles ont été privées de certaines ressources, ont eu des difficultés à accéder au marché du travail, elles ont été obligées de quitter le domicile conjugal et se sont retrouvées dans des parcours d'itinérance... Cela s'observe également pour les populations LGBTQIA+. Voilà aussi pourquoi l'abolitionnisme devrait être une question féministe. Des femmes sont incarcérées parce qu'elles ont été victimes, parce qu'elles sont pauvres, parce qu'elles appartiennent à des minorités ethniques...

Selon vous, le système pénal contreviendrait, dans les faits, à l'un de ses principes fondamentaux : une peine ne doit affecter que la personne condamnée. Vous dénoncez la peine qui se répercute sur les proches de la personne incarcérée.

Une analyse féministe du système pénal montre que les personnes affectées par l'existence de la prison sont, en premier lieu, les personnes incarcérées, et donc pour l'essentiel des hommes, mais, à l'extérieur, ce sont surtout des femmes qui sont affectées par l'incarcération de proches. Parce que, dans notre société, on attend davantage des femmes que des hommes d'être solidaires. Ce sont donc très majoritairement des femmes que l'on retrouve au parloir ou qui envoient de l'argent aux détenus. C'est aussi en ce sens-là que la prison est une question féministe car elle affecte l'existence des femmes, en particulier des femmes issues des milieux populaires, de l'histoire des migrations et de la colonisation. Les proches purgent une peine sans qu'aucun juge les ait condamnés. Lors du procès, les proches se sentent souvent jugés et condamnés comme étant de mauvais parents, de mauvaises mères, des compagnes qui n'ont pas su empêcher le passage à l'acte. Et puis cette solidarité qui est attendue des femmes est extrêmement pesante et a des dimensions financières, matérielles. Il y a aussi l'après-prison, avec la préparation de la sortie qui repose souvent sur les proches, avec la recherche d'un logement, d'un emploi...

De nombreux mouvements féministes ont œuvré à l'amélioration de la qualité de vie des femmes dans les prisons en adaptant celles-ci aux besoins des femmes. Vous dénoncez ce type d'action.

C'est une des raisons pour lesquelles je m'inscris en faux contre les courants dominants du féminisme car c'est une des impasses auxquelles ils nous ont confrontés. Sous couvert de progressisme, ils ont porté des revendications en faveur de l'amélioration des conditions de détention des femmes, en s'appuyant sur la spécificité de leurs besoins. Ces approches permettent de justifier l'incarcération des femmes, mais aussi la construction de nouvelles prisons. On développe alors un système dont on sait qu'il se remplit toujours. Ces populations, lorsqu'elles étaient à l'extérieur, n'avaient pas accès aux ressources qu'on leur offre une fois qu'elles sont incarcérées. C'est un paradoxe. Elles en auraient eu besoin bien avant pour éviter d'être criminalisées.

Cette approche sexo-spécifique est-elle forcément une mauvaise chose ? Ne pourrait-on pas sortir de ces représentations en faisant évoluer les mentalités tout en conservant le système pénitentiaire ?

Les prisons pour femmes et celles pour hommes ne sont pas pensées de la même façon. Ces institutions s'inscrivent dans une société patriarcale. Les attentes sociales à l'égard des hommes et à l'égard des femmes sont différentes. Dans les prisons pour hommes, on pense beaucoup la question de la violence, de l'activité physique, avec ce présupposé que celle-ci est un moyen de réduire la violence. Il y a aussi une forme de tolérance à l'égard de la sexualité hétérosexuelle avec cette idée que les hommes qui ont des rapports sexuels avec des femmes sont plus calmes. Par contre, dans les prisons pour femmes, d'autres représentations sont en jeu, et notamment l'idée que les femmes se subliment davantage sexuellement que les hommes. On ne pense pas la sexualité des femmes en termes de pulsions mais de besoins de tendresse. Cela explique des formes de tolérance de la sexualité entre femmes dans ces prisons. Et puis comme les femmes, dans nos sociétés, sont encore largement pensées comme des mères et des compagnes, les formations, les activités professionnelles qui leur sont proposées (coiffure, couture, esthétique...), sont souvent liées à ce qui est attendu d'une ménagère.

Certains mouvements abolitionnistes et féministes appellent à la décarcéralisation des femmes : plus de prison pour les femmes. Pourquoi ne pas partager cette position qui semble allier vos deux combats : féminisme et abolition de la prison ?

ENTRETIEN AVEC GWENOLA RICORDEAU

Cela a été discuté au sein des mouvements abolitionnistes comme une possible étape vers la décarcéralisation totale. Cette stratégie, celle du « réductionnisme », repose sur la réduction de la population pénale jusqu'à atteindre le plus petit nombre possible de personnes incarcérées. L'une des critiques qu'on peut adresser à cette stratégie est qu'elle risque de légitimer l'incarcération d'autres personnes. On risque d'avoir à justifier cette stratégie par des arguments du type : « les femmes sont moins dangereuses ». Ou alors : « ces personnes ne méritent pas d'aller en prison ». Mais dire ça, c'est dire, en contrepoint, que d'autres personnes méritent d'aller en prison. Il est assez facile de convaincre la population que la plupart des gens incarcérés ne sont pas dangereux et ne portent pas préjudice à la vie sociale, mais le projet abolitionniste est bien d'abolir la prison pour tout le monde.

Que faites-vous des personnes dangereuses ?

On constate qu'aujourd'hui les personnes dangereuses ne sont pas en prison – y compris pour les auteurs de viols. Aujourd'hui, la définition des crimes fait que ce sont les auteurs de violences interpersonnelles qui sont pensés comme étant dangereux. Mais les personnes qui ont des formes de responsabilités dans des violences structurelles ne sont pas incarcérées. On pourrait donc d'abord considérer la question de savoir qui sont les personnes dangereuses. Qu'est-ce que la dangerosité ? Est-ce uniquement la dangerosité dans des relations interpersonnelles ?

Une fois que l'on a dit cela, reste tout de même la question des violences interpersonnelles. Les abolitionnistes ne proposent pas de résoudre le problème des violences interpersonnelles par l'autodéfense, mais de faire le pari d'un changement des relations sociales et des rapports de domination qui ferait diminuer ces violences.

Il faut cependant reconnaître qu'il est complexe de prendre en charge les violences interpersonnelles sans avoir parfois recours à l'éloignement, à des formes de confinement, pour la durée la plus limitée possible et avec un objectif de protection.

Alors, que proposent les abolitionnistes pour rendre justice ?

L'une des propositions est celle de la justice transformative (JT), dont l'objectif est de ré-

pondre aux besoins des victimes sans passer par le système pénal. De toute façon, beaucoup de populations parmi les plus marginalisées ne peuvent pas compter sur le système pénal pour les protéger : par exemple, recourir à la police risquerait de les criminaliser elles-mêmes. Mais leurs besoins, en tant que victimes, sont ceux de toutes les victimes. La JT se situe en dehors du système pénal et repose sur une approche communautaire qui implique à la fois l'auteur, la victime, mais aussi leur entourage... la communauté au sens large. Les procédures mises en place par la JT ont notamment pour but que les auteurs évoluent, changent. La communauté est aussi appelée à changer pour empêcher que des faits similaires se reproduisent. Cela peut prendre la forme de rencontres entre les auteurs et les victimes, lorsque ces dernières le souhaitent. La priorité est donnée aux besoins des victimes tout en essayant de faire évoluer l'auteur, en changeant son attitude, et de participer ainsi à la prévention d'une possible récidive. L'idée est de ne pas recourir à des professionnels et de mobiliser des communautés différentes selon les actes et selon les personnes impliquées. La JT se distingue donc du face-à-face auteur/victime qui est celui du procès pénal, où l'auteur n'a aucun intérêt à changer. Avec cette forme de justice, on s'éloigne de la conception de la responsabilité individuelle qui est celle du système pénal, qui relie toujours un fait à un individu. La JT part de l'idée de responsabilité collective, ce qui ne veut pas dire que l'auteur n'est pas responsable. Par exemple, on ne peut pas penser un viol sans la société patriarcale qui le permet ; donc, lutter contre le viol, ce n'est pas simplement désigner des auteurs, mais changer les rapports sociaux.

N'est-ce pas oublier le besoin de vengeance des victimes ?

Le besoin de vengeance se manifeste souvent au début du parcours de la victime. Lorsqu'on parle des actes les plus graves, beaucoup de récits de victimes soulignent que c'est en sortant de la haine et de ce désir de vengeance qu'elles se sont réparées. C'est lorsqu'on a la capacité de donner un sens au drame qu'on a subi qu'on y survit et qu'on se répare. Le besoin de vengeance est légitime, quasi naturel, mais ce n'est pas cela qui répare sur le long terme. La vengeance ne peut jamais être vraiment à la hauteur du préjudice subi.

Propos recueillis par François de Monès et Annabelle Perrin

Les tombes parlent

La croyance ancestrale selon laquelle les morts continueraient de hanter le monde des vivants et pourraient même leur parler se retrouve partout dans le monde, inspirant artistes et écrivains. Le roman de Robert Seethaler, Le champ, offre à son tour un espace aux voix venues d'outre-tombe, inaudibles pour le commun des mortels à l'exception d'un seul. Ce que les morts de Paulstadt ont à dire ne sera donc pas emporté dans le vent...

par Jean-Luc Tiesset

Robert Seethaler

Le champ

Trad. de l'allemand (Autriche)

par Élisabeth Landes

Sabine Wespieser, 280 p., 21 €

La manière dont les vivants traitent leurs défunts en dit beaucoup sur eux-mêmes. Chaque pays, chaque époque interroge la mort à sa manière, les nécropoles en témoignent. Cependant, au cimetière de Paulstadt, la petite ville qu'imagine Robert Seethaler, les tombes n'ont rien que de très banal, ce sont les morts eux-mêmes qui racontent. Quand leurs voix se mêlent aux bruissements familiers de la nature, seul les entend l'homme qui intervient dans le premier récit pour périr dans le dernier, rendant ainsi la narration possible. Peut-être rêvait-il, assis sous un bouleau sur son banc vermoulu, ou peut-être les entend-il parce qu'il est déjà âgé, presque des leurs. Mais il ne comprend qu'à demi ce qu'il percevait, car « *il avait beau écouter, il ne parvenait jamais à assembler ces fragments en un discours sensé* ».

Les défunts ne reposent pas en paix, le silence ne règne pas sous la terre : « *Ce n'est pas tranquille chez nous. Au contraire, c'est plein de bruits et de voix. Ça gratte, ça ronge, ça racle. Et ce ne sont pas que les bêtes. Même les racines font du bruit. Parfois ça vrombit aussi* ». Alors, les morts se mettent à raconter. Une trentaine de récits alternés retracent un demi-siècle d'existence de cette petite ville qu'on croirait volontiers « sans histoires », mais qui en est remplie : de petites histoires, mais aussi, par touches légères, la grande Histoire où leurs vies se sont inscrites. Car les morts ne parlent pas de leur éternel au-delà, mais du temps où ils habitaient encore la

surface de la terre, cette province où tout le monde se connaît et où tout se sait. Leurs monologues se recoupent, les mêmes personnes réapparaissent, parfois les mêmes événements que chacun raconte à sa façon. Le lecteur, mis dans le secret, n'a plus qu'à recueillir ces confidences croisées, devenues désormais sujet de roman.

Beaucoup de ces morts appartiennent à la génération qui a connu la Seconde Guerre mondiale, voire la Première. Les souvenirs qu'ils en ont refont surface à l'heure des bilans, après les années passées à les oublier pour continuer à vivre. Images furtives de pères disparus, de bombardements, d'exode et de familles déplacées. Des deuils, des viols aussi, entachent une époque qui fut celle de leur jeunesse. Ce qui n'occulte en rien des drames plus actuels, comme celui de cet épicier musulman victime du racisme renaissant : l'histoire contemporaine accompagne ainsi en demi-teinte les récits de ceux qui sont désormais sous terre.

Nombre d'entre eux se sont rencontrés ou connus de leur vivant, ils ont même pu passer ensemble de longues années. Mais ils ne se parlent plus. Chacun raconte son temps sur la terre, ou les ultimes petits détails et gestes faussement anodins qu'il a emportés dans la tombe. Leurs soliloques plus ou moins longs (deux mots pour le plus court) sont autant de macabres litanies où ils laissent aussi déborder leur colère ou leur amertume – car ils éprouvent encore des sentiments. Lorsqu'une femme vient fleurir la tombe de son mari et lui annonce qu'elle quitte la ville, qu'elle a – comme on dit si mal – « refait sa vie », le mort, impuissant à se faire entendre d'elle, est abandonné à la douleur et au chagrin d'une deuxième séparation. C'est de son vivant, par contre, qu'un autre défunt avait compris que son

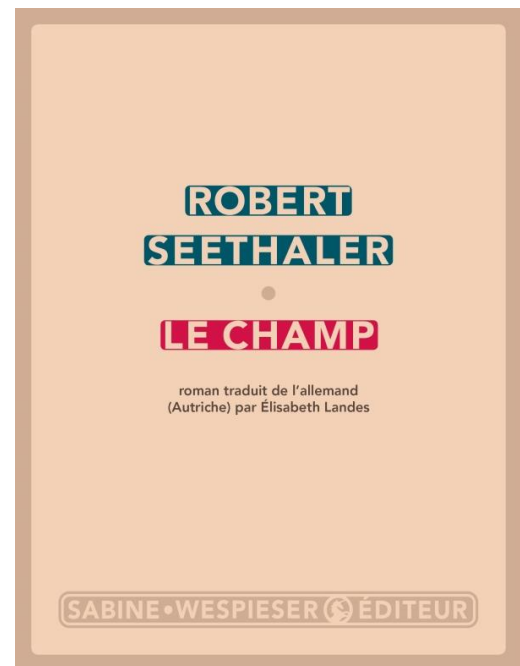
LES TOMBES PARLENT

couple reposait sur « *un fabuleux malentendu* », que les rêves de sa femme n'étaient pas les siens. Est-ce cela qui l'avait poussé vers la mort ? Ironie grinçante, six pieds sous terre les peines et les rancœurs sont toujours là, comme si l'enfer, c'était vraiment les autres.

Les récits retracent pour l'essentiel les événements modestes, faits divers, petits ou grands riens qui rythment la vie de province, et dont un des morts a tenu en son temps la rubrique quotidienne dans le journal local. Des conflits et des rivalités, des amitiés et des amours, mais aussi les éternels travers des humains, leurs lâchetés ou leurs mensonges qui à la fois permettent et pourrissent la vie. Un accident grave par exemple, la chute d'un bâtiment ayant provoqué des victimes, révèle les tripotages d'un maire par ailleurs respecté. Une triste affaire qui en évoque d'autres, car ce qui s'est passé à Paulstadt pourrait aussi se passer ailleurs.

Mais l'accident met en relief un élément essentiel du roman : la terre, cette mauvaise terre sur laquelle un édifice mal construit a pu s'écrouler, cette terre que les vivants arpentent et travaillent génération après génération avant de la rejoindre pour l'éternité. L'élément matriciel de la vie, ou de la mort. Robert Seethaler en parle parfois avec gravité, le plus souvent avec une poésie teintée d'humour. L'un des personnages sent battre par exemple « *le poulx de la terre à travers les pavés* », un autre évoque sa mort en disant : « *j'ai glissé de la chaise et me suis brisé comme une motte sèche* ». Les mots disent le goût de la terre, sa consistance changeante, son odeur qui imprègne jusqu'aux doigts d'une femme.

Dans le roman alternent des séquences longues et brèves. Le style varie, modulant les différentes voix dans une langue simple, mais toujours précise et percutante, agrémentée d'images poétiques. Il est dit ici que « *même le silence sentait le cuir* », c'est ailleurs un facteur en tournée qui voit comment « *les rêves secoués jonchent l'herbe sous les fenêtres* » – autant de petites perles que le lecteur prend plaisir à découvrir. Mais Robert Seethaler se révèle surtout un observateur attentif de ses contemporains, dont le regard sévère peut aussi se faire ironique ou indulgent. Un moraliste, en somme, dont les phrases sonnent parfois comme des maximes : « *On apprend beaucoup sur les gens en les regardant choisir leurs fruits et leurs légumes* », ou encore : « *Très peu de vieux sont avisés, la plupart sont juste vieux* ».



En appelant Paulstadt la ville fictive de son roman, Robert Seethaler aurait-il voulu faire écho à cette phrase de saint Paul disant aux hommes dans la Première épître aux Corinthiens : « *Vous êtes le champ de Dieu, l'édifice de Dieu* » ? (en allemand : « *Ihr seid Gottes Ackerfeld, Gottes Bau* »). Le titre français du roman reprend le titre allemand, le même mot *champ/Feld*). Si, pour désigner leur cimetière, les habitants de Paulstadt se servent du même mot, « champ », c'est parce qu'il est situé sur une ancienne friche qui jouxte la cité. Mais le sol ingrat sur lequel ville et cimetière sont plantés témoigne aussi que ses habitants sont en effet, pour parodier l'apôtre, de bien piètres « *ouvriers de Dieu* », et que leurs terres ingrates sont le reflet de leur propre médiocrité. Car le sol de Paulstadt, tantôt desséché, tantôt gorgé d'eau, ne vaut guère mieux que cette terre aride dévolue aux morts. Il héberge un échantillon d'hommes et de femmes peu portés à l'élévation, empêtrés dans la glèbe – nos frères en humanité peut-être ? Le curé qui voulait « *montrer la voie aux hommes* » est bien le seul à se sentir investi d'une mission, mais il finit par mettre le feu à son église et périr avec elle. A-t-il vraiment perdu la tête ?

Le roman de Robert Seethaler, auteur qui s'est fait connaître en France avec *Le tabac Tresniek* et *Une vie entière* (Sabine Wespieser, 2014 et 2015), se lit d'un trait. S'il demande l'attention et la participation du lecteur pour suivre la lente construction de l'histoire du lieu, rien n'empêche de se laisser simplement porter de page en page, séduit par la langue et l'originalité d'un texte que la traductrice, Elisabeth Landes, a bien ajusté à la langue française.

Charles Du Bos lecteur de Goethe

Dans son Journal, Charles Du Bos, en 1923, rapporte ce dialogue : « Goethe, qu'est-il pour vous ? », lui demande Gide, et il répond : « Le plus beau de mes étrangers ». C'est en 1932, à l'occasion du centenaire de la mort de Goethe, qui permet aux Français d'invoquer le génie du classique de Weimar pour mieux exorciser la menaçante Allemagne du temps présent, que Charles Du Bos entreprend l'exploration du continent goethéen, parlant dans l'avertissement qui introduit son Goethe d'une « aventure psychologique régie par les deux rythmes d'une admiration allant jusqu'à l'amour et d'un refus qui, lui, n'est contrepesé que par mon toujours croissant souci de comprendre ». Il faut attendre 1949, l'année du deux-centième anniversaire de la naissance de l'auteur de Faust, pour que soit publié ce volume à titre posthume (au même moment que La sagesse de Goethe, de Marcel Drouin, préfacé par André Gide). Soixante-dix ans plus tard, le magnifique recueil d'essais sur Goethe de Charles Du Bos est restitué par les soins de Jean Lacoste, spécialiste reconnu de Goethe, mais aussi de Nietzsche, un auteur très présent dans ce livre.

par Jacques Le Rider

Charles Du Bos

Goethe

Présentation et établissement du texte

par Jean Lacoste

(*Œuvres complètes*, sous la direction de Béatrice Didier et Jacques Neefs.)

Honoré Champion, 460 p., 58 €

Longtemps Goethe a été pour Charles Du Bos « *un sphinx fascinant* » qui ne lui parlait pas, son opposé « *le plus haut et le plus noble* », incarnant le génie selon la formule de Tolstoï que Du Bos notait dans son journal en 1910 : « *Le génie, c'est essentiellement ne pas pouvoir ne pas faire* », convenant avec tristesse qu'il était lui-même « *singulièrement dénué* » d'une telle puissance créatrice. Lui, l'auteur de l'un des journaux personnels les plus admirables du XX^e siècle, presque aussi vaste que celui d'Amiel au XIX^e et caractérisé également par une introspection permanente et le plus souvent tourmentée, se confronte au génie goethéen de « *l'autobiographie objective* ». Goethe fut à ses yeux « *le seul à savoir transformer toute sa subjectivité en objectivité* », « *le génie anti-introspectif* » par excellence, un contemplatif entièrement tourné vers l'extérieur.

Dans sa lettre à Lavater du 4 octobre 1782, Goethe critique, écrit Du Bos, « *les inconvénients presque inévitables attachés à l'introspection et à la pratique du journal ou de la confession écrite : parce que l'un et l'autre en effet interviennent de préférence dans les états d'abaissement et de dépression plutôt que dans ceux d'élévation et d'exaltation intérieurs* », un journal est généralement déséquilibré et tend à se réduire à un « *registre des manques* ». Goethe a cette formule frappante : « *Il en est de l'âme comme du corps : l'âme perd conscience d'elle-même quand elle est dans des conditions normales et les impressions pénibles seules la rappellent à elle-même* ». Voilà pourquoi, trop souvent, chez l'homme qui parle de lui-même, « *la personnalité se ratatine* ».

Du Bos fait observer que Goethe est tout aussi « *hostile par tempérament à la rétrospection* ». *Poésie et vérité* n'est pas l'autobiographie d'une subjectivité qui se penche sur son passé avec nostalgie et un peu de narcissisme aussi. Goethe, écrit Du Bos, « *est le plus prospectif des êtres : ne l'intéresse, ne le retient jamais en lui-même et chez autrui que ce qui est capable d'avenir* », il montre comment s'accomplit « *l'opération intérieure que formule la sublime injonction de*

CHARLES DU BOS LECTEUR DE GOETHE

Pindare : « *Deviens qui tu es* » ». Jean Lacoste rappelle ici que la formule de Pindare donne son sous-titre à *Ecce homo*, l'autobiographie intellectuelle de Nietzsche : « Comment on devient ce qu'on est ».

De fait, Nietzsche est présent dans tous les chapitres du *Goethe* de Charles Du Bos. En février 1933, Thomas Mann lui demandait, rapporte Du Bos dans son journal, « *quels motifs il pouvait avoir, lui, un catholique, de nourrir une telle vénération pour Nietzsche* ». Ce culte de Nietzsche, à vrai dire, était partagé par toute une génération d'écrivains et d'intellectuels français, celle qui avait découvert en 1893 *Le cas Wagner* dans la traduction de Daniel Halévy et Robert Dreyfus et, en 1898, *Ainsi parlait Zarathoustra* dans la traduction d'Henri Albert. Dans le *Goethe* de Charles Du Bos, la référence à Nietzsche fait écho, Jean Lacoste le rappelle dans son introduction, à l'article de Gide dans le numéro spécial de la *Nouvelle Revue française* publié à l'occasion de « l'année Goethe », en mars 1932. Chez Goethe, écrit Gide, « *j'apprenais que rien de grand ne fut tenté par l'homme qu'en révolte contre les dieux* » et il ajoute que ce mouvement de révolte prométhéenne a inspiré celui de Nietzsche : « *Il fallait Goethe pour permettre à Nietzsche de s'élever, non point contre lui, mais sur lui* ».

C'est ce Goethe nietzschéen avant la lettre que présente Charles Du Bos, et l'on trouve dans ce livre beaucoup d'aperçus pénétrants sur Nietzsche. Par exemple, cette remarque : « *Nietzsche est un immoraliste par déviation, par excès et comme par abus de la faculté éthique elle-même, dans une acception très proche de celle où, dans l'autre zone, j'ai pu écrire de lui qu'il y avait un sens où Nietzsche était athée à force de religion* ». Du Bos a bien vu qu'en définitive le surhumain selon Nietzsche s'identifie au « *triomphe de l'humain en sa pureté* » chez le Goethe de la maturité qui avait surmonté le surhomme à vrai dire inhumain de son *Urfaust*, son « *Faust primitif* » comme l'écrit Du Bos.

Le dernier chapitre du *Goethe* de Charles Du Bos est consacré à l'*Élégie de Marienbad*, le célèbre poème d'adieu à l'amour composé en 1823. On sent ici l'influence de Stefan Zweig, que Du Bos connaît personnellement (Zweig fait partie du « comité du centenaire » qui a préparé l'exposition Goethe de la Bibliothèque nationale dirigée par Julien Cain). En 1923, Zweig a publié un essai consacré à l'*Élégie de Marienbad* et il a repris



Goethe par Karl Joseph Stieler (1828)

ce texte dans *Les grandes heures de l'humanité* (dont la traduction française a paru aux éditions Grasset en 1927), à la suite du chapitre consacré à « La minute universelle de Waterloo ». En mettant sur le même plan la défaite de Napoléon et la déroute amoureuse de Marienbad, Stefan Zweig a donné un exemple de ce que Charles Du Bos appelle « *l'idolâtrie allemande de Goethe, devenue idolâtrie européenne* ».

Face à la jeune fille dont il s'est épris à Marienbad, le grand homme s'est retrouvé, à soixante-quatorze ans, « *dans la situation de ce Werther que, jeune homme, il n'avait projeté en un chef-d'œuvre que pour en finir une fois pour toutes avec lui* », écrit Du Bos. On pourrait dire aussi : dans la situation d'un Faust à qui Méphisto aurait refusé le philtre de jouvence. Face à la charmante Ulrike von Levetzow qu'il voudrait conquérir, mais qui s'obstine à le considérer comme son grand-père, comme « *un vieux monsieur si amical, si aimable* », le génie amoureux mis en échec n'a pas de meilleure idée que de faire intervenir son ami le grand-duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar qui vient en personne « *demande à Madame von Levetzow la main de sa fille Ulrike pour son ancien ministre et toujours conseiller privé* », comme le raconte Charles Du Bos.

Mais l'*Élégie de Marienbad* est le produit d'un autre moi que celui qui se manifeste dans les touchants émois de ce Goethe faible et désespéré, bien différent de l'olympien maître de sagesse dont la postérité a sculpté les traits. Charles Du Bos donne sa traduction de la dernière strophe de cette élégie qui est l'un des plus hauts sommets de la poésie allemande : « *L'univers est perdu pour moi, et je suis perdu à moi-même, / moi qui jusqu'à présent étais le favori des dieux ; / ils m'ont éprouvé. Ils m'ont accordé Pandora, / – Pandora si riche en biens, en périls plus riche encore ; / ils m'ont poussé vers la bouche qui surabonde de dons : / aujourd'hui, ils me séparent et m'anéantissent.* »

Le pire des mondes possibles

Dans leur espoir du meilleur des mondes possibles, les Lumières restent la période chaude de l'utopie. Or, l'impératif du bonheur obligatoire et de l'égalité dans la cité idéale mène au cauchemar social et politique de l'anti-utopie. Depuis un siècle, la dystopie déploie l'imaginaire du pire des mondes possibles. Journaliste à L'Écran fantastique, romancier prolixe, spécialiste notoire du cinéma horrifique et de la science-fiction, Jean-Pierre Andrevon évoque le périmètre fictionnel des mondes indésirables.

par Michel Porret

Jean-Pierre Andrevon

Anthologie des dystopies.

Les mondes indésirables dans la littérature et le cinéma

Vendémiaire, 348 p., 26 €

Anticipation narrative et modalité cognitive, la dystopie déploie l'imagination du « pire des mondes possibles », celui qui adviendrait selon la science-fiction que marquent le désarroi politique et l'angoisse environnementale. Contrairement au titre du livre, Jean-Pierre Andrevon n'offre pas une « anthologie » (un recueil de textes) mais plutôt un essai engagé, parfois allusif, articulé en objets dystopiques : « Le diktat des dictatures », La lutte des classes », « Tous connectés », « Aux mains des robots », « La religion », « On est trop ». Sans index analytique, laissant de côté la « fantasy », les « dystopies » extraterrestres ainsi que les « mondes virtuels » du « cyberpunk », le livre suit l'imaginaire anti-utopique dans la littérature depuis le XIX^e siècle.

Entre *The Last Man* de [Mary Shelley](#) (1826) et 2019, la « Bibliographie sélective » cite 280 références en français. S'y ajoutent sélectivement près de 200 titres filmiques (dès 1920) avec de rares séries télévisées. La bande dessinée y reste le parent pauvre. Pourtant, le genre est fertile, si l'on considère notamment l'œuvre sombre de Philippe Druillet, Chantal Montellier, Bucquoy et Santi, mais aussi *L'énigme de l'Atlantide* (1957), *Le piège diabolique* (1962) d'[Edgar P. Jacobs](#) ou encore *Les mange-bitume* (1974) de Lob et Bielsa (affolante dystopie automobile), pour se borner au champ francophone.

Humanisme critique, suspicion pour la science sans conscience, inimitié envers l'idéologie : depuis un siècle, l'inquiétude anthropologique de l'anti-utopisme réfléchit la tyrannie, le nationalisme, le colonialisme, la dévastation démocratique, la propagande fallacieuse, le totalitarisme noir-brun-rouge, le racisme d'État, le régime concentrationnaire, la guerre hégémonique, l'ultra-capitalisme, la pollution mondialisée. Autant de cataclysmes collectifs, autant de saignées démographiques qui ont trahi l'héritage des Lumières, dépravé l'espérance démocratique, détérioré la planète et endeuillé le XX^e siècle. *De facto*, la dystopie escorte l'« âge des extrêmes », soit le court XX^e siècle pour reprendre l'expression de l'éminent historien marxiste Eric Hobsbawm.

Au XX^e siècle, après l'oublié *Le monde tel qu'il sera* (1846) d'Émile Souvestre, anti-utopie industrialiste hostile aux Lumières avec des seins à vapeur en guise de tétée maternelle, quatre fictions ancrent la dystopie dans l'imaginaire social. En 1908, après l'échec de la première révolution russe de 1905, l'auteur américain darwinien Jack London (1876-1916) publie *Le talon de fer* (*The Iron Heel*). Mondialisé, policier, le capitalisme ploutocratique écrase – durant la « Commune de Chicago » – le « Peuple de l'Abîme » ou prolétariat socialiste. L'ultralibéralisme économique génère le totalitarisme en son dessein hégémonique dont l'actualité n'est pas morte.

Anti-tsariste, ingénieur naval, bolchevique libertaire puis anti-stalinien exilé à Paris où il meurt misérable après avoir écrit le scénario des *Bas-fonds* pour Jean Renoir (1936), Evgueni Zamiatine publie en 1924 *Nous autres* (*Ny*) en anglais. Dans le monde tayloriste des cités de verre du bonheur obligé qu'instaure l'État unitaire sous la

LE PIRE DES MONDES POSSIBLES

houlette sévère du « Bienfaiteur », le totalitarisme futuriste incrimine le socialisme soviétique. Le panoptisme général instaure la surveillance des dominés. Leur identité digitale anticipe le biopouvoir. Autorisant l'échangisme sexuel, visant l'hégémonie intersidérale, le régime totalitaire légalise l'ablation chirurgicale de l'imagination des indociles, voire la désintégration des ir-récupérables dans la « Machine du Bienfaiteur ».

Humaniste, spiritualiste, pacifiste et satiriste dans la veine anti-utopiste des *Voyages de Gulliver* (*Gulliver's Travels*, 1726) de Jonathan Swift, Aldous Huxley publie en 1932 *Le meilleur des mondes* (*Brave New World*), pivot béhavioriste de l'anticipation dystopique. Maints protagonistes y renvoient aux pages glorieuses ou sombres de l'histoire politico-scientifique (Bernard Marx, Polly Trotsky, Benito Hoover, Darwin Bonaparte...). En l'an 632 de « Notre Ford », hiérarchisée entre deux castes supérieures (Alpha, Bêta) et trois classes inférieures (Gamma, Delta, Epsilon) que leurs vêtements différencient, la société cristalline de l'État mondial ajoute le conditionnement hypnotique et l'eugénisme du clonage des inférieurs à l'addiction psychotrope (*soma* ou drogue du bonheur contraint) et au ludisme sexuel, non affectif ni reproducteur, car la maternité est honteuse. Le régime eugéniste et la famille interdisent la solitude et limitent l'étude du passé. Les humains non conditionnés par le gourdin totalitaire de l'État mondial sont concentrés dans des « réserves à sauvages ». Ils y procèdent comme des bêtes.

Fils d'un fonctionnaire colonial, policier en Birmanie où naît son anti-impérialisme, journaliste dans les bas-fonds londoniens et parisiens (*Down and Out in Paris and London/Dans la dèche à Paris et à Londres*, 1933), militant libertaire du POUM durant la guerre d'Espagne, moquant le stalinisme (*Animal Farm/La ferme des animaux*, 1945), George Orwell publie en 1948 *1984*. La synthèse de « toutes les dystopies imaginables » réverbère avec désespoir *Nous autres* de Zamiatine. Objet d'une sensible bio-BD récente (Christian Verdier, *Orwell*, éd. Dargaud), Orwell pense le pire des mondes possibles avec la tripartition belliciste du monde (Océania, Eurasia, Estasia), la dictature panoptique du télécran (« *Big Brother te regarde !* »), les « Deux minutes de Haine », le « ministère de la Vérité », le néo-parler (*crimsex* et *biensex*, soit immoralité et chasteté), la « double pensée » du conditionnement infantin

(« *La guerre c'est la paix* »), la délation familiale et la torture qui restaure l'amour du révolté Winston Smith pour l'opresseur bienveillant Big Brother. Œuvre d'une brûlante actualité, selon la retraduction « glacée » que Josée Kamoun publie en 2018 chez Gallimard, *1984* fictionne le « langage totalitaire » pratiqué dans l'URSS stalinienne et dans l'Allemagne nazie.

Pharaonique cité verticale du machinisme, du conditionnement inégalitaire et de la hiérarchie entre maîtres oisifs et esclaves laborieux, film admiré par Goebbels et Hitler, *Metropolis* de Fritz Lang (1926) ouvre le genre de la dystopie filmique. Après l'onirique *Atlantide* du Français Jacques Feyder (1921), plus de 200 films y font écho jusqu'en 2019. Aux deux versions de *1984* (1956, 1984) s'ajoutent le « *sumum du film dystopique* », *THX1138* (1971) de George Lucas, en même temps que le cauchemar béhavioriste *A Clockwork Orange/Orange mécanique* de Stanley Kubrick, ainsi que le burlesque *Brazil* (1985) de Terry William. Si *Brave New World* de Huxley est presque inédit au cinéma, H. G. Wells voit son anti-utopie adaptée par William Cameron Menzies avec *Things to Come* (1936), sur la dictature totalitaro-scientifique, alors que l'autocratie et le catastrophisme comme source du totalitarisme nourrissent l'imaginaire des classiques du genre, dont *Lord of the Flies/Sa majesté des mouches* (Richard Brooks, 1963), *Fahrenheit 451* (François Truffaut, 1966), *Planet of the Apes/Planète des singes* (Franklin J. Schaffner, 1968), *Punishment Park* (1970, Peter Walkins), *Solyent Green/Soleil vert* (Richard Fleischer, 1973), *Logan's Run/L'âge de cristal* (Michael Anderson, 1976), *Blade Runner* (1982, Ridley Scott), *Gattaca* (1997, Andrew Nicol), *Minority Report* (2002, Steven Spielberg).

L'archive du pire des mondes possible réside dans l'imaginaire dystopique qui nous invite à renouer avec les cultures politiques de l'humanisme critique et du libéralisme démocratique. Entre texte et image, le genre a épuisé celui de l'utopie, récit et manière de penser la cité juste selon l'essai inestimable et scandaleusement épuisé de Bronisław Baczko, *Les lumières de l'utopie* (Payot, 1978). Dès *Nous autres* de Zamiatine, via *1984* d'Orwell, ou encore l'oublié et étonnant *La Kallocaïne* sur le totalitarisme psychotrope que la romancière suédoise Karin Boye publie en 1938 à l'heure du fascisme et du nazisme, la contre-utopie reste la panacée lucide du mal politique.



LE PIRE DES MONDES POSSIBLES

À l'instar de THX1138, figure tragique du film éponyme de George Lucas, échapper à la dystopie totalitaire signifie refuser le monde indésirable où l'humanité est broyée, la misère ressuscitée par le capitalisme transnational, la société du spectacle sacralisée, la vidéosurveillance glorifiée, le régime sécuritaire loué et la nature dévastée. Quoi qu'en dise Jean-Pierre Andrevon, son livre n'est pas une « *balade touristique au pays des dystopies* ». Au-delà de l'attractif jeu littéraire propre à la science-fiction et au roman extravagant tel que *La conspiration des milliardaires* de Gustave Le Rouge (1899), les pires canvas dystopiques invitent maintenant à (re)pen-

ser la fabrication démocratique du lien social dans un monde pacifié et dépollué. Univers où la fraternité citoyenne ruinerait le « talon de fer », le « néo-parler », la guerre et le terrorisme, le recul de l'esprit libertaire, l'urbanisation effarante, voire le bonheur obligatoire en subordination béhavioriste à l'État d'exception, autoritaire ou sanitaire, avec le traçage individuel. Si, au temps des Lumières, la félicité sociale coïncidait avec la rêverie utopique, naïve et répétitive, aujourd'hui l'imagination de la contre-utopie disqualifie les univers potentiels qui, inexorablement, mettent en pièce l'État-providence. Depuis un siècle, l'imaginaire dystopique démontre que le remède réside dans le mal même de l'utopie ou philosophie des mondes indésirables.

La vérité sur Jésus et Marie

La bibliothèque des livres consacrés à la « vraie » personnalité de Jésus et à celle de Marie a beau être déjà considérable, elle ne cesse de s'enrichir. Ce n'est pas exactement un genre en soi car les approches sont très différentes, allant de l'histoire des religions et de la théologie jusqu'au roman. Deux livres illustrent cette opposition des démarches : Marie de James Tabor et L'affaire Jésus, un quiproquo ? de Jean-Joël Duhot.

par Marc Lebiez

James Tabor

Marie

Trad. de l'anglais

par Cécile Dutheil de La Rochère

et Nathalie Gouyé-Guilbert

Flammarion, 380 p., 22,90 €

Jean-Joël Duhot

L'affaire Jésus, un quiproquo ?

Kimé, 156 p., 18 €

Quand on voit que, depuis bientôt deux millénaires, les Occidentaux s'interrogent sur l'identité « véritable » de Jésus et de Marie, on est porté à juger l'exercice un peu vain et la plupart des arguments circulaires. Selon que l'on voit en Jésus une très forte personnalité ou l'Incarnation de Dieu soi-même, on sera plus sensible à tel aspect ou à tel autre, par exemple à sa vie terrestre avérée ou à sa résurrection des morts. Pour l'essentiel, le débat a été tranché par l'Église, formulant son dogme à Nicée en 325 et l'affinant au fil des conciles successifs, au fur et à mesure de sa propre institutionnalisation. La question reste délicate pour ceux qui, ne se reconnaissant pas chrétiens, voudraient comprendre ce moment exceptionnel de notre histoire.

Les faits sont connus. Vers 6 ou 5 avant l'ère chrétienne (en tout cas, du vivant d'Hérode, qui est mort en 4 av. J.-C.), naquit dans une petite ville juive un homme dont le rayonnement allait changer la face du monde. Une trentaine d'années après sa mort ignominieuse, son rayonnement serait déjà si considérable que l'empereur Néron pourrait juger politiquement habile de lancer un pogrome contre ses sectateurs. Trois

siècles plus tard, un autre empereur, Constantin, instituerait une religion nouvelle fondée sur l'enseignement de cet homme qui était peut-être le Messie attendu par les Juifs. Comme il semble que la grossesse de sa mère se soit produite dans des conditions très particulières, on ne cesse depuis lors de gloser sur les personnalités de cette famille, exceptionnelle aussi par la précision des informations dont nous disposons à son sujet. On voudrait toujours en savoir davantage, comme si cela pouvait aider à mieux comprendre l'essentiel.

On pourrait résumer l'enjeu en disant que la question de l'identité de Jésus se ramène à celle de savoir s'il peut ou non être dit « Christ ». En réalité, les choses ne sont pas si simples car *christos*, peu usité en grec classique, a été utilisé par les évangélistes, comme en latin ecclésiastique *messias*, pour traduire l'araméen *meschikhâ* qui signifie « graissé », « oint ». Le mot s'applique aux rois dans la mesure où ils ont été frottés de l'huile du sacre. C'était le cas du roi David, et aussi des rois de France, qui étaient dits « christs » après leur passage à Reims. Le mot pourrait donc n'avoir eu qu'une connotation politique – celle à laquelle pense Pilate – s'il n'y avait eu cette proclamation de Paul : « Christ est ressuscité ! »

L'interprétation de Duhot est fondée sur deux thèses. La première est que l'évangile de Jean, ordinairement présenté comme tardif (fin du I^{er} siècle), serait en fait – sans être nécessairement le plus ancien des évangiles – rédigé pour l'essentiel par quelqu'un qui connaissait bien les lieux et les enchaînements chronologiques de la vie de Jésus. Les trois autres évangiles montreraient pour leur part une ignorance des conditions

LA VÉRITÉ SUR JÉSUS ET MARIE

concrètes de l'existence de Jésus. Leurs auteurs auraient rassemblé dans un certain désordre des propos rapportés par des intermédiaires, sans avoir connu les personnes en jeu ni même être allés eux-mêmes à Jérusalem. Si l'on admet cette vision qui bouleverse les idées reçues, on peut faire du quatrième évangile le témoin le plus pertinent de l'existence terrestre de Jésus. Pourquoi pas ? Les arguments ordinairement avancés pour juger tardif cet évangile peuvent effectivement être contrecarrés en supposant que Jean aurait reçu la collaboration d'un intellectuel de haut vol, qui pourrait être ce Nicodème avec qui Jésus discutait la nuit. Duhot est convaincant et sa lecture précise de cet évangile stimule la réflexion.

Le deuxième point tient à l'habituelle traduction par « Juif » du mot *ioudaios*. Duhot voit là un automatisme de la pensée qui s'apparente à un contresens. La vie de Jésus se passe dans un pays où, hormis les soldats et administrateurs romains, tout le monde est juif ; il n'y aurait donc pas de sens à s'en prendre aux « Juifs ». Le sous-entendu des traductions habituelles est que, dans ces tirades qui ont justifié l'antisémitisme chrétien, Jésus s'attaquerait à ceux qui restent (religieusement) juifs par opposition à ceux qui le suivent en christianisme, ce qui supposerait qu'existe déjà quelque chose comme « le christianisme ». Duhot propose de traduire par « Judéen », c'est-à-dire habitant de la Judée (dont Jérusalem est le centre), par opposition aux Samaritains ou aux Galiléens, lesquels ne sont pas moins juifs que les Judéens – sachant que Jésus est galiléen et qu'en plusieurs passages des évangiles cette différence des « tribus » est explicitement marquée. Plus précisément, l'emploi du mot « Judéens » désignerait par synecdoque les hautes autorités religieuses de Jérusalem qui ont la main sur le Temple. L'argumentation de Duhot est plus que crédible : elle emporte la conviction. Elle est même incontestable à propos de Jean 7 où il est dit que nul prophète ne peut venir de Galilée. Elle a aussi le mérite de saper le fondement de l'antisémitisme chrétien, en montrant que celui-ci a pour origine une traduction indéfendable. Il paraît difficile de ne pas voir dans la traduction par « Judéen » un apport définitif, qui change beaucoup de choses sur le fond.

La question est de savoir si l'on peut en déduire avec Duhot que Jésus serait un intellectuel formé à la théologie stoïcienne, dont les pratiques thaumaturgiques auraient soulevé l'enthousiasme

révolutionnaire des Galiléens pauvres contre une aristocratie cléricale judéenne qui, en accord avec l'occupant romain, tenait le Temple avec le pouvoir et les revenus y afférents. Il s'agit au fond de déterminer ce qu'il y a à expliquer : est-ce vraiment de savoir pourquoi les autorités religieuses obtiennent du procureur romain l'exécution infamante d'un personnage manifestement d'envergure exceptionnelle ?

On peut effectivement comprendre que les autorités religieuses qui s'accommodaient de l'occupation romaine aient pu redouter les effets d'une révolte populaire, désastreux certes pour leur pouvoir mais aussi pour tous les Juifs. La terrible répression des années 66-70, se concluant par la destruction du Temple devait montrer *a posteriori* le bien-fondé d'une telle inquiétude. L'Église a préféré voir là un conflit purement religieux, on saisit pourquoi ; aller contre n'est pas choquant. On peut toutefois penser que l'objet vraiment intéressant est moins de connaître en détail la vie de Jésus que de comprendre la naissance d'une religion, nouvelle à tous points de vue. Il est frappant que les chrétiens aient été déjà aussi nombreux à Rome, trente ans seulement après la crucifixion. Le vrai mystère, c'est la réussite du christianisme.

Le livre de James Tabor (un nom prédestiné pour qui s'intéresse à la Galilée !) relève d'un tout autre genre : il vise clairement le statut de best-seller. Le propos est donc abondamment délayé. En guise de démonstration, on ressasse la même sentence. Un exemple parmi beaucoup, la date de naissance de Marie. Tabor affirme d'abord que Jésus est né en 4 avant l'ère chrétienne, avant de dire 5, ce qui ne change pas grand-chose. Matthieu écrit que Jésus est né « *sous le règne d'Hérode* », puis que Joseph et sa famille se sont enfuis en Égypte « *jusqu'à la mort d'Hérode* », dont nous savons qu'elle eut lieu en 4 av. J.-C. Il est donc acquis que Jésus devait être né au plus tard au tout début de cette année-là.

Tabor va plus loin : il ajoute que, l'âge habituel de la première maternité étant alors de 15 ans, tel est l'âge que Marie avait « *sûrement* » lors de sa grossesse, ce dont il déduit qu'elle est « *forcément* » née en 19. Et, page après page, il répète cette affirmation gratuite : il traite une hypothèse plausible comme un fait démontré, sans même les adverbes d'atténuation qui pourraient accompagner toutes ses assertions improuvables. Les évangélistes n'évoquent la présence de Joseph que durant les premières années de Jésus. Cela

LA VÉRITÉ SUR JÉSUS ET MARIE

peut s'expliquer de diverses manières ; sa mort précoce est une explication possible, mais il en est d'autres non moins vraisemblables. Cela n'empêche pas Tabor de répéter page après page que Marie aurait été une jeune veuve – après, tout de même, bon nombre de grossesses !

Tabor entreprend de peindre Marie en très forte personnalité, issue d'une grande famille. Elle aurait eu au moins « huit » enfants et, après ce veuvage précoce, aurait joué un rôle majeur dans la naissance du christianisme. Pourquoi pas ? Cette figure féminine attire davantage la sympathie que les images sulpiciennes dans lesquelles l'Église s'est attachée à l'enfermer. Rien n'interdit de se la représenter ainsi, mais on est hélas dans l'affirmation gratuite aussi longtemps que n'est fourni aucun argument solide.

Le lecteur attend Tabor au tournant du « jardin secret » : il faut bien que Jésus ait eu un père biologique puisqu'il a été pleinement homme. Matthieu et Luc disent clairement que Joseph n'est pas ce père mais ils ne disent pas que Marie n'a pas connu d'homme. Elle sera enceinte « *par l'action de l'Esprit-Saint* » comme, dit l'ange, Élisabeth, qu'on disait trop vieille et stérile et qui en est à son sixième mois (Luc 1, 36 sq.). Il y avait eu aussi, du temps d'Abraham, le précédent de Sara, tombée enceinte presque centenaire. Si l'on accepte cette lecture ingénieuse, il reste à rêver sur un amour de jeunesse de cette jeune femme juive dont Joseph eut à préserver la réputation...

En réévaluant le rôle de Marie, Tabor insiste aussi sur l'importance de la fratrie de Jésus. Il est en effet assez étrange que l'Église tienne tellement à ce que le Christ ait été l'unique fils de Marie – on veut qu'elle ait été éternellement vierge – alors que Marc (6, 3) nomme ses quatre frères (Jacques, José, Jude et Simon) et mentionne « *ses sœurs* ». Il est tentant de déduire de cette énumération que Jacques serait le même que l'on voit diriger le groupe des chrétiens jusqu'à son assassinat en 62 qui laissera le champ libre à l'influence paulinienne. L'hypothèse est séduisante, comme celle selon laquelle le « *disciple que Jésus aimait* » serait le même Jacques, son petit frère, et pas, comme le veut la tradition, l'apôtre Jean, à qui est attribuée la rédaction du quatrième évangile.



« Pietà » du Greco (entre 1571 et 1576)

L'enthousiasme de Tabor est communicatif et l'image qu'il donne de Marie est attachante. Il « ressuscite » une belle figure féminine que l'Église s'est évertuée à occulter, à la fois par misogynie et par un refus de la sexualité qui n'était pas le fait de la tradition juive. On regrette seulement qu'il présente comme résultats scientifiques ce qui n'est qu'hypothèses. Son registre s'apparente à celui de ces textes déclarés apocryphes qui, durant les premiers siècles de l'ère chrétienne, complétaient les évangiles. Pour beaucoup d'entre eux, nous ne pouvons savoir dans quelle mesure il s'agit de pures inventions romanesques ou de mises par écrit de récits transmis oralement au fil de plusieurs générations.

Voilà donc deux nouveaux livres sur les « vrais » Jésus et Marie ; leur juxtaposition fait bien sentir la divergence des approches possibles de ce sujet sans doute inépuisable, entre la rigueur théorique de Duhot et cette rêverie de Tabor propre à séduire ceux qui se sont passionnés pour *Da Vinci Code*.

Que sont devenus nos rêves d'émancipation ?

Dans un livre incisif et remarquablement informé, Stéphanie Roza s'inquiète des critiques, de plus en plus audibles, formulées contre le cœur même de l'héritage des Lumières : rationalisme, progressisme et universalisme. C'est surtout à la défense de ce dernier qu'est consacrée sa réflexion. Faudrait-il le sacrifier sur l'autel de la défense des minorités discriminées ? L'autrice ne construit pas pour autant un idéal-type des Lumières qui en ignorerait les faces sombres (racisme, sexisme, consentement à l'esclavagisme). Elle ne nie pas non plus la stigmatisation que subissent certaines populations, parfois méconnues par ceux, les militants de gauche, qui devraient prioritairement s'en préoccuper. Mais les boussoles qui devraient orienter les luttes paraissent dramatiquement égarées.

par Alain Policar

Stéphanie Roza

La gauche contre les Lumières ?

Fayard, 208 p., 18 €

Le rationalisme, c'est-à-dire la reconnaissance de la valeur de la science, devrait être combattu parce que, loin d'être l'outil commun à l'humanité pour décrypter le réel, il serait une invention occidentale et, dès lors, serait définitivement compromis avec l'histoire de la soumission des colonies aux métropoles. Le rationalisme désenchanterait le monde, là où nous aurions besoin de foi et de merveilleux. La méthode serait contraignante, voire aliénante, et elle briderait l'imagination. La récente controverse, liée à l'épidémie de Covid-19, sur la valeur des recherches d'un certain professeur marseillais illustre assez bien ce qui se joue là : la « tyrannie » des méthodologues est vilipendée au profit d'un empirisme débridé. Les ingrédients aisément repérables dans ce pénible affrontement sont l'anti-intellectualisme, le combat du « peuple » contre les élites, la volonté de dévoiler des vérités que l'on nous cache. Dès lors, l'irrationalisme a partie liée avec le complotisme et l'antisémitisme.

Stéphanie Roza exhume avec soin les racines contemporaines de cet irrationalisme militant. Elle pointe la responsabilité de Georges Bataille, vantant les droits de la volonté contre la froideur du « scientisme », mais surtout celle de l'école de

Francfort, dès 1944. [Theodor Adorno](#) et Max Horkheimer trouvent paradoxalement l'inspiration de leur critique de la modernité chez les penseurs allemands de la réaction du début du XX^e siècle, comme Oswald Spengler. Ils manifestent en outre une étrange bienveillance à l'égard de [Heidegger](#), déjà célébré pour sa critique de la technique, comme il continue de l'être chez des penseurs majeurs de la gauche intellectuelle contemporaine.

La question de l'influence de Michel Foucault dans la critique des Lumières est au centre de l'argumentaire de l'autrice. Il n'est pas facile de l'aborder sereinement, tant les ressorts de la pensée foucauldienne sont multiples et parfois contradictoires. Il n'est d'ailleurs pas certain que le philosophe appartienne réellement à la gauche. Mais c'est principalement sur elle que s'exerce son influence. Il est aisé de le comprendre : Foucault a dénoncé l'internement psychiatrique, l'emprisonnement, l'homophobie. Nulle réflexion sur les dominations ne peut ignorer cette large entreprise de dévoilement des mécanismes de la stigmatisation. Pourtant, Stéphanie Roza pointe une substitution dont les effets n'ont peut-être pas été suffisamment soulignés jusque-là : « *Les nouvelles figures de dominés se substituent aux anciennes plutôt qu'elles ne s'y ajoutent. On n'a pas suffisamment pris en considération le fait que, dans la philosophie foucauldienne, la question de l'exploitation et des inégalités socio-économiques, sans être totalement absente, est reléguée à la*

QUE SONT DEVENUS NOS RÊVES D'ÉMANCIPATION ?

périphérie de l'analyse ; que la colonisation est peu évoquée ; enfin, que le philosophe n'a jamais pris ouvertement parti en faveur des luttes féministes qui lui étaient pourtant contemporaines ».

La question de savoir si Foucault est un héritier critique des Lumières ou un « anti-Lumières » est donc légitime. On trouvera dans l'ouvrage matière à réponse. Pour notre part, nous pensons que le parti pris foucauldien de réduction de l'épistémologie à la généalogie met en péril l'indépendance de la science par rapport à la culture. Dès lors, la raison, en tant qu'instrument autorisant les hommes à se hisser au-dessus de leurs codes culturels, perd sa fonction émancipatrice. En voulant s'extraire du cadre rationaliste, « *la posture hypercritique, loin de hâter la fin des dominations, devient, selon l'expression très juste de R. Wolin, "intellectually untenable and politically debilitating" ».*

Stéphanie Roza ne prétend évidemment pas qu'il faille s'abstenir de soumettre les progrès technologiques à la délibération citoyenne. Mais elle dénonce les auteurs qui refusent de reconnaître ou d'espérer un quelconque progrès, y compris politique ou social. On en trouve les racines chez Georges Sorel, auteur, en 1908, des *Illusions du progrès*, livre fondateur d'un tournant antiparlementaire et antilibéral, à l'opposé de son dreyfussisme d'autrefois. Au-delà, au nom d'une nietzschéenne « *nouvelle évaluation de toutes les valeurs* », c'est l'esprit démocratique, « *décadent, immoral, efféminé et enjuivé* » (selon le diagnostic de son disciple, Édouard Berth), qui est voué aux gémonies.

Cette hostilité au progrès n'épargne pas les penseurs lus et reconnus dans les milieux de gauche, tout particulièrement Jean-Claude Michéa. Ce dernier trouve la clef de l'incapacité des progressistes (ce qu'il nomme le « complexe d'Orphée ») à comprendre l'histoire et la politique dans l'affaire Dreyfus : ce serait le moment où le mouvement ouvrier s'est trouvé, à un « *prix politique et philosophique* » jugé trop lourd, intégré dans le camp de la gauche libérale. Stéphanie Roza montre le caractère extrêmement fragile de la relecture historique à laquelle se livre Michéa. Elle perçoit, à juste titre, une forte corrélation entre cette relecture et la distance radicale que manifeste Michéa à l'égard de l'humanisme, décelable dans sa qualification de l'antiracisme

comme sous-produit du libéralisme culturel et, plus généralement, dans son hostilité à la philosophie des droits de l'homme.

Cette impasse théorique conduit à négliger que les victoires les plus significatives contre les oppressions, celles subies par les colonisés comme par les femmes (l'autrice cite opportunément Babeuf et Mary Wollstonecraft), ont été obtenues sur la base de principes universels fondés sur la dignité et l'égalité humaines. Dès lors, contrairement aux spéculations de Michéa, il convient de conjuguer la tradition du libéralisme politique, attachée à la lutte contre l'arbitraire, et celle du socialisme, préoccupée du sort des plus démunis. La condition de cette conciliation implique de définir un universalisme attentif à la valeur de la diversité.

Un lourd soupçon pèse sur l'universalisme : ses conditions particulières de formulation limiteraient fortement sa portée. Il existerait des « valeurs asiatiques » ou des « valeurs occidentales », et aucune traduction transculturelle ne serait envisageable. Stéphanie Roza met, à ce sujet, utilement l'accent sur l'œuvre de l'anthropologue Talal Asad, professeur à l'université Johns Hopkins de Baltimore, charge lourde contre le sécularisme et les droits de l'homme, inscrite dans l'héritage de Foucault.

Face au décolonialisme, la réponse apportée par l'universalisme abstrait (« de surplomb », selon l'expression de Michael Walzer) rate sa cible. On ne saurait imposer la soumission du divers à l'identique. Au discours décolonial, il faut opposer une conception de l'universalisme fondée sur l'appropriation, laquelle souligne la part de réinvention de l'universel dans chaque situation particulière. C'est cette approche que l'on désigne généralement par l'expression « universalisme pluriel ». Cet universalisme-là peut être compris à l'aune de la nécessité pour les sociétés libérales contemporaines de prendre en compte la valeur de l'altérité, c'est-à-dire d'enrichir l'art de la conversation entre individus d'univers socioculturels différents.

Car la conversation transcende les frontières identitaires et elle remplit son rôle « *en aidant simplement les êtres humains à s'habituer les uns aux autres* », comme l'écrit Kwame Anthony Appiah [1]. Elle permet ainsi une éthique de la coexistence, laquelle n'exige pas que nous nous comprenions mais seulement que nous nous entendions. Ce qui doit donc être poursuivi, ce n'est

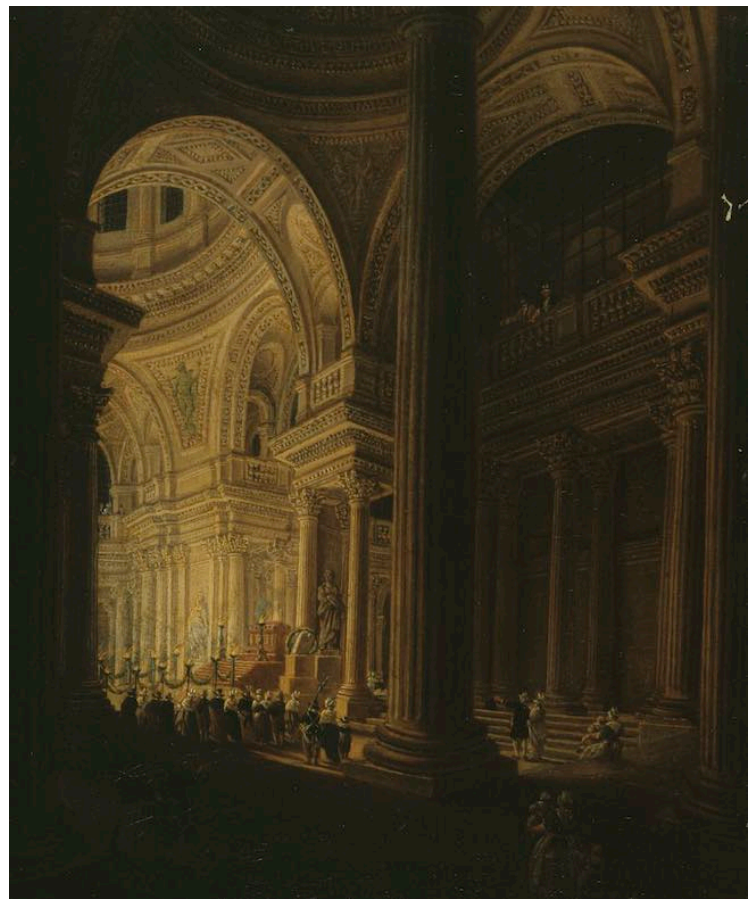
QUE SONT DEVENUS NOS RÊVES D'ÉMANCIPATION ?

pas la préservation des « cultures » mais l'égalité civique. L'universel alors ne se confond ni avec le global ni avec l'uniforme. Il pose notre appartenance à une communauté éthique et sans limites dont tous les membres sont égaux. Encore faut-il que de cette communauté éthique nul être humain ne soit exclu.

C'est sur l'exclusion réelle que se fonde la contestation intersectionnelle de l'universalisme. Elle est pensée, dès son origine, en 1989, par Kimberlé W. Crenshaw, une juriste américaine, comme une stratégie discursive visant à décentrer le féminisme occidental et à désigner la nature imbriquée des structures et des identités. Dès lors, la violence de genre sera le plus souvent perçue comme un outil du colonialisme que l'État, en situation postcoloniale, continue d'exercer.

Si Stéphanie Roza dégage de façon convaincante la principale critique que l'on peut adresser à cette approche : le « *refus de mettre le combat contre la pauvreté au même rang d'importance que celui contre les discriminations raciales ou sexuelles* », il est dommage qu'elle néglige de se référer explicitement à la tradition du féminisme matérialiste. D'autant que, à l'instar de cette tradition, elle cherche à remonter aux racines de la domination, ce qui impose de rendre compte de la pluralité des systèmes qui la constituent. Elle aurait ainsi pu mentionner le concept de « consubstantialité » [2], lequel insiste sur le processus de production des classes et donc sur les rapports sociaux, là où l'intersectionnalité se réfère aux catégories constituées. D'un côté, un paysage dynamique, de l'autre, une vision photographique.

C'est exactement ce que souligne Stéphanie Roza lorsqu'elle écrit, à propos du concept de race, que, contrairement à celui, par exemple, de discrimination, « *il enferme les individus dans une catégorie essentialisante* ». Les mots « race » ou « blanc », ajoute-t-elle précieusement, permettent de marquer un séparatisme définitif vis-à-vis du reste de la société : ils sont « *le moyen de disqualifier le discours [...] de l'antiraciste ou de la féministe universaliste, du militant ou de la militante de gauche laïque* ». Les droits humains constituent un acquis définitif de la conscience moderne, de même que la valeur de l'objectivité ou celle de la délibération. On ne doit pas les abandonner au diktat du genre ou de la « race », c'est-à-dire renoncer à nos rêves universalistes



« Le sarcophage de Jean-Jacques Rousseau exposé au Panthéon, effet de lumière (11 octobre 1794) », par Pierre-Antoine Demachy
© CCo/Paris Musées/Musée Carnavalet

d'émancipation et ainsi accepter le triomphe de ce que l'autrice nomme la « *déraison politique* ».

Stéphanie Roza ne se résout pas à voir le monde sous l'angle de l'appartenance « raciale », tel que le décolonialisme, tout particulièrement dans sa version « indigéniste », nous le propose. Le très grand mérite de son ouvrage est de réussir à unir des problématiques jusque-là séparées sous l'égide du déconstructionnisme et de la dénonciation corrélatrice de l'universalisme.

1. *Pour un nouveau cosmopolitisme*, trad. de l'anglais par Agnès Botz, Odile Jacob, 2008.
2. Dans un article programmatique, Danièle Kergoat justifie cette notion par la multiplicité des rapports sociaux et le fait qu'aucun d'entre eux ne détermine la totalité du champ qu'il structure : « *C'est ensemble qu'ils tissent la trame de la société et impulsent sa dynamique : ils sont consubstantiels* », Danièle Kergoat, « Le rapport social de sexe. De la reproduction des rapports sociaux à leur subversion » in Annie Bidet-Mordrel (dir.), *Les rapports sociaux de sexe*, PUF, 2010, p. 62.

Résider à Malakoff

On pourrait lire Malakoff de Gregory Buchert sans grande appétence, en raison d'un préjugé idiot : le résultat d'un travail « en résidence » (en somme, un quasi-pensum où il s'agit de remplir son contrat), ça a peu de chance de constituer une révélation. Or c'en est une. Écrit dans une langue parfaite, parcouru de réminiscences littéraires et picturales entièrement personnelles, sans aucun étalage de culture, ce livre qui traite vraiment son sujet (l'apprentissage d'une ville inconnue, les rencontres qu'on y fait, l'épreuve d'une certaine solitude, le travail effectué en vue de la performance finale, une lecture du texte de l'expérience, sans doute très proche de celui que le lecteur a en main) est d'abord et surtout un remarquable roman aux multiples entrées.

par Maurice Mourier

Gregory Buchert
Malakoff
Verticales, 320 p., 22 €

Quelques indications préalables : il se trouve que j'habite depuis vingt ans la ville de Malakoff, la plus petite des communes de l'immédiate banlieue parisienne, une sorte d'ancien village assez peu dévasté par la gentrification sauvage qui n'a pas encore réussi à en balayer toute une population autochtone, d'origine souvent maghrébine ou portugaise, un lieu où il est agréable de vivre et que la municipalité communiste, installée depuis des temps immémoriaux (et récemment reconduite au premier tour), a pourvu d'institutions qui fonctionnent – dont un centre d'art offrant à des créateurs comme Gregory Buchert des « résidences » de trois mois.

C'est un fait qu'il y a beaucoup d'artistes, peintres, sculpteurs, et quelques écrivains, qui habitent ici et qui, sans se fréquenter obligatoirement, ne se sentent pas dans un désert culturel et s'en trouvent bien. C'est un fait aussi que le nom de Malakoff intrigue. Il vient de la tour éponyme, une redoute prise par Mac Mahon lors de la guerre de Crimée, victoire qui entraîna en septembre 1855 la chute de Sébastopol après un an de siège. Guerre née d'une alliance contre nature entre Turquie, France, Grande-Bretagne et Sardaigne et qui prit pour prétexte certains différends obscurs entre Napoléon III et le tsar Nicolas I^{er}. Guerre atroce et déjà moderne, car Sébastopol fut bombardée avec

de fiers canons tout neufs sans répit, mais qui ranima la morgue nationale quarante ans après Waterloo, et donna lieu à une épidémie de gloriole dont l'une des manifestations fut la construction d'un parc d'attractions dont le clou était la tour forteresse qui finit par donner son nom à une urbanisation du sud de Paris pompeusement affublée alors de celui de Nouvelle-Calédonie et plus tard transformée en commune.

Le héros narrateur de *Malakoff* explore plusieurs pistes. La plus évidente est parapolicrière. Le nom de Malakoff l'a attiré non seulement à cause de la rocambolesque histoire de la tour et de son détournement en Fête à Neu-Neu dans la seconde moitié du XIX^e siècle, mais aussi parce qu'y habite un aquarelliste – Sam Szafran – qu'il admire et dans l'atelier capharnaüm duquel il finira par pénétrer à force de ruses, mais pour quelques minutes seulement.

La recherche profonde ici travestie en péripéties romanesques dont il est totalement égal au lecteur qu'elles soient authentiques ou non (elles doivent l'être en fait, mais peu importe : nous sommes las d'« histoires vraies », sauf si elles sont un peu fausses), c'est sur l'introspection qu'elle porte.

Né en Alsace d'une famille déchirée par la guerre de 1939-1945 comme le fut la province elle-même, blessé par l'absence d'un père parti refaire sa vie ailleurs, viscéralement attaché au milieu modeste, pauvre en livres, auquel appartiennent sa mère et sa sœur, qu'il va régulièrement re



RÉSIDER À MALAKOFF

*«Vue de Malakoff depuis le « malelon vert »,
photographie de James Robertson (1855)»*

joindre à Haguenau entre deux « exils » d'artiste plasticien obligé à fréquente vadrouille, relié subtilement à son enfance (une chambre, un chien adorés), le narrateur ampute son prénom de l'y final et se fait appeler Gregor afin d'endosser au mieux son nouveau costume d'écrivain pseudo russe, de marginal, d'intellectuel un peu mal à l'aise dans la vie commune, son atonie, son étroitesse.

Le séjour à Malakoff, dans un lieu à la fois confortable (sans excès) et angoissant, qui semble mener autour du narrateur une existence autre que matérielle (les accrochages d'œuvres en cours d'exposition y introduisent d'inquiétantes présences, des bruits insolites, et la nuit il est comme le gardien d'un musée vide périodiquement désaffecté), induit chez cet hypersensible un état permanent d'insécurité pourvoyeur de questions sur soi, insolubles naturellement parce qu'elles touchent à l'essentiel.

Arrivé à la fin de l'ouvrage de Gregory Buchert, charmé à la fois par son architecture précise et ses photos insérées comme autant de preuves que tout cela, tout de même, est réel, séduit pourtant par le jeu qu'y introduit une autodérision légère, jamais encombrante, toujours teintée de mélancolie, le lecteur s'aperçoit soudain d'une carence extraordinaire dans un livre français d'aujourd'hui : aucune intrigue sentimentale ne vient détourner le cours paisible de ce compte rendu apparemment objectif d'une aventure privée de drame et de prétention. Voilà qui est singulier, ou plutôt admirable. Car cela permet au récit de ne pas s'écarter de son chemin, qui est la quête patiente et vaine (se rejoint-on jamais ?) du mystère de quelqu'un que sa foncière honnêteté et son talent rendent fraternel à chacun. Et puisqu'il s'agit d'un premier roman, l'adjectif « prometteur » s'impose.

Disques (20)

Voyageons encore, en Espagne et en Amérique latine

Poursuivons en Espagne le voyage musical initié dans la dernière chronique. Et prenons pour guides trois disques plus ou moins récents qui, entre autres, présentent chacun une version très différente des Sept chansons populaires espagnoles de Manuel de Falla.

par Adrien Cauchie

Cantinlena

Tabea Zimmermann, alto

Javier Perianes, piano

Harmonia mundi, 19 €

Canciones españolas

Bernarda Fink, mezzo-soprano

Anthony Spiri, piano

Harmonia mundi, 19 €

Encuentro

Estrella Morente, voix

Javier Perianes, piano

Harmonia mundi, 19 €

Des Asturies à l'Andalousie, c'est toute l'Espagne qui est offerte à celui qui écoute les *Sept chansons populaires espagnoles* composées par Manuel de Falla en 1914. Le musicologue Yvan Nommick, qui est l'auteur des livrets des trois disques réunis par cette chronique, explique que De Falla a choisi ces chansons populaires dans des recueils et qu'il « *ne se contente pas d'harmoniser conventionnellement ces mélodies populaires, mais qu'il les renouvelle complètement au moyen, notamment, d'une écriture harmonique et d'un accompagnement pianistique très élaborés* ». Et de citer le compositeur lui-même pour qui « *l'accompagnement rythmique ou harmonique d'une chanson populaire a autant d'importance que la chanson elle-même* ».

De fait, c'est avec un piano plein de caractère que débute l'ensemble : sautilllements ironiques, rythme entêtant et broderie typiquement espagnole imitent le jeu d'un guitariste qui accompagnerait la mélodie nostalgique d'*El paño moruno*. Dans *Asturiana*, le piano à la fois scintillant et doux, réconfortant comme le pin vert du texte,

sert d'accompagnement à une mélodie plaintive. C'est enfin un accompagnement percussif et guerrier qui soutient les « ¡Ay! » de *Polo*, cris déchirants de révolte contre les cruautés de l'amour. Pour (re)découvrir ces sept chansons, la maison de disques Harmonia mundi propose, entre autres, trois enregistrements qui, chacun à sa manière, illustrent l'idée de De Falla qui pense, « *modestement, que c'est l'esprit plus que la lettre qui importe dans le chant populaire* ».

Le premier, par la mezzo-soprano Bernarda Fink et le pianiste Anthony Spiri, dresse une galerie de portraits de personnages, très hauts en couleur et aux tempéraments bien caractérisés. Le deuxième, par la chanteuse de flamenco Estrella Morente et le pianiste [Javier Perianes](#), fait la part belle au timbre guttural de la chanteuse tout droit venu d'Espagne avec elle. Beaucoup plus récemment, l'altiste Tabea Zimmermann et, à nouveau, Javier Perianes au piano donnent des chansons une version arrangée pour être purement instrumentale. Leur interprétation est d'une très grande expressivité ; l'alto y joue aussi parfois, en pizzicati ou en doubles cordes, le rôle d'accompagnateur. On peut entendre cette version dans un [concert](#) qu'ont donné les deux musiciens à la Fondation Juan March de Madrid, en mai 2015 (les chansons sont interprétées un peu après 1 h 5 min).

Par son exigence et sa qualité, Bernarda Fink mérite une place de choix parmi les chanteurs lyriques actuels. Avec une attention sans faille au mot et au timbre, mais aussi avec une expressivité très naturelle, elle aborde un vaste répertoire, qui va de Monteverdi à Piazzolla en passant par Gluck et Schubert. N'ayons pas peur des superlatifs : au concert comme au disque, elle sublime tout ce qu'elle chante ! Avec les *Tondillas en style ancien* d'Enrique Granados, contemporaines des chansons populaires de De Falla, Fink donne



DISQUES (20)

un autre aperçu de la mélodie espagnole qui ne manque décidément pas de caractère, comme en témoignent *El tra la la y el punteado*, fier et moqueur, ou *El mirar de la maja*, tout en contemplation. Mais c'est un tout autre univers qui est contenu dans les *Quatre chansons séfarades* composées par Joaquín Rodrigo (l'auteur du célèbre *Concerto d'Aranjuez*) en 1965. *Respóndenos* est une prière angoissée, accompagnée par de sombres accords du piano. Il y a quelque chose de mystérieux et d'oriental dans la berceuse *Nani, nani*, qui envoûte par le petit leitmotiv exécuté au piano et par les vocalises charmantes de la mezzo-soprano.

On retrouve *El mirar de la maja* à l'alto et au piano dans le disque de Tabea Zimmermann et Javier Perianes, dans une adaptation qui propose un jeu brillant sur les registres des deux instruments, jeu qui fait l'effet d'un dialogue entre les yeux de la bien-aimée du texte et l'homme qu'elle n'ose pas regarder. D'autres chansons espagnoles, de Xavier Montsalvatge et de Pablo Casals, sont aussi transcrites ici. Zimmermann s'en empare comme si l'alto en avait été d'emblée le destinataire. Et elle a raison, elle qui tire de son instrument des vibrations généreuses, si propices à une expressivité musicale tantôt profonde tantôt légère, exactement comme la voix. L'altiste et le pianiste nous emmènent également en Amérique latine puisque leur voyage com-

mence en Argentine, avec *Le Grand Tango* d'As-tor Piazzolla. Plus loin dans le programme, une échappée au Brésil, avec l'*Ária* de la cinquième des *Bachianas Brasileiras* d'Heitor Villa-Lobos, n'est pas du tout mal venue : on admire comment un alto et un piano peuvent remplacer une soprano et huit violoncelles, que ce soit dans les vocalises initiales et finales ou dans la puissante déclamation intermédiaire.

Estrella Morente, avec Javier Perianes, complète quant à elle son disque avec les douze *Chansons espagnoles anciennes* arrangées par Federico García Lorca. D'après Yvan Nommick, « les harmonisations de Lorca sont simples et de bon goût, et surtout efficaces : elles distillent toute la saveur populaire des chansons, sans les dénaturer par des harmonisations étranges ou trop recherchées ». En effet, on se rend compte en écoutant ces chansons que, chez De Falla et Granados, le piano, certes merveilleux, envahit la mélodie populaire (même si ce n'est pas pour la desservir). Avec García Lorca, pour qui la lettre et l'esprit sont sans doute d'égale importance, la chanson populaire se dévoile en toute simplicité, mais sans rien perdre de sa force. En témoigne la *Romance de Don Boyso* que Morente et Perianes interprètent avec une nostalgie poignante. Ou encore *Sevillanas du XVIII^e siècle* : avec la voix de la chanteuse de flamenco et l'accompagnement effréné du pianiste, on a l'impression de profiter de l'animation de la ville, au milieu des femmes de Séville et des gars de Triana. ¡Ay!

Une mezouza au Pérou

Il est bien difficile de synthétiser la longue et prolifique carrière de l'historien Nathan Wachtel. Essayons quand même, en retenant deux domaines de spécialisation et une démarche : histoire du marranisme ; histoire des Amérindiens guidée par une quête de la vision des vaincus ; anthropologie historique. Ouvrage aussi subjectif que séduisant, Sous le ciel de l'Éden tente d'associer ces trois ensembles.

par Pierre Tenne

Nathan Wachtel

Sous le ciel de l'Éden.

Juifs portugais, métis & indiens.

Une mémoire marrane au Pérou ?

Chandeigne, 160 p., 20 €

Longtemps s'était imposé le récit d'une *conquista* exclusivement chrétienne de l'Amérique par les empires ibériques ; comment se pourrait-il que le judaïsme se soit imposé dans les empires portugais et espagnol alors que sa pratique était interdite ? Quelques anicroches à cette histoire continentale pouvaient bien nuancer dans les marges cette absence juive à l'époque moderne, à la façon de ces Juifs flamands installés à Recife durant l'expérience de la Nouvelle-Hollande brésilienne (1630-1654), avant d'être expulsés par l'Inquisition et de se réinstaller massivement à la Barbade. C'est d'ailleurs au Brésil que Nathan Wachtel avait commencé [la critique de ce récit classique](#) dans *Mémoires marranes* (Seuil, 2011), qui posait déjà la question sous-tendue par cette nouvelle enquête consacrée au Pérou : y eut-il un marranisme américain à l'époque moderne ?

Sous le ciel de l'Éden poursuit ce travail dans une démarche d'anthropologie moins historique qu'historicisée. L'essentiel du matériau de l'auteur repose sur un travail de terrain, avec lequel il a construit sur le long terme une familiarité que montre de façon éclatante la lecture de l'ouvrage. Alternant entretiens, observations ethnographiques, contextualisations et sondages dans les archives, l'enquête se déploie selon une logique neuve malgré ses airs badins de reportage intime. Nathan Wachtel allège à ce point le travail scientifique que son livre peut se lire, sans rien abandonner de ses exigences intellectuelles, à la fois comme un récit de voyage, un reportage, une

confession. Sa forme courte et libre lui donne un caractère quasi expérimental, situant l'écriture dans une hybridation qui désarçonne mais fait mouche, tressant entre eux registres disciplinaires (histoire, ethnologie) et régimes d'énonciation littéraire et savante.

Certaines démonstrations peuvent en perdre de leur puissance de conviction, comme cette analyse d'un signe de croix fait par certains protagonistes de l'enquête après qu'ils ont touché le chambranle de la porte d'entrée des maisons, censé être la mémoire enfouie d'une *mezouza*. Les débats nombreux sur la question, rapportés par Nathan Wachtel, n'empêchent pas qu'on a ici affaire à une forme d'argument d'autorité. Au fond, cela ne posera problème qu'à celles et ceux qui seront tatillons : l'autorité de l'auteur est indéniable, et on veut bien le suivre dans des discussions qui ont le mérite d'incarner le point de vue et la démarche du livre.

Indépendamment de la forme de l'enquête, *Sous le ciel de l'Éden* présente d'abord une histoire des plus curieuses. Celendín, province de Cajamarca, connue pour avoir été le lieu d'une bataille entre les *conquistadores* menés par Pizarro et l'Inca Atahualpa, traîne depuis des siècles la réputation d'être peuplée de Juifs. Par-delà cette réputation, des patronymes et des rites hébraïques y sont attestés de longue date, depuis certains boucliers de David difformes jusqu'à des « Moshe » fleurissant sur les murs en période électorale. Au-delà de ces traces, une communauté d'habitants s'est convertie au judaïsme depuis les années 1970, jusqu'à ce que certains accomplissent leur *aliyah* à partir de 1989-1990, fournissant à Israël une communauté singulière d'« Indiens juifs ».

Cette sédimentation d'histoires, de mémoires et, pour une part, de légendes est à l'origine de l'ouvrage de Wachtel : cette conversion contemporaine

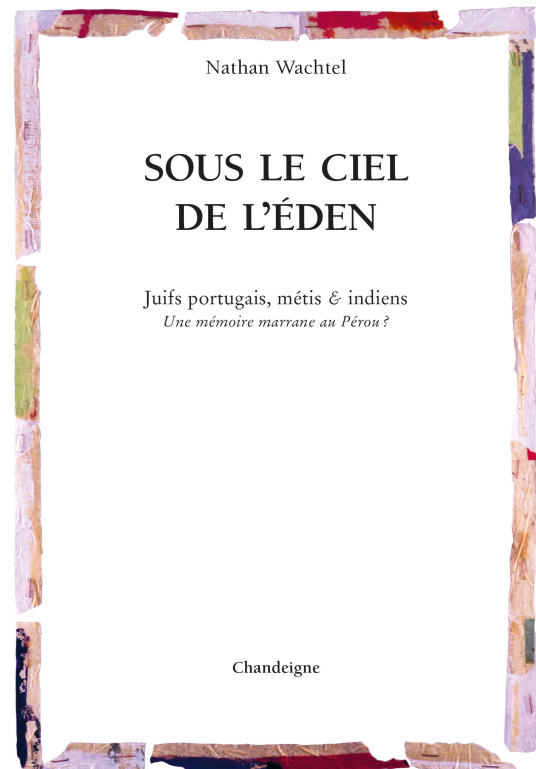
UNE MEZOUZA AU PÉROU

est-elle une forme de résurgence d'un marranisme ayant survécu depuis les XVII^e-XVIII^e siècles ? La question, insoluble bien que l'auteur réponde par l'affirmative, n'est pas le plus passionnant de cette enquête, qui convainc plutôt par l'adéquation rare et neuve qu'elle propose entre l'objet d'étude, le sujet écrivant et la démarche savante.

L'historien met le nez dans ses archives, à la demande des témoins qu'il a interrogés en ami ou en journaliste, saisissant d'un même geste mémoire et histoire, non pour en abolir les frontières mais pour en faire comprendre les points de conflit et de convergence. L'ethnographe, quant à lui, compile faits et gestes, suggère des liens de parenté qu'il soumet au spécialiste du marranisme pour lui en demander raison. *Sous le ciel de l'Éden* met en œuvre cette mécanique, plus complexe qu'elle ne veut bien le dire, où l'interdisciplinarité n'est pas un mot d'ordre mais un art de penser, où les autorités plus ou moins tacites du discours sont constamment interrogées : autorité de l'auteur, dont les ambitions s'appuient sur sa notoriété et sur ses vastes domaines de compétence ; autorité des disciplines convoquées ; autorité des témoins dont la parole est respectée autant que restituée ; autorité des arguments, aussi.

L'habitude veut qu'on accepte les frontières de ces différentes autorités sans les questionner, en instituant par une adhésion placide à cet immobilisme l'idée d'une conflictualité intrinsèque entre elles, comme si chacune infirmait les autres. Comme si l'historien le disputait nécessairement à l'anthropologue, sauf à donner des gages de bonne volonté. Comme si on ne pouvait s'autoriser plusieurs choses à la fois sans malmenier l'une ou l'autre. Nathan Wachtel met au cœur de sa démarche, depuis bien des livres, cette conflictualité non comme visée mais comme moteur de la pensée. Si bien que l'importance de *Sous le ciel de l'Éden* tient moins à ses conclusions, sur lesquelles tous les spécialistes ne sont sans doute pas d'accord, qu'à sa nature même de geste intellectuel affranchi d'un certain esprit de sérieux face à ces fameuses autorités : « l'interdisciplinarité », la « transmédiabilité », et les gros mots qu'agitent les administrations universitaires, gagneraient à se penser ainsi, dans la forme souple d'un dialogue disciplinaire assumé comme conflictuel, mais franc.

Cela dit, les conclusions du livre méritent d'être rappelées, ne serait-ce que pour la force de l'his-



toire à peine croyable qui les précède. L'essor de l'évangélisme latino-américain, dans la seconde moitié du XX^e siècle, voit des habitants de Celendín rompre avec le catholicisme et s'intéresser toujours plus à l'Ancien Testament. Naît une congrégation, « Israël de Dios », qui découvre à l'occasion de la guerre des Six Jours qu'il existe encore des Juifs en dehors de la Bible – contrairement à ce que croyaient nombre de Péruviens et de Brésiliens, lecteurs de Wachtel, qui ont pensé jusqu'alors que les Hébreux avaient disparu de longue date. S'ensuit une passion dévorante pour l'État israélien et la religion juive, qui aboutit même à la fondation d'une sorte de kibboutz amazonien. À l'occasion d'un concours, à la fin des années 1970, un jeune membre de la communauté se voit offrir un voyage en Israël. Le désir d'*aliyah* s'installe chez de nombreux convertis, et les formalités administratives ne découragent pas plusieurs générations d'« Indiens juifs » d'accomplir le voyage, l'État d'Israël les reconnaissant comme pleinement juifs après une visite rabbinique à la synagogue de Celendín, où leur rigueur théologique et pastorale impressionna, dit-on, les autorités israéliennes.

Cette histoire croisant *Fitzcarraldo* et *Amos Oz* ne s'invente pas. *Sous le ciel de l'Éden* laisse les habitants en être les premiers conteurs, ramassant en quelques dizaines de pages cinq siècles d'une histoire mondiale condensée dans cette mémoire peut-être marrane d'un village péruvien.

Giovanni Orelli : le Tessinois entre les langues

Dans Récit italien d'un inconnu du vingtième siècle, Carlo Emilio Gadda loue le « génie magasinier » qui « mange et remange la vie pour qu'en jaillissent des poèmes inouïs ». Giovanni Orelli, qui dit être né « quand le grand Dreyer autopsiait l'irrésistible visage de Renée Falconetti pour sa Jeanne d'Arc », en 1928 donc, avait le talent d'un pince-sans-rire ayant élu sa demeure à Lugano (« l'Athènes de la Suisse italienne »). L'enseignement de l'italien le conduisit à l'écriture où, de la même façon que Benedetto Croce vécut, affirmait-il, marié avec l'érudition et en concubinage avec la philosophie, Orelli se partagea, jusqu'à sa mort, en 2016, entre le mariage avec les romans, les récits, les poèmes, et le concubinage avec la critique.

par Linda Lê

Giovanni Orelli

Les myrtilles du Moléson

Trad. de l'italien (Suisse) par Renato Weber
La Baconnière, 131 p., 20 €

Giovanni Orelli avait un cousin poète, Giorgio Orelli, nourrissait un vif amour pour Dante, mais aussi pour Joyce et pour Gadda, versait volontiers dans les jeux d'érudition, savait, sans pédantisme, glisser dans ses proses une allusion à Händel, à Auerbach ou à Varron selon qui « on appelait de pontani les vieillards qui, ayant atteint l'âge de soixante ans, étaient jetés en bas (deiciabantur) d'un pont. Hitler faisait usage de méthodes moins spectaculaires pour ôter le pain de la bouche des vieillards inutiles, les retirer de la circulation ».

Les nouvelles des *Myrtilles du Moléson*, que Giovanni Orelli a publiées bien après l'âge de ces vieillards qui, dans l'Antiquité, étaient jetés en bas d'un pont, c'est-à-dire à 86 ans, témoignent d'un esprit pétillant, malicieux, aussi rebelle qu'attentif à ce que Gadda appelait la « multiplicité difforme de la vie ». Le Moléson, nous apprend Giovanni Orelli, est un mont du Plateau suisse, canton de Fribourg, région de la Gruyère. Les réminiscences autour des myrtilles sont l'occasion de développements poétiques dont le lecteur cherche en vain le pourquoi et le comment, surtout en tombant sur cette rengaine qui résume l'absurde et la haine contagieuse : « Les Sarrasins approchent, les Sarrasins, avec leurs minarets, ils sont là, ils sont le sida, la peste porcine, la pandémie de la corruption. »

Mais il est d'autres moments où Giovanni Orelli se fait mi-sérieux, mi-ironique, comme quand ses souvenirs l'amènent à évoquer l'amour : « L'amour est compliqué et simple en même temps, il peut être étendard et maladie, papillon et taupe, air de montagne et terre de champ... L'amour trouve tout, on ne lui refuse rien. L'amour ne peut demander ce que l'amour veut. Est-ce que l'amour peut ne pas vouloir ce qu'il veut ? En amour, il n'y a pas de règles, mais rien n'est plus ordonné... »

Dans d'autres nouvelles, Giovanni Orelli joue avec l'alphabet ; Kafka devient un prédicateur ; un personnage est « tester », chargé de vérifier les fermetures éclair ; un veau gras, à la manière de la vache de Beat Sterchi, fait la joie des mangeurs... Giovanni Orelli ne cache pas son ambition : écrire une poésie blanche, immatérielle, légère.

En mêlant l'italien, le dialecte, le latin, Giovanni Orelli obtient une langue inventive, dont Renato Weber a su rendre toutes les nuances. La lucidité de l'observateur du monde moderne, l'humour du poète qui joue d'une prose tantôt grinçante tantôt persifleuse, l'érudit qui jongle, sans s'appesantir, avec un hommage au grammairien et auteur des *Nuits attiques* Aulu-Gelle, qui cite Virgile, Linné se penchant sur les éphémères : tout Giovanni Orelli se niche dans cette autre poésie. Découvrir cet écrivain qui se rappelle être venu d'une famille nombreuse, « une famille de paysans avec peu d'argent à la maison, et zéro livre », c'est découvrir un frondeur en littérature, maître dans l'art de dérouter et de subvertir ce qui s'offre à lui.

Suspense (32)

Entre Paris et Varsovie

Deux lectures distrayantes peuvent nous emmener dans la Pologne et la France d'aujourd'hui : La cité des rêves de Wojciech Chmielarz et Richesse oblige de Hannelore Cayre. L'un et l'autre, sur un mode comique, d'intensité et de tonalité différentes, règlent leurs comptes à nos déplorables sociétés.

par Claude Grimal

Wojciech Chmielarz

La cité des rêves

Trad. du polonais par Éric Veaux

Agullo, 380 p., 22 €

Hannelore Cayre

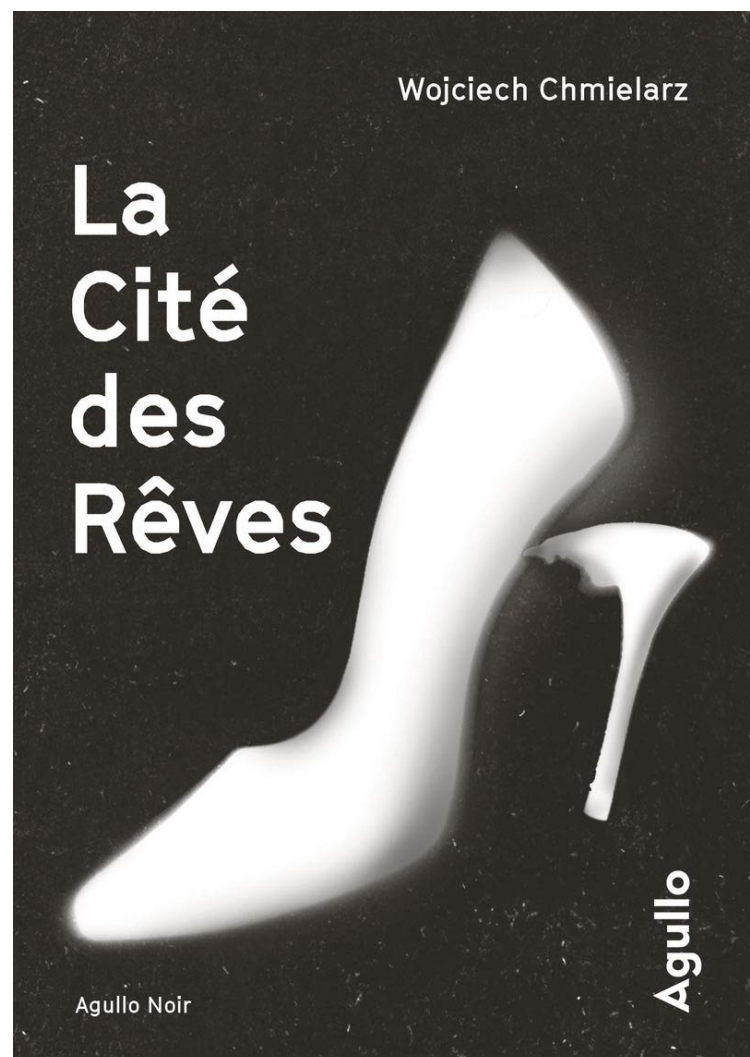
Richesse oblige

Metallié, 224 p., 18 €

Le commissaire Jakub Mortka, surnommé le Kub, de la police de Varsovie, mène dans *La cité des rêves* de Wojciech Chmielarz sa cinquième enquête en traduction française (les quatre précédentes sont publiées chez le même éditeur). Ici, le cadavre d'une jeune étudiante a été retrouvé près d'une de ces communautés « fermées » pour riches où vivent politiciens et mafieux, et où travaillent gardiens, femmes de ménage, etc., un microcosme donc qui permet à l'auteur d'effectuer une dénonciation satirique de la société polonaise. Mortka est épaulé par son associée, Anna Suchocka, personne qui prend son travail à cœur car, dit-elle, « *c'est le seul où l'on peut, quand les conditions sont favorables, faire du mal aux gens que l'on déteste* ».

L'investigation piétine tandis que, parallèlement, ô comique de contraste et de répétition, Dariusz Kochan, collègue de Mortka, policier placardisé, résout fissa deux affaires classées qu'on lui avait confiées soit pour lui donner un os à ronger, soit pour le mettre en échec. Mais, bien sûr, de son côté, Mortka, après quelques renversements inattendus, trouvera lui aussi le coupable de « son » crime.

La cité des rêves est amusant et méchant, faisant une peinture peu réjouissante de la vie en Po-



logne, telle qu'elle se déroule dans la sphère publique et privée. Alfred Jarry, au XIX^e siècle, situait les aventures d'Ubu « *en Pologne, c'est-à-dire nulle part* » ; Chmielarz situe celles de Mortka dans une nouvelle sorte de nulle part propre aux anciennes démocraties populaires, là où se combinent les arriérations du vieux monde et les aberrations du nouveau, dopé aux amphétamines néolibérales.



SUSPENSE (32)

Le roman précédent d'Hannelore Cayre, *La daronne*, était réjouissant ; il racontait rondement l'histoire d'une Patience Portefeux (53 ans), traductrice judiciaire affectée à la retranscription des écoutes, qui grâce aux tuyaux ainsi récoltés devenait trafiquante de cannabis pour payer ses traites et la maison de retraite de sa vieille mère. Le film avec Isabelle Huppert dans le rôle de l'héroïne devait sortir en mars dernier.

Dans *Richesse oblige*, on retrouve le même type de personnage que Patience (déterminé et un peu « barré »), la même fantaisie, la même volonté de dénoncer le capitalisme. Cette fois-ci, c'est une jeune femme handicapée employée aux archives du ministère de la Justice, Blanche, qui va entreprendre, avec l'aide d'une de ses amies, militante de la cause L214, de récupérer un héritage qu'elle pense lui être dû.

L'atmosphère est celle d'une bande dessinée avec deux héroïnes marginales sympathiques, leurs vilains adversaires, des actions simplifiées drolatiques, des prises de position politiques tranchées. L'intrigue, par le biais des recherches généalogiques que mène Blanche, mêle passé et présent : d'un côté, 1870, un temps où les riches s'achetaient des pauvres pour qu'ils aillent se faire tuer à la guerre à leur place ; de l'autre, aujourd'hui, où les à peu près mêmes riches continuent de faire à peu près la même chose pour conserver fortunes et privilèges. Blanche, sa fille et son amie vont contrer les menées des méchants du moment, tandis qu'en une intrigue parallèle bourgeois et gueux affrontent, fort différemment, la guerre franco-prussienne et la Commune.

À la fin de *Richesse oblige*, Hannelore Cayre signale que « l'idée de [s]on livre a jailli de la lecture du traité de Thomas Piketty, *Le Capital au XXI^e siècle* ». Merci donc à [Piketty](#), muse involontaire de ce burlesque Club des Trois.

Des Albanais déportés par l'Empire ottoman

Odette Marquet, religieuse depuis 1959, connaît particulièrement bien la sphère albanaise. Elle a séjourné auprès des Arberèches, en Italie du Sud, des Albanais du Kosovo et, enfin, en Albanie même, après la chute de la dictature. Elle a recueilli dans son ouvrage des archives de première main qui permettent de reconstituer la manière dont s'est effectuée, en 1846, la déportation de familles albanaises par l'Empire ottoman pour des raisons religieuses.

par Jean-Paul Champseix

Odette Marquet

La déportation des familles albanaises au XIX^e siècle dans les archives françaises Cerf, 253 p., 19 €

Dans la première moitié du XIX^e siècle, la turbulente Albanie n'est pas la dernière à donner du fil à retordre à l'Empire ottoman. Le fameux Ali Pacha de Janina tente de faire sécession puis est assassiné, victime d'une trahison (1822). L'écrivain albanais Ismail Kadaré racontera l'épisode dans son roman *La niche de la honte* (Fayard). Les chefs de clans du sud jugés peu sûrs sont « convoqués » à Monastir (1830) et massacrés par surprise. Le même Kadaré évoquera l'événement dans *La commission des fêtes* (Fayard). Le pacha de Shkodra, qui a lui aussi des velléités de résistance, est ramené à la raison (1831). Ainsi, en Albanie, les domaines féodo-militaires disparaissent au profit de grandes propriétés confiées à des fidèles de la Porte. De fait, le sultan réformateur Abdul-Medjid, qui cherche à travers le « Tanzimat » (« réorganisation ») à européeniser l'empire, rencontre de fortes résistances. La centralisation administrative, l'introduction d'un droit différent des coutumes locales, la venue de fonctionnaires « étrangers », les nouveaux impôts et le service militaire obligatoire de sept à dix ans, qui remplace les anciennes unités de mercenaires, mécontentent toutes les catégories sociales, des familles beylicales aux paysans, en passant par les clans montagnards. D'où les révoltes de 1843, 1844, 1845... qui aboutissent à un commencement de prise de conscience nationale. Dans les Balkans, la Grèce a gagné son indépendance (1830) et la Serbie est reconnue principauté autonome. Les prétentions russes sur l'Empire ottoman sont si fortes qu'elles provoqueront la guerre de Crimée (1853-1856). C'est dans

ce contexte d'extrêmes tensions qu'il faut appréhender les causes du drame et son déroulement.

L'historien Jean-Claude Faveyrial rapporte dans ses mémoires (1889) qu'à la suite de la mise à mort à Istanbul, en 1844, d'un Arménien qui était revenu à la religion chrétienne, le sultan aurait promis à l'ambassadeur d'Angleterre qu'il serait possible de renoncer à la religion musulmane sans encourir de rétorsion. L'année suivante, quatre-vingt-dix familles, aux alentours de la ville de Gjilan, actuellement au Kosovo, se déclarèrent chrétiennes. Certaines n'étaient musulmanes que depuis 1835. Mal leur en prit. Leur démarche officielle fut catégoriquement rejetée. Intimidés, plusieurs villageois renoncèrent, mais un noyau d'irréductibles persista. Ils furent arrêtés, emprisonnés et torturés ; comme ils s'obstinaient, le pacha de Skopje décida de les déporter. Une question demeure : pouvait-il prendre seul une telle mesure ou devait-il en référer au sultan ? Par bateau, ils arrivèrent en Anatolie occidentale et furent conduits non loin de l'actuelle Bursa dans un endroit marécageux.

La question des conversions est complexe. Un grand nombre d'Albanais se convertirent à l'islam, à partir du XVII^e siècle, ce qui les déconsidéra aux yeux de leurs voisins grecs et serbes, qui les regardèrent comme des « Turcs ». C'était oublier que l'Albanie était pauvre et que l'Empire offrait, à qui avait quelque talent, un avenir enviable. Aussi les causes de conversion furent-elles multiples : le désir d'échapper à l'impôt qui portait sur les non-musulmans et de ne pas voir la propriété de sa terre remise en cause, la méconnaissance des dogmes et la superficialité des convictions dues à la faible présence de l'Église, la proximité des deux religions, la misère, le veuvage des femmes, les brimades, le conformisme social, les pressions

DES ALBANAIS DÉPORTÉS PAR L'EMPIRE OTTOMAN

musulmanes, en particulier dans les villes, les ambitions personnelles, tous ces éléments jouèrent leur rôle. Sur les territoires albanais existaient des « Laramanes », c'est-à-dire des crypto-chrétiens, musulmans à l'extérieur, chrétiens à la maison. Il est difficile d'évaluer leur nombre ; à l'époque, les autorités ottomanes avançaient une fourchette qui va de 20 000 à 70 000 pour l'Albanie et la Bosnie, ce qui est jugé exagéré par le consul de France à Salonique. La déportation est justifiée par le pouvoir qui argue que les villageois musulmans vont très mal prendre ces conversions et que cela va créer des troubles violents. L'ambassadeur de France confirme ces raisons en déclarant les populations musulmanes « *fanatiques et ingouvernables* », ajoutant que la Porte n'a que peu d'autorité sur place.

Quoi qu'il en soit, à cause des tortures et des conditions de la déportation – les Albanais sont « *couverts de haillons, sans chaussures, garrotés* » –, sur les 187 villageois, une centaine n'arrive pas à destination. Deux bambins sont même jetés à la mer, un bébé a les jambes brisées, deux enfants voient leur père égorgé et leur mère noyée... Alors que tant de méfaits ne laissent généralement aucune trace dans la mémoire, cette déportation est fort bien documentée.

Deux missionnaires, le lazariste Bonnieu et l'abbé Hillereau, rejoignent les déportés dans le village de Muhalitch, le 3 mai 1846. Ils sont effarés par le spectacle dantesque qui s'offre à eux. Dans un khan en ruine, « *sans vêtements, sans nourriture, sans médecine* », les familles se retrouvent « *entassées pêle-mêle dans un lieu infect, rongées de vermines, décimées par la dysenterie* ». Les femmes et les fillettes ont été violées. Certaines sont plongées dans un état d'hébétéude ou sont devenues folles. L'une d'elles ne cesse d'entonner des chants funèbres, entrecoupés de cris. Celles qui ont des enfants ne peuvent plus les allaiter et les voient s'éteindre. Certains hommes ont eu les jambes et les bras brisés à coups de bâton. Beaucoup de malades, accablés par la fièvre, ne peuvent plus se lever et voisinent avec trois cadavres en putréfaction. Des enfants, dont personne n'est en mesure de s'occuper, meurent de soif. Les religieux s'empressent de donner l'extrême-onction à quinze malades. Par surcroît, la cour de ce khan est jonchée d'ossements d'animaux destinés à l'industrie sucrière d'Europe (sans doute pour fabriquer de la gélatine) ! Tous les vieillards sont morts ou agonisent, et dix enfants manquent, vendus comme esclaves (en

dépôt de lois et de circulaires l'interdisant, le commerce d'esclaves, y compris « blancs », perdurera jusqu'à la fin de l'Empire).

La foi est forte et les malades se saisissent des objets de piété qui leur sont donnés. Une jeune fille avant de mourir accepte de pardonner à ses bourreaux ; elle est suivie par tous les agonisants. Les prêtres, bouleversés, se convainquent qu'il est inutile de confesser ces « *martyrs de la Foi* » que leurs souffrances « *ont déjà lavés de leurs fautes* ». Des secours vont arriver avec trois Sœurs de la Charité et, envoyé par l'ambassadeur de Grande-Bretagne, un médecin anglais très courageux. Celui-ci, ne craignant pas la contagion, retire le diamant précieux qu'il avait au doigt et, se saisissant d'une pelle, commence à exhumer les cadavres enterrés à la va-vite, ça et là. Des Grecs du lieu l'aident et un petit cimetière est aménagé. Le père Antonio, d'origine croate, qui incitait les villageois albanais à se déclarer chrétiens et qui avait été emprisonné, arrive à temps pour procéder aux inhumations après s'être déguisé en gendarme turc !

Les missionnaires ne manquèrent pas de faire savoir ce qu'ils avaient vu. Le vice-consul français de Bursa alla voir le pacha local pour lui faire des remontrances. Les ambassadeurs d'Angleterre, de France, de Prusse s'impliquent dans cette affaire. Guizot, alors ministre des Affaires étrangères, intervient. C'est pourquoi ce drame est si bien documenté. La Porte, redoutant pour son image dans l'opinion occidentale, adoucit le sort des déportés en acceptant, fin 1846, que les survivants valides s'installent dans un village situé plus en altitude : Filadar.

En 1848, le sultan autorisa les Albanais survivants à retourner chez eux, en promettant qu'ils ne seraient plus inquiétés pour leur religion. Quel est le degré de duplicité du pouvoir central qui affirmait n'avoir jamais souhaité de déportations ? Difficile à dire en ces temps de tourmente réformatrice où seule l'élite éclairée semble vouloir un changement. Il est certain que les pouvoirs locaux se sentaient légitimes pour agir avec la plus grande dureté. Les Albanais bénéficièrent sans doute de la volonté du sultan d'entretenir des liens diplomatiques avec la papauté, qui s'établirent en 1848, ce qui ne s'était pas vu depuis la chute de Constantinople.

Il n'en demeure pas moins que quatre jeunes gens à qui l'on avait fait payer le « Bédél », l'impôt qui compensait l'exemption de service militaire pour les chrétiens, furent enrôlés de force dans l'armée, une fois revenus dans leur village.

Quand l'Amérique parlait français

L'Amérique fantôme de Gilles Havard exhume un chapitre enfoui du récit américain, celui des aventuriers francophones. D'après les itinéraires d'une dizaine de Français venus explorer, coloniser ou s'enrichir, l'historien, français lui aussi, prolonge le travail entrepris dans ses livres précédents, en faisant miroiter une autre issue possible de l'Histoire : celle d'une Amérique du Nord française. Ses fondements sont considérés dans l'étude de l'historien Éric Thierry, *La France de Henri IV en Amérique du Nord, centrée sur les débuts québécois de cette aventure*.

par Steven Sampson

Gilles Havard

L'Amérique fantôme.

*Les aventuriers francophones
du Nouveau Monde*

Flammarion, 656 p., 26 €

Éric Thierry

La France de Henri IV en Amérique du Nord.

*De la création de l'Acadie
à la fondation de Québec*

Classiques Garnier, 504 p., 34 €

Au mur de mon appartement parisien se trouve une affiche que j'ai depuis mon enfance à Milwaukee : la reproduction d'une carte intitulée « Partie Occidentale de la Nouvelle France ou Canada, Par M. Bellin Ingénieur de la Marine, 1755 ». Elle me sert de point d'ancrage. Enfant, je la retrouvais après les week-ends passés dans l'immeuble de mes grands-parents, situé à côté de Juneau Park que domine la statue d'un Français, Salomon Juneau, fondateur et premier maire de notre ville. L'affiche était encore là lorsque je rentrais du Nicolet High School, lycée portant le nom de Jean Nicolet, explorateur qu'on retrouve dans le livre de Gilles Havard. Je la voyais aussi après mes flâneries en centre-ville, sur le campus de Marquette University, du nom du père Jacques Marquette, missionnaire jésuite. Dans les années 1980, l'affiche trônait toujours chez nous quand, installé sur la côte Est mais ayant laissé ma chambre d'enfant intacte, je rendais visite à mes parents. L'été, je la saluais avant d'aller au festival « Bastille Days », célébration annuelle en l'honneur des origines françaises de Milwaukee.

Tout cela me revient à l'esprit en lisant l'introduction du livre de Gilles Havard, qui prétend que l'Amérique du Nord aurait effacé la mémoire de son passé français. Affirmation qui suit le récit d'une rencontre avec « l'Amérique de la marge » incarnée par un Amérindien du Dakota du Nord, lors de laquelle celui-ci offre un cadeau à l'auteur en proclamant : « From a Frenchman to a Frenchman ! » Selon l'historien, cette revendication francophile fait figure d'exception dans une Amérique amnésique : « Engloutie tant par la Grande Histoire que par le puissant imaginaire des westerns, cette Amérique de la marge a été occultée par le récit héroïque et prédéterminé de la conquête de l'Ouest, qui met en scène le triomphe de la civilisation anglo-américaine sur la sauvagerie amérindienne et, incidemment, sur la francophonie de l'intérieur du continent.[...] Dans cette geste états-unienne, les individus d'origine française n'étaient appelés à se voir reconnaître qu'une part dérisoire et vite désuète ».

Cette Amérique « marginale », c'est la mienne ! Et si beaucoup d'Américains l'ignorent, ils ne sont pas les seuls : Havard s'adresse à ses compatriotes français afin de les éclairer sur leur passé outre-Atlantique. Son étude passionnante suit le sillage d'un essai précédent, co-écrit avec Cécile Vidal, intitulé *Histoire de l'Amérique française* (Flammarion, 2003), où les auteurs trouvaient plusieurs causes à l'oubli hexagonal : la disparition du premier Empire colonial avant la Révolution, « événement fondateur » de l'identité contemporaine ; la vision actuelle du projet colonial comme un « péché » ; et l'approche de l'école des Annales mettant l'accent plutôt sur des réalités économiques, sociales et culturelles.

QUAND L'AMÉRIQUE PARLAIT FRANÇAIS

Néanmoins, la superficie de cette terre fut considérable – comme on le voit sur la carte dont j'ai parlé –, fait confirmé par Chateaubriand : « *La France possédait autrefois, dans l'Amérique septentrionale, un vaste empire qui s'étendait depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.* »

Dans son nouveau livre, Havard s'attaque à une tâche monumentale : faire connaître la vie quotidienne au sein de cet espace durant trois siècles, de 1550 à 1850. S'inspirant de Lévi-Strauss, il examine la période « conradienne » du continent américain, quand tout n'était pas encore joué, avant que la « Destinée manifeste » des Anglo-Américains ne s'impose, époque pendant laquelle les cultures des indigènes et des envahisseurs ont cohabité. Pour ce faire, il cherche à restituer, comme Paul Veyne, le « roman vrai » d'une dizaine de personnes – des « truchements » ou « coureurs de bois » pour reprendre les termes utilisés dans les sources – choisies selon l'un des critères suivants : la qualité de leurs écrits, leur notoriété contemporaine, ou l'existence de traces de « vies minuscules » – telle une gravure représentant la mort d'un truchement au XVI^e siècle en Floride, ou une petite plaque de plomb découverte par une adolescente dans le Dakota du Sud en 1913, relatant les aventures d'un obscur duo d'explorateurs français des Grandes Plaines au début des années 1740.

Cela donne dix épopées fascinantes et parfois rocambolesques. J'ai un faible pour l'histoire de Pierre-Esprit Radisson, non seulement par fidélité pour une chaîne hôtelière fondée dans l'État voisin du mien, mais aussi parce que son aventure rappelle celle de Joseph dans l'Ancien Testament. Par ailleurs, le chapitre consacré à Étienne Brûlé est passionnant par les détails qu'il offre sur l'organisation de la vie tribale, dont le domaine érotique, aspect déjà abordé, de façon plus caricaturale, dans des westerns.

Et si la Nouvelle-France avait réussi à résister aux Anglo-Américains, à quoi ressemblerait le monde d'aujourd'hui ? À Milwaukee, aurais-je grandi dans la culture française, voire latine, plutôt que dans une ambiance néo-puritaine dominée par le sport, l'argent et la technologie ? Quand, à partir du XX^e siècle, l'Amérique a envoyé ses troupes, ses films et ses séries télévisées sur le Vieux Continent, aurait-elle répandu la franco-

phonie au lieu de la langue et de la culture minimalistes – mais « efficace » ! – de Trump, John Wayne et *Game of Thrones* ? C'est une question que je me pose en regardant mon affiche, où le nom de notre banlieue – Fox Point – ne figure pas, mais où notre État est désigné, en partie, par le nom « Pays des Renards ».

Éric Thierry, dans *La France de Henri IV en Amérique du Nord*, évoque les débuts de cette Amérique « de la marge ». Bien que le roi fût favorablement disposé à la colonisation, il ne s'y est jamais vraiment engagé, déclarant au gouverneur de l'Acadie en 1607 : « *Allés [...] je trace l'édifice ; mon fils le bastira* ». Il préférerait reconstruire son royaume en Europe. Faut-il considérer qu'il a échoué en Amérique du Nord ? Thierry souligne des résultats positifs dans les domaines de l'exploration, de la cartographie, de l'adaptation à l'environnement local et des alliances géopolitiques avec des autochtones.

Aujourd'hui, aux États-Unis, peut-on déceler des traces de l'aventure française hors de la métropole de Milwaukee ? La culture contemporaine a-t-elle gommé l'ère « conradienne » ? N'en déplaise à Gilles Havard, à partir des années 1970, Hollywood a bien évolué. On pense au pilote de *La petite maison dans la prairie* (1974) – où le chef des Osages s'adresse aux pionniers en français, langue employée aussi par le chef des Têtes-Plates dans *Jeremiah Johnson* de Sydney Pollack (1972). L'Amérindien qui sert de guide spirituel à Johnny Depp dans *Dead Man* de Jim Jarmusch (1995) est polyglotte, a vécu en Europe, et connaît par cœur la poésie de William Blake. Dans *La porte du paradis* (*Heaven's Gate*) de Michael Cimino (1980), c'est une Française, jouée par Isabelle Huppert, qui gère les affaires de son partenaire américain (Warren Beatty), sans doute parce qu'il s'agit d'un bordel, domaine où le génie français – celui de la sensualité – n'a pas d'égal. Et puis il y a des écrits amérindiens pour lesquels la lignée française est fondatrice, notamment chez [Louise Erdrich](#), lauréate du National Book Award. Donc, non, nous n'avons pas oublié nos frères francophones en Amérique du Nord, nous en sommes même nostalgiques. Quant au culte de la Destinée manifeste, personne n'est plus fanatique des westerns que l'intellectuel parisien. C'est en arrivant à Paris que j'ai dû me faire une éducation dans ce domaine, pour suivre la conversation des dîners.

Mais la question de la représentation culturelle est accessoire, même si Gilles Havard l'adopte comme point d'entrée. Ce qu'il faut retenir de



QUAND L'AMÉRIQUE PARLAIT FRANÇAIS

L'Amérique fantôme, c'est sa magnifique mise en œuvre de la vision de l'Histoire qu'a pu exprimer Paul Veyne : « L'histoire est une cité que l'on visite pour le seul plaisir de voir les affaires humaines dans leur diversité et leur naturel, sans y

chercher quelque autre intérêt ou quelque beauté. Plus exactement, on visite, de cette cité, ce qui est encore visible, les traces qui en subsistent ; l'histoire est connaissance mutilée » (Comment on écrit l'histoire, Seuil, 1971). Dans son portrait d'une Amérique mutilée, Gilles Havard nous permet de rêver.

Raymond Roussel ré-animé

Contemporain du muet et des débuts de l'Image/mouvement, Raymond Roussel aurait pu dire comme le Sartre des Mots qu'il avait le même âge que le cinéma. Or, il n'a jamais été dans une salle de cinéma et le mot n'apparaît même jamais. Il lui préfère le théâtre et l'opéra. Cela n'empêche pas Erik Bulloot de consacrer un livre à Roussel et le cinéma : « Si le cinéma n'apparaît pas littéralement dans son œuvre, il en informe les modes d'écriture, transparait en filigrane à la façon d'un médium virtuel ou imaginaire ».

par Jean-Pierre Salgas

Erik Bulloot

Roussel et le cinéma

Nouvelles Éditions Place

coll. « Le cinéma des poètes », 126 p., 10 €

Extraordinaire et paradoxal Raymond Roussel, il suffit de rappeler ses dates : 1877-1933. Contemporains de l'âge des avant-gardes, de la « crise de vers » (diagnostiquée par Mallarmé à la mort de Victor Hugo, en 1885), ses livres, de *La doublure* aux *Nouvelles impressions d'Afrique*, dépassent l'opposition entre alexandrin et vers libre, voire, par le rébus, le différend entre Hermogène et Cratyle... Apparus au moment de la naissance simultanée d'un art abstrait, construit contre la photographie, et d'un art déjà contemporain, qui s'y soumet, et de tous les entre-deux modernes, ces textes dépassent cette contradiction.

Or, de tout cela, l'auteur de *La vue*, admirateur de François Coppée et d'Edmond Rostand, n'a rien vu... À l'âge de la découverte freudienne, il est disséqué par Pierre Janet, théoricien du subconscient (*De l'angoisse à l'extase*, 1926). Il traverse son demi-siècle comme il parcourt le monde : en roulotte. Une des faces de ce paradoxe est que, anthume, il était déjà posthume (bien avant la découverte, en 1989, d'une malle d'inédits). Michel Leiris le premier, qui écrira *Roussel & Co*, puis Duchamp, Desnos, Breton, Queneau, Vitrac, Cocteau... donnèrent leur version du Procédé. Puis, en 1963, Michel Foucault, Alain Robbe-Grillet, Jean-Jacques Pauvert. Ensuite, Perec, Mathews, un numéro de *L'Arc* en 1977, François Caradec le biographe. Et, récemment, Pierre Bazantay, Annie Le Brun, Christelle Reggiani, Hermes Salceda...

Nous nous situons aujourd'hui après un « âge du cinéma » qui a duré cent ans. Après sa « fin » : Godard, qui après avoir recommencé le cinéma en 1959 l'a refermé avec ses *Histoire(s) du cinéma*, avec Daney et Deleuze. Ici, face à l'Histoire (s'ensuivra une « querelle des images » avec Claude Lanzmann, réactivée par [Georges Didi-Huberman](#)). Là, de l'intérieur contre le visuel : par l'exposition (*Collage de France* au Centre Pompidou), par l'écran du téléphone (conférence de presse à Cannes et récemment à Lausanne lors du confinement). Plus que jamais, pour Godard devenu JLG, la question se pose de l'« image juste » face à la peinture ou du « juste des images » dans le « supermarché des images » où domine le post-cinéma façon Tarantino.

Le cinéma « est une fenêtre parmi d'autres sur l'écran de l'ordinateur qui doit composer avec les autres arts. Son exposition de plus en plus fréquente hors de la salle de projection déplace le lieu de sa propre définition », écrit Erik Bulloot. Après les enfants du limon et l'ère du soupçon, le temps d'un nouveau Raymond Roussel pourrait être venu avec celui du premier cinéma, tant dans le cinéma des artistes que dans les pratiques populaires. Cinéaste – son premier court métrage se nommait *Les enfants de Raymond Roussel* (1985) – et théoricien – *Sortir du cinéma* (2013), *Renversements* (2009 et 2013) –, spécialiste de Sergueï Paradjanov, de Raoul Ruiz, mais aussi d'Arno Schmidt, Erik Bulloot était l'auteur idéal pour un Roussel dans cette collection des Nouvelles Éditions Place consacrée au « cinéma des poètes ».

De façon érudite, inspiré par la neuve archéologie des médias, Erik Bulloot analyse la manière dont se doublent l'écrivain et le cinéma primitif : jeux d'optiques, dispositifs de projection, attractions,



RAYMOND ROUSSEL RÉ-ANIMÉ

tableaux vivants, place du bonimenteur. Pour finir, il analyse les films adaptés de Roussel, tous des années 1970, dus à Maurice Bernart, Salvador Dalí, Jean-Christophe Averty, Memè Perlini. Dans un post-scriptum très novateur, il fait l'hypothèse d'un cinéma rousselien à propos de quatre films conformes au « Procédé », chacun différemment : *Tom, Tom, The Piper's Son* de

Ken Jacobs (1969) sur un film du cinéma des premiers temps contemporain de *La vue* ; *Le dernier truc de M. Schwarzwald et de M. Edgar* de Jan Švankmajer (1964) qu'il rapproche des *Impressions d'Afrique* et de *La poussière de soleils* ; () de Morgan Fisher (2003) ; *L'année dernière à Marienbad* d'Alain Resnais (1961), que Bullot, après Robert Benayoun, relie aux *Nouvelles impressions d'Afrique*. À son tour, après Leiris & Co, Bullot déconfiné Roussel...

Zafzaf, écrivain des marges

Dans le paysage littéraire marocain, nombreux sont les auteurs arabophones qui demeurent, faute de traduction, de diffusion ou d'intérêt, peu connus en France. Mohamed Zafzaf (1943-2001) est l'un d'entre eux. Cette situation est désormais amenée à évoluer grâce à la poétesse et médiéviste marocaine Siham Bouhlal qui traduit Tentative de vie, roman paru en 1985. Sa publication en version française par les éditions Virgule, sises à Tanger, élargit le lectorat de l'écrivain marocain et incarne la promesse d'un retour salutaire à son œuvre.

par Khalid Lyamlahy

Mohamed Zafzaf

Tentative de vie

Trad. de l'arabe par Siham Bouhlal

Virgule, 108 p., 13 €

Siham Bouhlal est notamment la traductrice du *Livre de brocart* (Gallimard, 2004) et de *L'art du commensal* (Actes Sud, 2009). Elle s'attelle désormais à la traduction des œuvres de Zafzaf, qui a profondément marqué la littérature arabe du XX^e siècle, comme en témoigne le fait qu'on a donné son nom à un prix du roman arabe. Ce prix, créé en 2002, a récompensé de grands auteurs tels que le Soudanais Tayeb Salih, le Syrien Hanna Mina ou encore le Libyen Ibrahim Al-Koni.

L'écriture réaliste et acérée de Zafzaf doit certainement beaucoup à son parcours. Après une enfance difficile qui l'emmène de la petite ville de Souk Larbaa dans la plaine du Gharb à la périphérie de Kenitra, il fait des études de philosophie et travaille un temps comme enseignant puis documentaliste dans un collège avant de s'installer à Casablanca et de se consacrer à l'écriture. Ses débuts se font dans la poésie, puis il se tourne vers le roman et surtout la nouvelle, un genre où il excelle. Homme sensible et discret, reconnaissable à sa barbe dostoïevskienne et à son keffieh constamment jeté sur ses épaules, Zafzaf s'est longtemps tenu loin des lumières. Les clés de sa vie sont à chercher dans ses œuvres et peut-être aussi dans certains fragments de la correspondance qu'il a échangée avec ses quelques amis, dont Mohamed Choukri.

Dans *Tentative de vie*, le lecteur suit Hamid, vendeur de journaux sur le port de Kenitra, non loin de la base aérienne américaine. Installée au lendemain de la Seconde Guerre mondiale sur un terrain encerclé par le fleuve Sebou, la base ne sera rétrocédée au Maroc qu'en 1978. Sur le port, deux générations de vendeurs de journaux : les vieux qui « *n'ont jamais pu changer ce métier depuis avant la guerre mondiale* », et les jeunes, comme Hamid et son ami Daoui, qui tentent de vivre plus par les vols à l'étalage des marchands de fruits et dans les boîtes de nuit fréquentées par les Américains que par le maigre revenu de leurs ventes quotidiennes. Les pieds enflés à force de marcher, les uns et les autres errent dans une ville qui ressemble à un immense piège à ciel ouvert.

Aux marges de la ville, les bidonvilles accueillent une population qui travaille « *au service des citadins* » et qui rassemble, en plus des vendeurs de journaux, les marchands ambulants, les mendiants et les fossoyeurs. Ici, la tentative de vie rime avec le travail précaire, la cueillette saisonnière des glands et la récupération des restes de la base américaine. La famille de Hamid est un concentré de misère et d'abandon : le père, chômeur et « *gros dormeur* », pense pouvoir vivre avec les quelques dirhams gagnés par son fils ; la mère, « *emmitouflée dans ses vieilles fripes* », subit et se lamente sur son sort ; les deux frères passent la journée allongés sur une vieille natte « *comme deux sardines en boîte* ». Entre deux disputes, les repas : « *pain au thé* » ou « *pain et olives* ». On répète le mot « viande » pour le savourer « *comme un rêve* », on cherche la fameuse baraka auprès des fakirs et des voyantes, on construit pour son fils une baraque qui ressemble à « *une niche de chien* ».

ZAFZAF, ÉCRIVAIN DES MARGES

Avec une plume tranchante et lapidaire qui transparaît dans la traduction de Bouhlal, Zafzaf décrit un univers clos où règnent le malheur et le dénuement, la cruauté facile et le crime banalisé : « *c'était la famine, et là où se trouve la faim, le meurtre d'hommes équivaut à celui d'une mouche* ». Dans son avant-propos, la traductrice rappelle que Zafzaf avait cette fascinante « *capacité de démystifier, d'ouvrir, de dire simplement les choses* ». Au fil des pages, le lecteur croise des jeunes qui dorment dans les décharges, des gamins qui balaient les rues pour de l'huile et de la farine, des paysannes devenues prostituées dans les bars, des vétérans de la guerre d'Indochine mâchant leur solitude et leurs souvenirs. Dans ces marges effarantes que décrit Zafzaf en connaisseur, la brutalité est convenue, la pureté est suspecte, les chants des hommes ressemblent aux « *lamentations d'un loup* ».

Dans ce Maroc des années de plomb et de détresse, les figures du pouvoir sont dominées par la violence et la corruption. Le Moqadem, auxiliaire de l'administration au niveau local, est un homme dont le ventre « *est gras de pots-de-vin* », les gardiens du port sont « *des rustres, comme nés et grandis dans des bordels* », le patron de Hamid a des yeux qui ne portent sur le monde que « *mépris, dureté et rudesse* ». Dans les bars, les soldats américains aux corps immenses sèment la terreur, se battent pour les prostituées et humilient les jeunes de rue.

En 2009, alors qu'il est enseigné au collège, le roman de Zafzaf suscite une fausse polémique de la part de certains milieux conservateurs, visiblement gênés par son style translucide et frontal. Pourtant, même au cœur du chaos, Zafzaf laisse entrevoir la quête d'une liberté incertaine. Entre Faytouna, « *la boiteuse à la belle croupe* » promise par sa mère qui rêve de le voir marié, et Ghenou, la prostituée affable qui pourrait le libérer de l'emprise maternelle, Hamid cherche le sens d'une vie à venir. D'un « *plaisir étrange* » à un « *frisson particulier* », un univers de sensations fragiles fait son chemin dans le récit. Par moments, tout semble possible : au port, les rails du quai forment « *une géométrie harmonieuse* », le gazouillis des oiseaux est un hymne obstiné, le copain Daoui est prêt à « *aller en enfer avec Brigitte Bardot et Marilyn Monroe* » !

Zafzaf est l'écrivain de ces marges qui portent en leur creux le double signe de la résignation et de la pugnacité. Portrait d'un pays qui rumine ses contradictions, jouant sans cesse des limites entre le légal et l'illicite, entre le répréhensible et le toléré. Simulacre d'une vie qui continue de respirer, comme dans ce proverbe populaire qui résume la solitude et l'abandon : « *chaque brebis sera pendue par ses pattes, au jour du jugement* ». Au détour des pages, un épicier se souvient de cette période de grande famine, quand « *les hélicoptères nous balançaient des morceaux de fromage, de chocolat, de pain et des tracts que personne ne savait lire* ». Par-delà l'immersion sociale et le témoignage historique, la (re)lecture de Zafzaf est une traversée de signes éloquentes dissimulés dans les plis du récit. À titre d'exemple, pour échapper à son patron, Hamid se planque « *entre les toilettes publiques et les bureaux du syndicat du tourisme* », image symbolique d'un destin piégé entre la tragédie quotidienne et le récit officiel.

En onze chapitres brefs, rythmés par une langue dépouillée mais d'une justesse aveuglante, Zafzaf donne libre cours à son talent de portraitiste incisif et mordant : les dents abîmées du père de Hamid ressemblent à « *des fers rouillés* », les badauds au café sont « *des escargots colorés* », les policiers de la base américaine sont « *vêtus de blanc comme des cigognes* ». La marge du récit est ce foyer poétique où convergent, avec la kyrielle des personnages, des couleurs ambivalentes qui disent la déchirure et le désir, la blessure et la fuite en avant. La traductrice voit dans le roman « *une course contre la forfaiture et la mort* » qui se lit « *à mi-chemin entre le théâtre et le cinéma* ».

Publiés à Damas, Beyrouth, Le Caire, Bagdad, Tunis et Casablanca, les romans et les recueils de nouvelles de Zafzaf se distinguent par des titres à la fois simples et évocateurs : *Trottoirs et murs* (1974), *Des maisons basses* (1979), *L'œuf du coq* (1984, première œuvre à être traduite en français), *Le renard qui apparaît et disparaît* (1989) ou encore *Bouches grandes ouvertes* (1998). Zafzaf écrit sans fioritures et sans artifices. Revisitée à la lumière de la traduction, les marges de son œuvre disent l'acharnement de l'homme et de l'écrivain. Dans *Tentative de vie*, la tentative est aussi importante que la vie.

Police partout

C'est une gageure que d'entreprendre aujourd'hui une histoire sur la longue durée des polices en France. D'abord parce que, disons-le d'emblée, contrairement à la littérature, l'historiographie a préféré depuis longtemps aux policiers les brigands, les criminels et criminelles, les apaches, les voyous, les voleuses... Alors que la confiance en la police est au plus bas, la publication d'Histoire des polices en France est un événement.

par Philippe Artières

Vincent Milliot (dir.),
Emmanuel Blanchard, Vincent Denis
et Arnaud-Dominique Houte
Histoire des polices en France.
Des guerres de Religion à nos jours
Belin, coll. « Références », 584 p., 41 €

D'autres chercheurs s'étaient brisé les doigts sur la police (Jean-Marc Berlière et René Lévy, *Histoire des polices en France. De l'Ancien Régime à nos jours*, Nouveau Monde, 2011), soit qu'ils fussent trop nourris par une sociologie des normes, asséchant cette histoire en en faisant celle d'une simple institution, soit qu'ils fussent par trop attirés et même pour certains fascinés par leurs personnages, tirant le récit vers l'anecdotique et le spectaculaire, le savant policier fin-de-siècle ou le « flic collabo ».

Si, en creux de cette histoire de la marge, étaient esquissés le portrait du lieutenant général de police d'Ancien Régime et ceux des agents anonymes de la sûreté du début du XX^e siècle par exemple, restait le plus souvent dans l'ombre l'histoire des politiques de gestion et de maintien de l'ordre de la cité, alors même que les archives les concernant sont considérables. C'est peut-être la deuxième difficulté d'une telle entreprise : l'incroyable masse archivistique de règlements, de circulaires, mais aussi de représentations et de discours sur la police.

Sur cet objet, il ne faut pas avoir peur des excès : le livre d'Emmanuel Blanchard, Vincent Denis, Arnaud-Dominique Houte et Vincent Milliot est monstrueux ; il ne pouvait en être autrement. Comme chacun sait, c'est la même chose en histoire et dans la rue : « la police est partout ». Et

loin d'atténuer son importance, les nouvelles questions qui depuis vingt ans agitent la discipline n'ont fait que renforcer la nécessité de son étude : l'histoire du genre, l'histoire postcoloniale, mais aussi l'histoire culturelle, sont traversées par celle de la police. Ce livre est habité par cette nouvelle historiographie et c'est sans doute pour cela qu'il fait événement.

Ajoutons une troisième difficulté à laquelle étaient confrontés nos quatre mousquetaires, celle d'écrire ensemble cette histoire des polices des guerres de Religion à nos jours. Autrement dit, se posait à des auteurs devenus des spécialistes incontestables de l'histoire des politiques de l'ordre pour des périodes distinctes, le problème d'écrire collectivement. On peut rappeler les apports essentiels de chacun, de Vincent Milliot sur « *L'admirable police* » : *Tenir Paris au siècle des Lumières* (Champ Vallon, 2016), de Vincent Denis sur l'identité et ses papiers (avec Ilse About, *Histoire de l'identification des personnes*, La Découverte, 2010), d'Emmanuel Blanchard sur l'ordre colonial (*La police parisienne et les Algériens, 1944-1962*, Nouveau Monde, 2011) et d'Arnaud-Dominique Houte sur la gendarmerie (*Le métier de gendarme au XIX^e siècle*, Presses universitaires de Rennes, 2010) avant son ouvrage à paraître sur le vol et sa répression.

Il n'est pas inutile de rappeler que la plupart des collectifs produits par nos sciences sociales soit revendiquent l'hétérogénéité (en adoptant le principe du dictionnaire) soit ne prennent pas au sérieux la question du récit et, plutôt que de proposer une histoire, livrent aux lecteurs des histoires qui ne sont en réalité que la mise en série de plusieurs monographies. Le présent ouvrage, publié dans une collection dirigée par Joël Cornette, n'appartient à aucune de ces deux

POLICE PARTOUT

catégories ; il renoue avec ce qui a été pour beaucoup d'historiens de ma génération des entreprises exemplaires, celles des grands collectifs des années 1980, à commencer par l'*Histoire de la vie privée* sous la direction de [Philippe Ariès](#) et Georges Duby (Seuil, 1985).

Et lorsque nous avons ouvert ce gros et lourd volume (le poids est dû au papier qui justifie, semble-t-il, le prix à nos yeux trop élevé de 41 euros), nous n'étions pas sans inquiétudes. La collection de Joël Cornette, malgré ses ambitions affichées, verse souvent dans le manuel de référence en brisant les hésitations des écritures de l'histoire. Rien de cela ici : les auteurs ne cachent pas que l'entreprise n'a pas été facile et l'objet garde les impuretés propres au travail de recherche. C'est en effet par atelier que les auteurs ont procédé – ils en donnent généreusement des synthèses à la fin du livre, soucieux là encore de ne pas figer cette histoire.

Cette même préoccupation se retrouve dans l'usage des images. L'ouvrage n'est pas illustré, mais un ensemble de reproductions de documents (archives, gravures, photographies) construit un récit parallèle qui fait voyager le lecteur dans l'iconographie mais aussi dans les archives. Chaque document fait l'objet d'une longue notice. Dans cette histoire longue, on peut découvrir le marquis de Sade dans le tableau de surveillance de la section des Piques (début 1794), le fichier « juif » de la préfecture de police de Paris aujourd'hui conservé au Mémorial de la Shoah, ou encore une gravure d'un gendarme au milieu du XIX^e siècle.

Sans doute, la grande force de cette *Histoire des polices en France* est de n'avoir pas lissé le récit en le soumettant à certains concepts trop utilisés par les temps qui courent, à commencer par ceux de Michel Foucault. On sait l'intérêt que le philosophe porta au *Traité de la police* de Nicolas de La Mare (1707) et combien il fut décisif dans l'élaboration du « biopouvoir ». Les auteurs du livre ont lu Foucault, mais se gardent bien de placer leur histoire collective sous le signe trop facile de l'auteur du cours « Sécurité, territoire, population ». Ils sont prudents ; quand ils voient qu'ils n'ont pu faire état d'un épisode important, ils n'hésitent pas à ajouter un encadré (celui sur la répression policière en 1967 en Guadeloupe est particulièrement bien venu). Et si les mots ne leur permettent pas d'être aussi précis qu'ils le souhaiteraient, ils dessinent une carte ou font un schéma (ainsi, on comprend



© Jean-Luc Bertini

enfin le fonctionnement de la police parisienne en 1789 et le partage entre police active et police administrative). Disons-le, c'est réjouissant de voir en un seul ouvrage autant de manières d'écrire cette histoire. Il y a là une générosité qui est rare.

Il faut dire que l'histoire est, comme toujours, complexe. Si la police s'affirme, se professionnalise, se discipline, si elle se diversifie (avec la lutte contre la délinquance en col blanc chère à Pierre Lascoumes), son évolution n'est pas en ligne droite, elle est sans cesse saisie par d'autres événements (des guerres, des situations économiques, des événements politiques). C'est en somme l'histoire d'un grand corps que nous donnent à voir et à lire les quatre historiens. Ce corps se met au service des politiques successives (avec le terrible épisode vichyssois, pour le XX^e siècle) mais acquiert aussi progressivement une identité propre ; s'il y a bien des polices, leurs histoires sont cumulatives dans l'imaginaire social.

Ce que montre ce livre très utilement, c'est combien le rapport des contemporains à leur police est un indice démocratique (le célèbre slogan de 1968 repris des grèves de 1947, « CRS SS », en est l'exemple le plus évident). Certains ne manqueront pas de noter que cet indice est bien bas dans la France de 2020. Sur la question de savoir comment y remédier, les auteurs ne livrent aucune clé. C'est bien dommage. Il n'est pas sûr que le rôle donné aux policiers dans la crise sanitaire majeure que nous traversons élève le niveau de cet indice. En France, le bleu marine a bien du mal à se marier avec le blanc.

Les espions montent au filet

Une petite partie de badminton ? Avec plaisir, lorsque c'est John le Carré qui l'organise et envoie sur le terrain quelques fines raquettes pour des échanges d'un fair play douteux mais d'un suspense certain. Écrit à l'occasion du Brexit, Retour de service est un roman vif, plein d'intelligence et de drôlerie, dans lequel les espions joueurs de badminton défendent une Union européenne menacée.

par Claude Grimal

John le Carré

Retour de service

Trad. de l'anglais par Isabelle Perrin

Seuil, 304 p., 22 €

Le narrateur de *Retour de service* (*Agent Running in the Field* dans le joli titre anglais du nouveau John le Carré), Nat, vient de rentrer à Londres, après des années de bons et loyaux services à l'étranger comme conseiller commercial auprès des ambassades ou des consulats, c'est-à-dire comme recruteur d'agents (*agent runner*) pour les services secrets de sa Majesté. Il sait qu'en dépit de sa bonne forme physique (merci le badminton) et de son excellente connaissance des pays ex-communistes où il a travaillé, son âge (47 ans) et son rang dans la hiérarchie du MI6 le vouent à une prochaine mise au rancart.

Mais, ô surprise, le placard qui lui est proposé semble un peu plus spacieux et moins poussiéreux que prévu. L'ayant accepté, il se retrouve à la tête d'une sous-sous-section du renseignement appelée Le Refuge, qui ressemble furieusement au Brixton de *La taupe* du même le Carré ou au Slough House des romans de [Mick Herron](#), c'est-à-dire à un dépôt où le service relègue incapables, originaux et fortes têtes.

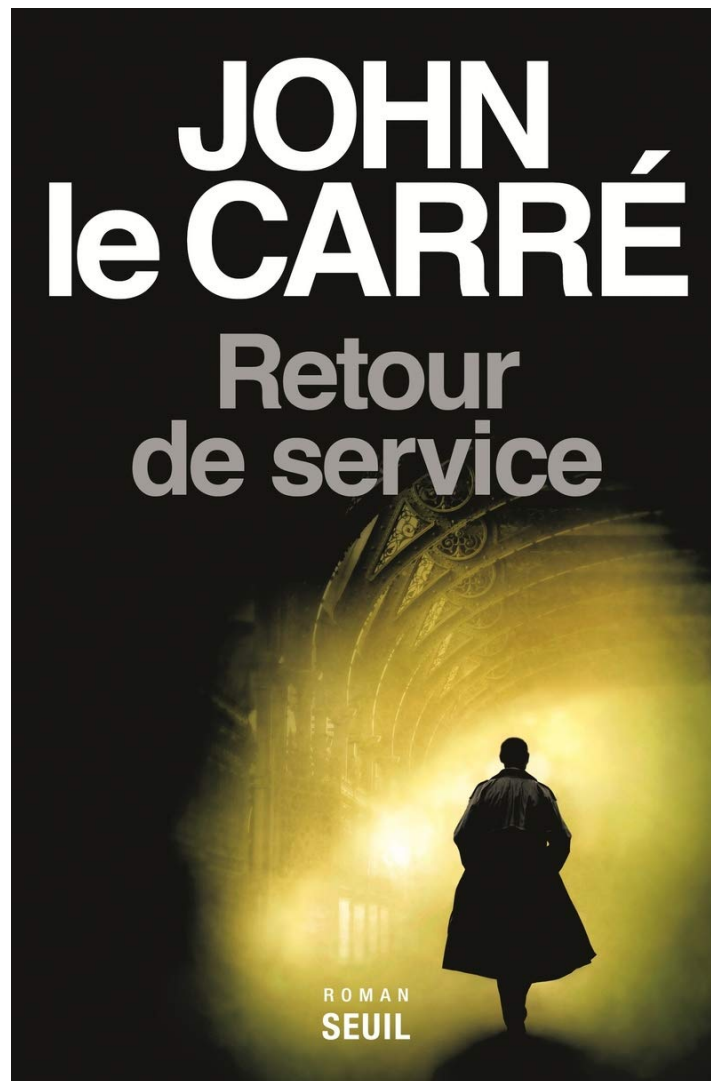
Nat pourrait donc commencer à couler des jours raisonnablement intéressants et tranquilles entre remise en ordre du Refuge, compètes hebdomadaires badistes (la métaphore du badminton étant centrale dans le roman) et vie de famille paisible auprès d'une épouse avocate plutôt de gauche. Mais c'est compter sans le Brexit et un certain Ed !

En effet, nous sommes en 2018, avant le référendum et la visite de Trump en Grande-Bretagne,

sous un gouvernement conservateur « *de dixième ordre* » dont le ministre des Affaires étrangères (Boris Johnson) est aussi ignorant qu'un âne (« *pig-ignorant* »). Telle est en tout cas l'opinion discrète de Nat, et celle haute et forte de son partenaire de badminton, Ed, jeune homme « *très intelligent dans la limite de ses opinions arrêtées* », qu'il a rencontré à son club et pris en affection. Après chaque match, les deux joueurs discutent politique autour d'un verre, ou plus exactement Ed, défenseur d'une Europe unie, donne libre cours, devant un Nat compréhensif mais réservé, à sa haine de Trump, de Poutine, et « *des profiteurs [britanniques] bourrés de fric se faisant passer pour des hommes du peuple qui mènent [le pays] vers le précipice* ». Les uns et les autres, pense-t-il, veulent saboter l'Union européenne, tandis que la Grande-Bretagne, uniquement soucieuse de contrats commerciaux, s'est définitivement résolue à n'être plus que le « *toutou* » d'un président américain proto-fasciste, lié aux milieux fondamentalistes religieux.

De telles opinions, que John le Carré [partage](#) et s'amuse à présenter avec un brin d'excès vitupératif grâce à Ed, vont faire prendre à ce dernier de malencontreuses décisions qui mettront Nat en délicate posture. Alors, le jeu familial mais toujours renouvelé de l'espionnage, dont l'auteur a une impeccable maîtrise, celui où rien ni personne n'est ce qu'il paraît être, où tous les coups sont permis, s'enclenchera.

Il fonctionne comme d'habitude à plusieurs niveaux. Les événements du récit, organisés sur le mode des « *poupées russes* », permettent à Nat, et donc au lecteur, d'effectuer des voyages (à York, en République tchèque), de rendre visite à de vieux agents « *dormants* » susceptibles d'être réveillés, de participer à des réunions entre services rivaux du renseignement, d'assister – impeccable scène – à une méticuleuse opération de



LES ESPIONS MONTENT AU FILET

surveillance dans un parc bondé, de voir changer de main des lettres codées et changer tout court les identités... De la réussite ou non de ces diverses manœuvres dépend le maintien ou non d'équilibres géostratégiques, mais qui décide quoi et dans quel but demeure mystérieux. Une mission peut toujours en cacher une autre, les loyautés être doubles ou triples, posant les grandes questions de la vérité, de la fidélité et de la trahison chères à l'auteur.

Mais si les processus, les figures, les feintes, les dilemmes de *Retour de service* sont ceux que le Carré affectionne depuis longtemps, le nouvel univers du pouvoir et du renseignement qu'il y évoque ne ressemble plus en rien à celui de ses grands romans de la guerre froide des années 1970. Les nouveaux maîtres du monde et leurs nouveaux espions n'ont pas la formidable étoffe à la fois banale et tragique des Karla et des Smiley ; êtres de moindre intensité évoluant dans un monde de bouffonnerie, ils trouvent leur juste

rôle sous un éclairage comique (voir, par exemple, la prometteuse et dangereuse nouvelle espionne russe du livre, « remplaçante » de style start-upeuse du formidable Karla).

Le siècle ne saurait produire, semble-t-il, que d'aimables petits héros et des vilains d'envergure moyenne. La malignité des temps ne parvient qu'à faire enrager, pas à susciter de métaphysiques questionnements ; elle provoque le rire (jaune) ou le sourire. Ainsi le roman s'achève-t-il en comédie, sur une fin optimiste, très inhabituelle chez l'auteur, avec une noce et une exfiltration combinées qui tiennent à la fois de Feydeau et de Clausewitz.

Retour de service, vingt-sixième roman de John le Carré, n'est peut-être pas son meilleur (certains personnages sont schématiques, le dénouement précipité, des questions mal résolues), mais il charme par ses smashes, rushes, lobs, *kills*, plonges et montées au filet. Comme une belle partie de badminton, somme toute, impeccablement coachée par un grand maître.

Les Europes centrales en poésie

Il n'y a pas une poésie d'Europe centrale, encore faudrait-il définir cette contrée à l'identité introuvable. Il y a des poésies, des poétesses et des poètes en grand nombre, dans cette région aux fortes traditions poétiques. Et ils valent d'être entendus. C'est d'eux que la revue Po&sie, dirigée par Michel Deguy, nous invite à lire des textes traduits d'une dizaine de langues, y compris l'allemand et l'italien. Une cinquantaine d'auteurs de plusieurs générations (le plus âgé est né dans les années 1920, le plus jeune dans les années 1990) sont rassemblés en deux numéros spéciaux qui constituent une anthologie mémorable. Une généreuse occasion de lire ces poésies trop ignorées, et d'y adjoindre le recueil d'une jeune poétesse polonaise.

par Jean-Yves Potel

Po&sie n° 170 : *Europe, centrale*

1. *Po&sie* n° 171 : *Tu étais l'Europe*

2. Belin, 2 vol., 124 p. et 180 p., 20 € chacun

Justyna Bargielska

Nudelman

Édition bilingue

Trad. du polonais par Isabelle Macor

Lanskine, 72 p., 12 €

Ni recension chronologique ni échantillon représentatif, cet ensemble de textes ouvre une porte sur une production contemporaine riche et variée, que l'on se gardera de caractériser. Le maître d'œuvre de ces numéros de *Po&sie*, Guillaume Métayer, met en garde contre « le fantasme d'une ontologie régionale » ; il y voit un « ensemble opaque » et préfère s'interroger sur ce que « cette région a longtemps été et est encore pour nous ». D'où son choix d'associer des traducteurs, parmi les meilleurs, à la sélection des textes. Cela donne une anthologie « décentralisée », où chaque traducteur ou traductrice apporte, dans notre langue, sa propre lecture. Tous, souligne Métayer, « se sont faits les passeurs des langues et des cultures de cette Europe ».

Les auteurs du premier volume sont classés par domaine, c'est-à-dire par langue : l'allemand, le croate, le serbe, le romani, le hongrois, le slovaque, le roumain et le polonais. Dans le second numéro, cette répartition est abandonnée, avec une dominante allemande, et quelques poèmes

traduits de l'italien, du bosniaque, du yiddish, du bulgare et de l'ukrainien. Cette entrée par les langues est sans doute la plus judicieuse. On regrettera l'absence des langues baltes ; la loi du genre, dira-t-on, mais elle nous prive de quelques grands poètes, comme par exemple du Lituanien [Tomas Venclova](#).

Aussi, en se promenant dans ces deux volumes, traverse-t-on des paysages insolites : « *Les poètes, affirme Wojciech Bonowicz, sont des vaches qui à la pleine lune / peuvent paître à des carrefours de plusieurs étages / où il y a peu de circulation. [...] / Les poètes sont un souci une habitude bête/ dont on ne peut aucunement se débarrasser à l'aide des guerres du progrès / des nationalismes de la bourse et autres métaphores accrocheuses* » (trad. Isabelle Macor). L'auteur écrit de Cracovie. Lui fait écho la « minimaliste subtile » de Prague, Viola Fischerová, laquelle aperçoit « *des blanches roses violines* » qui « *dans la mer se soulèvent* » : « *jetées sur des pierres sèches / elles endurent ce qu'est / être étranger sur la terre* » (trad. Xavier Galmiche). On sent une même colère rentrée dans les supplications d'un poète de Budapest, István Vörös, qui joue avec une forme traditionnelle – ici le psaume – et la détourne. Psaume VI : « *Seigneur fais que la nuit / noire ne soit, car j'ai peur / [...] Seigneur, fais que les humains / demeurent coupables : sans quoi je n'oserai pas / les regarder dans les yeux* ». Psaume XXX : « *Il n'est pas facile / d'obtenir un visa pour Ton univers. / [...] Tu verrouilles / les cieux avec un blanc cadenas / et Tu plies bagages* » (trad. Efraim Israel et Pierre

LES EUROPE CENTRALES EN POÉSIE

Valine). Colère que l'on entend encore derrière le lyrisme élégant de la grande poétesse de Cracovie, Ewa Lipska, qui fait en trois lignes le bilan d'une époque : « *Personne n'imaginait / que l'oiseau tiré à la fronde / nous reviendrait sous forme de pierre.* » (trad. Isabelle Macor)

Le dispositif formel peut dessiner sur la page un territoire qui devient une image de soi, une identité moquée, en fait. Le Croate Branko Ćepec nous parle ainsi de Trieste, cette ville au nord de Venise que se disputent nationalistes italiens, Croates et Slovènes. Il trace un premier paragraphe en lettres capitales, des vers alignés sur la droite, où nous voyons l'auteur en partance pour l'Amérique. Du bateau, il s'écrie : « *TRIESTE EST À NOUS ! CELA RÉSONNAIT / DANS NOS OREILLES, SANS ÊTRE DANS NOS YEUX* » ; suit un intertitre en gras, politique : « *eurasie* », puis une longue phrase se déroule, sans alinéa ni majuscule, qui serpente sur l'essentiel de la page. On passe de la mélancolie nationale à l'orgie sexuelle : « *entre les jambes du continent eurasiatique c'est beaucoup plus calme que ce qu'affirmaient les journaux télévisés du moins pendant que tu es dedans ; c'est très humide, tu sens la pulsation, tu entends le vacarme [...] tu croises [la belle american girl] dans des cafés, à l'heure du déjeuner à istambul modern, tu désires sans ambiguïté et le lui fais savoir sans ambiguïté : elle remue ses fesses avec brio entre les jambes du continent* ». Et ça vire à la « *fornication intercontinentale* » devant « *une vidéo de bill viola : des tripes, de la cervelle, l'abîme des entrailles, tu essaies de la mouiller avec tes doigts, elle remue les fesses...* » (trad. Vanda Mikšić).

Le domaine croate, bien représenté dans le numéro 170 de *Po&sie*, surprend par sa richesse poétique très contemporaine. La Croatie est, avec la Bosnie, le pays qui a le plus souffert des guerres yougoslaves des années 1990. Les blessures sont toujours présentes, quel que soit le propos du poète choisi. Elles effleurent l'évocation assez classique des îles dalmates faite par une jeune poétesse mélancolique, Katja Grcić, née en 1982 à Split, c'est-à-dire en face de ces îles alors transformées en camps : « *L'été est le meilleur moment / pour la violence. / Avec toutes ces cigales / c'est à peine si / on peut percevoir un cri* » (trad. Daniel Baric). Monika Herceg, qui, petite fille de trois ou quatre ans, a vu la guerre, nous livre un regard dur, avec un sens redoutable de l'énigme : « *L'avenir est arrivé trop vite, / l'avenir est arri-*

vé par surprise / comme un regard sur la platitude de son propre bonheur. » Un autre poème intitulé « *Archipel* » : « *j'ai peur qu'un jour / on ne mange notre sens de l'humour* », et plus loin : « *as-tu attrapé un brin de soleil aujourd'hui / c'est important d'ensoleiller la tristesse, même peu* » ; le titre d'un autre formule la vie : « *Entre nous le silence s'éteint* », que l'auteure peint ainsi : « *tel est l'état de guerre entre moi et le monde depuis toujours / une profonde inquiétude sous le visage qui sort devant / les êtres humains et fait semblant de pouvoir dire / tout ce qu'il faut dire* » (trad. Martina Kramer).

La fréquentation, pendant des semaines de confinement, de cet ensemble de poèmes en vers libres ou en prose (pas de vers comptés dans les traductions) transporte dans un univers sans véritable unité, bien sûr, mais dont le parfum, les couleurs, les mots, une petite mélancolie, un humour noir et des extravagances colorées (souvent sexuées) ne trompent pas. C'est bien l'Europe centrale. Voyez « *Hypnothérapie* », ce magnifique poème d'István Kemény, « *le grand poète de sa génération* », qui s'enroule comme une longue méditation autour de la proposition si typiquement hongroise, stéréotypée même : « *Maintenant vous être triste, triste / triste* ». Il s'adresse à lui-même, se vouvoie : « *Vous êtes assis sur un banc dans le parc.* » Tout passe, l'âge, les souvenirs, la patrie – « *les jardiniers du monde civilisé souffleront / hors des promenades les feuilles mortes* » –, les amis, les artistes, la famille, etc. « *Vous êtes triste. Pas infiniment, / juste extrêmement. / Vous pensez à votre âge. Vous êtes vieux. / Plus vieux que votre âge. Vous êtes un moderne.* » Il ne reste que la tristesse : « *Triste. Vous pensez que peut-être / il en est ainsi pour vous du bonheur. / Mais vous n'êtes pas déçu, pas en colère, / pas impatient, vous ne vous moquez même pas de vous-même. / Vous n'êtes pas non plus satisfait. Triste. / Triste, solennellement. / Vous pensez à la tristesse. Vous puisez de la force en elle.* » (trad. Guillaume Métayer) Cela dit-il le temps d'aujourd'hui ?

Pas forcément, car la musique est toujours là. Que ce soit dans l'apostrophe ironique de Wolf Kirsten qui joue avec la cacophonie de sa chère Bucovine – « *des schistes mellites en filons popianka / aucun slowarnik n'en parle, / d'où te vient ce savoir ? et moi qu'en sais-je donc ?* » (trad. Stéphane Michaud) – ou dans « *L'aboïement* » de la poétesse de Cluj, Marta Petreu, qui est « *heureuse* » – « *je ne suis plus triste mes phantasmes sont partis / aujourd'hui*

LES EUROPE CENTRALES EN POÉSIE

découpée à la bêche mon ombre s'en va elle aussi » (trad. Dumitru Tsepeneag) –, les sons emportent. Chez Krzysztof Siwczyk, cocréateur en Pologne d'un groupe poétique au nom programmatique, « À la sauvage », « la chose est claire » : il observe « le transfert fluvial nul et non avenu des jours / de joyeux ennui ininterrompu » ; « vendredi la terre s'étendait à perte de vue noire et trapue », et il conclut sur une interrogation : « comment on peut se faire ça à soi mine de rien / voir leur illusion suffisante elle était si hospitalière / elle n'avait jamais été aussi ouverte » (trad. Isabelle Macor). Est-ce si clair ? De ce jeu avec les « mots donnés », on retient « illusion ».

Car aux illusions d'autrefois répond le regard sur le monde de Justyna Bargielska, auteure de *Nudelman*, un recueil publié dans la belle collection de poésie polonaise qu'alimente, depuis 2015, sa traductrice, Isabelle Macor, aux éditions Lanskine. En phase avec la jeune génération, elle nous met devant une réalité anarchique, c'est-à-dire insensée, où se côtoient étrangeté du quotidien et horreurs, l'incroyable des contes de fées, le sexe, la féminité et l'enfance, la vie si liée à la mort. Celle d'un hanneton « déjà mort », « balayé », résume l'affaire : « la plupart d'entre nous sont encore en vie, / mais quelques-uns sont morts ».

Bargielska est aussi l'auteure d'un roman remarqué, construit en fragments au langage pop (*Petits renards*, trad. Agnieszka Żuk, Les Allusifs, 2016), qui mettait en scène une féminité à plusieurs voix face à l'oppression de la maternité. *Nudelman* lui fait suite, en plus radical : « Maintenant je vivrai sans rien comprendre / parmi des gens qui ne comprennent rien, / mais en robe longue avec des manches. » Bargielska est directe, elle exprime un monde humiliant : « Je voudrais simplement que nous nous rappelions / que Dieu a créé le monde pour que celui-ci nous salisse, / la rose, pour qu'elle raconte des histoires comiques / d'escargots qui la mangent, et nous, afin que nous sortions à la rencontre / d'une mort certaine et rentrions pour le dîner, / à condition de ne pas trop faire attention. » Des images, pas des métaphores, convoquent le fait divers. Évoquant un « monde des jalousies », elle lance : « la mort sans gêne s'est installée dans la

PO&SIE

numéro 170

Europe, centrale. 1



Belin:

vie, / l'incendiaire a pris deux cents litres d'essence dans les bidons / et un repas gratis, et ta femme m'a envoyé un sms : j'existe ».

Après l'expérience décisive d'une fausse couche, Bargielska se démarque dans ces textes cruels de la critique sociale féministe, elle joue avec des images patriotiques-patriarcales, si intenses en Pologne, joue avec leur perversité – à la fois source de violence et de plaisir – ce qui, selon une de ses commentatrices polonaises, fait ressortir un « ton métaphysique ». C'est son « plan B » : « Tu sais quelles sont nos chances ? Nulles. / Mais j'ai appris qu'il fallait jouer à gagner du temps, / car justement le corps, c'est ce qui reste sur le champ de bataille. » Pour cette nouvelle génération, la vie est une vilaine bataille.

Dynamique de la sacralisation

On l'a proclamé cent fois, la postmodernité signifie la fin des « grands récits ». Mais, après cette fin, et pour paraphraser Nietzsche, combien de grands récits sont encore possibles ? Le dernier livre du sociologue allemand Hans Joas propose une autre version du récit, raconté ad nauseam, de la très fameuse sécularisation. Et si le confinement nous a privés d'un colloque destiné à le discuter – il devait se tenir à Paris les 19 et 20 mars à l'initiative des Archives Husserl, du Centre Sèvres et du CEVIPOF –, il ne peut nous enlever l'intérêt de sa lecture ni nous empêcher de tenter la gageure d'en résumer le contenu tout en en soulignant les enjeux.

par Richard Figuiier

Hans Joas

Les pouvoirs du sacré.

Une alternative au récit du désenchantement

Trad. de l'allemand par Jean-Marc Tétaz

Seuil, coll. « La couleur des idées », 448 p., 26 €

Hans Joas, actuellement « Ernst Troeltsch Professor de sociologie de la religion » à l'université Humboldt de Berlin, et professeur de sociologie et pensée sociale à l'université de Chicago, n'est pas tout à fait un inconnu en France. Les éditions du Cerf de naguère, dans la grande collection « Passages », avaient déjà traduit *La créativité de l'agir* (1999), ouvrage qui revêt d'ailleurs une grande importance dans l'œuvre de l'auteur ainsi que pour la compréhension de ses visées ultimes. En 2016, les éditions Labor et Fides publiaient *Comment la personne est devenue sacrée. Une nouvelle généalogie des droits de l'homme*, question sur laquelle revient l'auteur dans son dernier livre. C'est donc un parcours très cohérent de sociologue, opérant dans le champ de ce que l'on nomme aujourd'hui la théorie sociale, s'appuyant sur une théorie de l'action, très influencée par le pragmatisme américain (le livre de Joas sur Mead a été traduit aux éditions Economica en 2008), lui permettant de réévaluer certains territoires de la culture.

Avec ce dernier livre, Hans Joas donne une synthèse des pensées qui l'ont occupé depuis une bonne vingtaine d'années. Il s'agissait de reprendre à nouveaux frais la question de la religion et du sacré dans les sociétés contempo-

raines, de remettre en cause la théorie standard de la sécularisation (en bref : une fois reconnu le principe que la religion n'a jamais été dans l'histoire humaine que la manifestation visible de phénomènes sociaux invisibles, elle décline, s'estompe). Pour cela, il fallait d'abord revisiter l'archéologie de la discipline dite « histoire des religions » ou « science(s) des religions », ou encore divisée en sous-disciplines : sociologie des religions (ou de la religion, les glissements constants du singulier au pluriel sont significatifs), anthropologie, etc., pour ensuite rebondir sur une relecture de Max Weber et de son célèbre « désenchantement », afin de déboucher sur le récit « alternatif » exposant comment, loin de tout processus linéaire, un pouvoir insistant de création de valeur continue d'agir.

Mais, avant d'entrer dans le vif du sujet, il faut s'arrêter un instant sur le titre. En allemand, le titre est *Die Macht des Heiligen*, traduit dans l'édition française par « les pouvoirs du sacré ». Le terme de *Macht* en allemand possède des connotations multiples, il sonne différemment selon que l'on entend Nietzsche ou Heidegger, Canetti ou Luhmann et tant d'autres, mais, malgré les explicitations de l'auteur lui-même, il valait peut-être la peine de traduire ici par « la puissance du sacré », car la puissance est autre chose que le ou les pouvoirs. Un philosophe et théologien du XX^e siècle l'a parfaitement exprimé dans un petit ouvrage qui s'intitule précisément *Die Macht* (trad. fr. *La puissance*, Seuil, 1954). Romano Guardini écrit : « [on ne peut] parler de puissance au sens propre du terme que si deux éléments sont donnés : d'une part, les

Hans Joas

LES POUVOIRS DU SACRÉ

Une alternative au récit
du désenchantement



LA COULEUR DES IDÉES

SEUIL

DYNAMIQUE DE LA SACRALISATION

énergies réelles susceptibles de produire des modifications dans la réalité des choses, de déterminer leurs états et leurs rapports réciproques, mais, en outre, une conscience qui les habite, une volonté qui pose des buts, un pouvoir de mettre en mouvement les forces qui tendent vers ces buts ».

Qui dit puissance dit règne, une sorte de pouvoir antérieur aux pouvoirs, la responsabilité de donner un sens cohérent à la totalité qui, dirait Bourdieu, « justifie » l'existence – et l'on peut entendre toute la polysémie du terme : légitimation, mais aussi « justification », être rendu « juste » au sens théologique. Toute la discussion du livre de Joas va s'engager précisément autour d'une notion de sacré dans laquelle il s'agira, à

DYNAMIQUE DE LA SACRALISATION

chaque fois, d'une création de l'homme – vérité bien vue par Nietzsche mais interprétée différemment – introduisant la double dimension du sens, direction et signification, dans le monde. Ce que peut être *das Rationale* [1] chez Max Weber, ou ce que Joas nomme, inspiré par Troeltsch et avec une résonance kantienne forte, « *le fait de la formation des idéaux* » (*Faktum der Idealbildung*), c'est ce fait-là, cette puissance-là, qui va ensuite se diffracter en valeurs éthiques et entrer en interaction avec les pouvoirs politiques.

Comme Charles Taylor, qui dans *L'âge séculier* (Seuil, 2011) tentait de répondre à la question de savoir ce qui s'est passé entre la fin du Moyen Âge et le XX^e siècle d'une autre manière qu'en termes de déclin ou de disparition, mais plutôt de « *nouvelle position* » d'une « *perspective de transformation des êtres humains qui les porte au-delà ou en dehors de ce qui est normalement considéré comme l'épanouissement humain* », occasionnant des « *recompositions de la vie spirituelle en formes nouvelles* », Joas, sans remettre en cause le fait qu'il se soit passé quelque chose, est persuadé qu'une des clés d'un « *nouveau narratif de l'histoire des religions* » se situe, on l'a dit, dans une relecture des origines de l'approche scientifique des phénomènes religieux. Il commence avec Hume et son « *histoire naturelle* », puis se concentre sur la psychologie de William James pour achever sa course, en étant passé par la case Durkheim, par une confrontation passionnante entre Max Weber et le déjà cité et trop oublié (ou brocardé pour sa notion d'« *a priori religieux* » par des théologiens comme Dietrich Bonhoeffer par exemple) Ernst Troeltsch, historien, sociologue et théologien allemand (1865-1923). (Au passage, il faut souligner le courage des éditions du Cerf de naguère et des éditions Labor et Fides qui avaient entrepris l'édition de l'œuvre de cet auteur : un volume a paru en 1996, *Histoire des religions et destin de la théologie*.)

On aurait aimé que Joas remontât jusqu'à la Réforme, car les historiens des sciences humaines et sociales semblent prendre de plus en plus conscience de ce que l'histoire des religions et les sciences religieuses en général doivent au conflit entre protestants et catholiques : opposition entre religions ritualistes ou cultuelles et religions « *spirituelles* », religions supérieures et primitives, entre magie et éthique, etc. Si les Grandes Découvertes ont joué également un rôle dans la

construction de la conceptualité savante du phénomène religieux (apparition des concepts de monothéisme/polythéisme, en particulier), le rôle des controverses des réformes catholique et protestante ne peut être négligé, et ce n'est pas un hasard si, souvent, des protestants devenus anthropologues ont offert aux disciplines scientifiques leurs notions cardinales (mana, totem, etc.).

Ce chemin généalogique était indispensable pour, en quelque sorte, fixer l'objet et défendre l'idée qu'une approche scientifique de la religion est non seulement légitime mais possible. En route, des ambiguïtés se font jour, des pré-supposés/préjugés apparaissent, des hostilités faisant tout de bon disparaître l'objet. Mais la thèse de Joas ne prend réellement corps qu'avec les chapitres consacrés à Max Weber dans la confrontation avec Troeltsch. Il en ressort qu'il faut d'abord « *remplacer l'idée d'une entité ferme appelée "religion" par l'observation de la dynamique des processus de sacralisation* », et, d'autre part, renoncer au paradigme « *économique* » de l'action humaine (Weber) au profit d'un nouveau paradigme, fortement influencé par le pragmatisme américain, que Joas appelle « *créativité située* », d'une action en contexte sans préconceptions de fins et de moyens, mais en constante invention et réinvention de ses fins.

Cette théorie de l'action pourrait apparaître comme celle même de l'idéologie libérale néo-darwinienne de l'adaptation permanente. Mais il faut plutôt y voir une thèse qui permet de comprendre pourquoi il y a « *flux et reflux* », va-et-vient constant entre processus de sacralisation et de désacralisation, résultat de tensions entre l'homme et ce qui peut avoir la prétention de régner sur lui (venant de lui), notamment les pouvoirs. Le livre de Hans Joas contribue à nous faire mieux comprendre les « *révolutions symboliques* » au cœur d'une instance qui, comme l'écrivait Bourdieu, « *fournit aux agents sociaux des justifications absolues d'exister* ».

1. « *Le rationnel [das Rationale], entendu au sens de la cohérence logique ou téléologique d'une prise de position théorético-intellectuelle ou éthico-pratique, exerce réellement, lui aussi (et cela depuis toujours), un pouvoir sur les hommes, quelles que soient et quelles qu'aient été la limitation et l'instabilité de cette puissance [Macht] par rapport à d'autres puissances dans l'histoire* » (Max Weber, *Sociologie des religions*, Gallimard, 1996). Une puissance de l'homme qui domine sur l'homme.

Les grands corps de la peinture

L'un des attraits particuliers des livres de l'écrivain, historien et critique d'art roumain Victor I. Stoichita réside dans leur propension à faire glisser les œuvres considérées de leur terrain connu vers un milieu qui l'est moins. Non que l'auteur les déplace de l'art vers l'anthropologie, l'esthétique ou l'histoire politique, même s'il les met aussi au contact de ces disciplines ; il les fait voir sous un jour nouveau, à la fois actuel et inactuel, qui éclaire les multiples manières qu'elles ont d'élaborer, au cours de l'histoire, des formes de visualités. Le dernier recueil en date des recherches de Stoichita, Des corps, propose ainsi toute une série « d'incursions dans l'imaginaire des corps », depuis l'incarnat jusqu'au visage.

par Paul Bernard-Nouraud

Victor I. Stoichita

Des corps. Anatomies, défenses, fantasmes
Droz, coll. « Titre courant », 392 p., 24 €

Bien que la plupart des quinze textes regroupés par les éditions Droz de Genève dans les trois chapitres de ce volume – « Anatomies », « Défenses », « Fantasmes » – aient été rédigés au cours de la dernière décennie, entre 2008 et 2018, ils prolongent un certain nombre des thématiques abordées par Victor Stoichita au cours des années précédentes. Parmi ces essais, « Minimal Zurbarán » est cependant le seul paru précédemment dans un autre florilège de l'auteur, en l'occurrence dans l'édition française augmentée de *L'œil mystique* publié en 2011 (Le Félin).

Stoichita y démontrait combien la peinture extatique et visionnaire du Siècle d'or espagnol pouvait constituer un objet privilégié pour l'étude de la question éminemment moderne de la « représentation de l'irreprésentable ». Dans cette perspective, l'œuvre de Zurbarán – où le contraste sans répit entre les couleurs terriennes et la lumière lunaire oblige le regard à fixer l'impossible – occupait logiquement une place de choix. Celle proposée par *Des corps* permet de mesurer la singularité du maître sévillan à l'aune d'artistes d'horizons ou d'époques différentes.

Les pages que Stoichita consacre aux variations de Rembrandt sur le thème des *Pèlerins d'Emmaüs* sont peut-être en ce sens les plus fécondes, du fait,

justement, des différences entre les deux artistes, qu'il ne compare pas mais que la contiguïté des deux articles rapproche. Zurbarán arrête un état là où Rembrandt peint le passage, pour reprendre une hypothèse que Stoichita a formulée ailleurs (*Figures de la transgression*, Droz, 2013), à savoir que le peintre de Leyde avait lu [Montaigne](#). Or, le thème de la reconnaissance du Christ au cours du souper à Emmaüs incite Rembrandt à porter cette ambition jusqu'à l'extrême limite des possibilités de son art, c'est-à-dire aux confins du figurable.

Du moment crucial de l'histoire qu'il dépeint – du passage, précisément – l'évangile selon saint Luc dit en effet : « *Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent ; mais il se déroba à leur vue* ». Avec le tableautin du musée Jacquemart-André daté de 1629, le tout jeune Rembrandt expose la figure du Christ dans un contre-jour si intense qu'il la réduit ou l'élève (c'est indécidable) à une ombre. Dans un dessin au lavis plus tardif (fin des années 1640), l'ombre a disparu, la figure avec elle, ne reste que l'éclat. Stoichita remarque qu'« *il s'agit d'un des très rares essais connus dans toute l'histoire de l'art, voué à la représentation déclarée non pas de l'apparition du Christ devant les pèlerins, mais de sa disparition* ». Un *unicum* dont le tableau du Louvre, pourtant de la même époque (1648), ne porte pas trace, comme si Rembrandt n'avait pas osé pousser en peinture l'expérience du lavis, ou qu'il eût résolu de placer le visuel sous tension à partir d'autres sujets.

Lorsque Stoichita conclut des deux premières versions qu'« *à la mise en scène de la "sur-*

LES GRANDS CORPS DE LA PEINTURE

présence” du Souper du musée Jacquemart-André fait suite une “sur-absence” », il indique la teneur théorique contenue dans l’art de Rembrandt autant qu’il désigne l’un des nœuds de sa propre théorisation de la peinture. Celle-ci fonctionne en effet régulièrement – rythmiquement, pourrait-on dire – selon un contrepoint majeur/mineur. Dans un registre contigu, il oppose par exemple, au chapitre I^{er}, l’« hyper-corps » chrétien tel que Michel-Ange le figure dans son *Jugement dernier* à l’« hypo-corps » anatomique, dont la figure décharnée du saint Barthélemy où on a cru reconnaître un autoportrait de l’artiste ferait littéralement pendant sur la fresque de la Sixtine. De même, cette fois au chapitre II, Stoïchita oppose à « la Ville-Forteresse » conformant l’« ultra-corps » du prince « l’infra-corps » du nain qui l’accompagne dans la peinture courtesane espagnole. Pareille bipartition passerait pour systématique si elle n’éclairait le sens des images, et, partant, celui de la constitution des imaginaires ; sens que l’iconographie toujours abondante des ouvrages de Stoïchita permet de vérifier.

Le cas du double portrait par Velázquez intitulé *L’Infant Baltasar Carlos avec un nain* (1631, Boston) est en ce sens exemplaire. La coprésence de l’enfant, qui a deux ans, et de l’adulte de même taille, quoique placé par le peintre à un degré inférieur, remplit deux fonctions successives et complémentaires : la première de mimétisme, la seconde de divertissement. Le nain, écrit Stoïchita, y « est un roi minoré, un roi ludique, un “roi pour rire”, qui s’amuse en mimant la souveraineté et en exhibant, sous la forme du hochet, et de la pomme, les simulacres du pouvoir royal, le sceptre et la sphère ». Ce jeu ne serait pourtant que plaisant (abstraction faite de la cruauté qui l’anime) s’il ne divertissait les regards en les dirigeant vers le corps du nain afin qu’ils ne puissent se poser qu’avec prévention sur la personne royale. Elle dont on sait qu’à strictement parler elle n’a pas de corps propre, seulement un double corps et des doubles de corps ; autre cruauté qui vise à préserver sa majesté. Laquelle tomba bel et bien lorsque, un siècle et demi plus tard, Goya peignit la *Famille de Charles IV* (1800, Madrid) sans le secours des « infra-corps » et qu’en conséquence chacun des membres de la royauté y fait effectivement figure de bouffon.

Ce n’est donc pas un hasard si Stoïchita avait entamé ces réflexions sur le sujet dans l’essai qu’il avait consacré à Goya, *Le dernier carnaval*,



TITRE
COURANT

VICTOR I. STOICHITA

DES CORPS

ANATOMIES, DÉFENSES, FANTASMES



DROZ

publié en français en 2016 (avec Anna Maria Corderch, Hazan) mais conçu dès 1999. Déjà il s’y appuyait « sur les études anthropologiques qui se sont aventurées dans ce domaine, contrairement à l’histoire de l’art qui l’a longtemps négligé ». Ce alors même que cette distribution des corps a déterminé tout un pan de leur mise en figures, et façonné à travers celles-ci des représentations politiques aussi bien que des imaginaires sociaux ; en bref, une certaine culture visuelle de la corporéité. Si néanmoins on tenait à se limiter au strict champ de l’histoire des formes, une telle approche n’en demeurerait pas moins prometteuse – elle est encore peu défrichée. Elle permettrait de renforcer du poids de la restitution historique certaines intuitions laissées à l’état d’ébauche par d’autres historiens de l’art.

Dans la monographie qu’il a consacrée à Velázquez (Fayard, 1988), Jonathan Brown a par exemple remarqué sans s’y attarder que sa technique y était plus audacieuse dans ses portraits de nains et de bouffons qu’ailleurs. Peut-être en effet, comme l’avance Brown, parce que ces « modèles n’étaient pas libres de critiquer le résultat » ; peut-être aussi parce que la « laideur » autorise des hardiesses que la beauté repousse. Si bien qu’en s’émancipant d’elle comme d’un joug, l’art s’est découvert une liberté. À bien y regarder d’ailleurs, cette liberté de style conquise sur ce que Stoïchita nommerait les « infra-corps » atteint déjà chez Velázquez certains des ultra-corps qu’il figure.

Paris-Mexique

« Les romans sont des êtres qui nous obsèdent pendant des années », affirme Martín Solares. Impossible de s'en délivrer sans comprendre les raisons qui nous poussent à les écrire, sans trouver le dernier mot qui éclaire ce mystère intérieur. Sept ans lui ont été nécessaires pour se libérer des Minutes noires, huit pour N'envoyez pas de fleurs (Christian Bourgois, 2009 et 2016), ces deux énormes « baleines » qui l'avaient avalé. Entre les deux se trouve Quatorze crocs, dont l'écrivain mexicain a commencé la rédaction à Paris, où il a vécu sept ans. À son retour au Mexique, la violence inouïe touchant le nord du pays, notamment sa région d'origine de Tamaulipas, l'oblige à mettre en suspens ce projet d'écriture. Il s'attelle alors à l'exploration de la sombre machinerie du narcotrafic.

par Melina Balcázar

Martín Solares

Quatorze crocs

Trad. de l'espagnol (Mexique)

par Christilla Vasserot

Christian Bourgois, 200 p., 18 €

Dans *Quatorze crocs*, Martín Solares continue à interroger le roman noir, son rapport au rêve et à la mort, dont il efface les frontières pour nous inviter à regarder autrement Paris, devenue ici la capitale de la vie ultra-tombale. Parenthèse ludique et jouissive dans cette œuvre marquée – sinon blessée – par le réel. Jeu intertextuel, drôle et décalé, pour relever le défi qu'il s'est imposé : enquêter dans l'au-delà, dans ses bas-fonds, seul type d'affaires qui, selon l'auteur, a échappé à Georges Simenon, lequel fait une apparition furtive dans le roman.

C'est à travers le regard du jeune détective Pierre Le Noir que nous découvrons la Brigade Nocturne de la Police de Paris. Confronté à son premier cas – la découverte d'un corps portant sur le cou la marque de quatorze trous alignés, meurtre où l'absence de sang intrigue aussi –, il explore cette autre topographie parisienne, souterraine et crépusculaire, qui le conduit du Marais au Montparnasse de l'entre-deux-guerres : « *Les créatures nocturnes le savent, chaque rue de Paris a un nom officiel et un nom secret.* » Sont réveillées ainsi par l'intrigue des significations oubliées, comme Denfert-Rochereau, ancienne rue de l'En-

fer, ou le quai de la Mégisserie, pour nous rappeler que cette « odeur de mort » hante toujours la ville.

Nous sommes d'emblée plongés dans ce monde autre. Les premiers témoins interrogés par le détective novice sont un fantôme attablé dans un café et une très belle femme, Mariska, qui grâce à ses pouvoirs magiques devient son guide. Il est difficile de traiter avec ces êtres de la nuit : « *Si l'on cherche des témoins, mieux vaut s'adresser à d'autres sortes de morts-vivants, comme les noyés qui barbotent allègrement dans la Seine, toujours disposés à converser, surtout en été. Ou les morts frappés d'un maléfice quelconque, qui s'ennuient et passent leur temps à observer, eux qui demeurent depuis des siècles sur les places publiques de Paris.* »

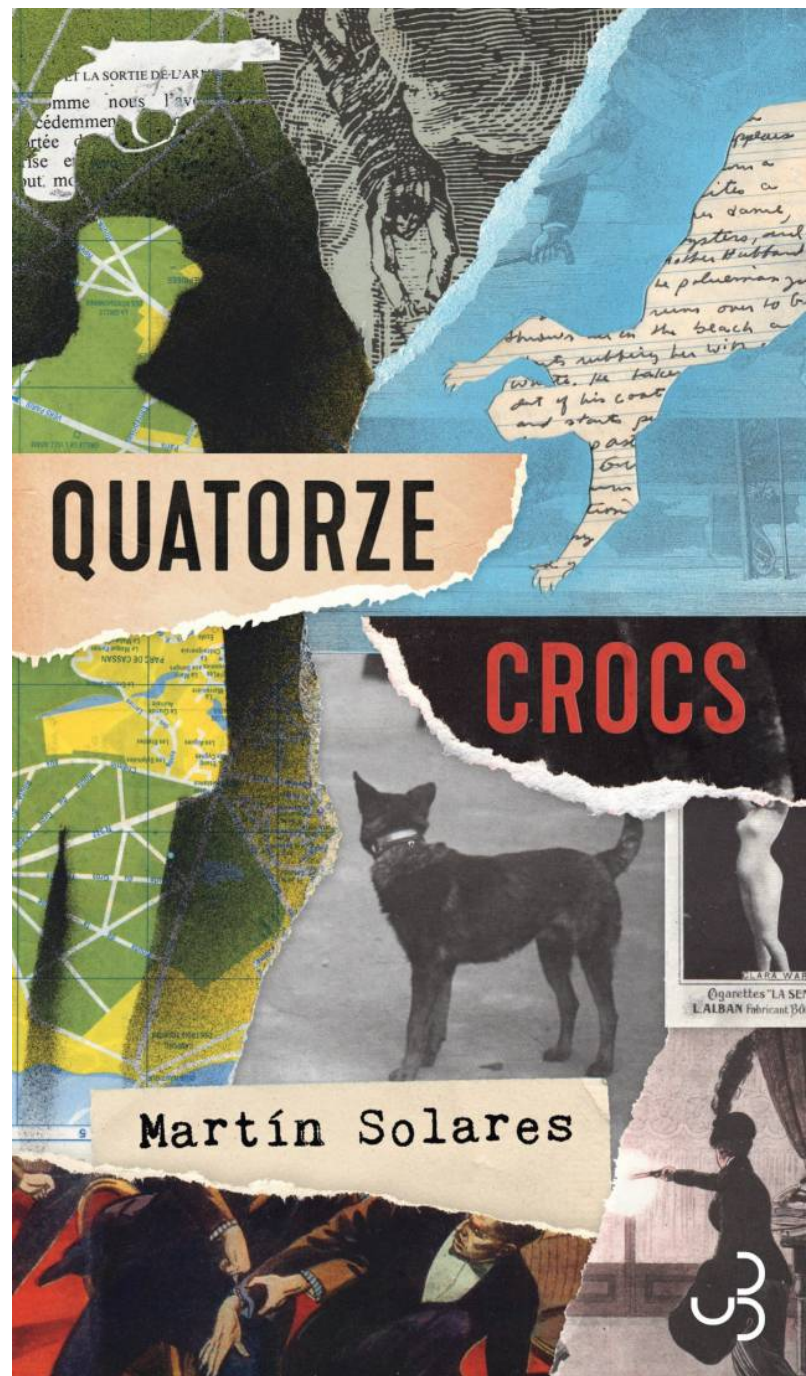
Avec Pierre Le Noir, on pénètre aussi dans les services de migration de l'au-delà, dont l'accès se situe dans la tombe du dictateur mexicain Porfirio Díaz au cimetière du Montparnasse, le schibboleth pour y accéder étant sa devise, « Ordre et progrès », sans oublier un inéluctable petit pot-de-vin – triste rappel de la longue tradition de corruption au Mexique. Dans la file d'attente, à côté des momies et des vampires, on retrouve des êtres fantastiques de la culture populaire mexicaine, comme la *Llorona* – « *créature très délicate qui prétend chercher ses enfants et se nourrit de larmes* » – et les *chaneques*, ces lutins vêtus de blanc avec un foulard rouge autour du cou, déjà présents dans *N'envoyez pas de fleurs*, mais

PARIS-MEXIQUE

devenus ici des travailleurs tiers-mondistes payés à bas prix : « *Vous n'auriez pas un petit boulot pour nous ? Nous pouvons entretenir votre jardin. Nous savons peigner les racines des arbres en direction du centre de la Terre, nous nettoyons le sol des maléfices enfouis. Et nous pouvons tisser la lumière de la lune. Un jardinier parisien d'outre-tombe vous demanderait une fortune pour tout ça. Nous, nous prenons deux fois moins cher.* » Car, dans l'œuvre de Martín Solares, le fantastique et l'onirique sont bien des moyens de saisir le réel, ou plutôt de mettre en évidence le caractère hallucinatoire de sa violence profonde.

Dans *Quatorze crocs*, l'écrivain s'est ainsi lancé un défi : répondre à l'injonction surréaliste de résoudre la vie à travers le rêve, de suivre les pistes du merveilleux pour comprendre le monde. Occultisme, hypnotisme et magie deviennent ici des méthodes d'enquête. Renouant avec sa lignée maternelle, petit-fils de « *la meilleure voyante de tout Paris* », Mme Palacios, le jeune détective entre en contact avec l'invisible, interagit avec les morts pour (leur) faire justice. Il reçoit de sa grand-mère en cadeau un bijou qui l'alerte du danger lorsqu'il se met à chauffer dans la poche intérieure de sa veste, lui permettant ainsi de transiter dans le monde des morts.

Au cours de l'enquête, Pierre Le Noir est introduit par Mariska dans une soirée organisée en l'honneur de Man Ray – dont l'une des créations est peut-être en rapport avec le meurtre. Les deux clans ennemis de l'avant-garde parisienne sont réunis : « *Le groupe de Breton, le groupe de Tzara... Tous les mêmes, dans le fond, sauf qu'ils s'en veulent à mort, ces derniers temps. Ils sont allés saboter leurs spectacles respectifs, ils s'insultent, ils se tapent dessus.* » Si Solares fait des surréalistes des personnages de son roman, avec des portraits qui sont esquissés avec un humour tendrement corrosif, c'est sans doute par cet autre rapport au visible auquel leurs expériences ont ouvert la voie. À l'instar de ce collage de René Magritte, *Je ne vois pas la femme cachée dans la forêt*, évoqué d'ailleurs plus tard par l'auteur comme source essentielle du livre, et qui remet en effet en question l'évidence du visible, le roman nous invite à « *voir l'invisible* », comme cette « *étrange substance, très fine* », « *l'Air de Paris* », permettant de « *photographier des objets ou des personnes imperceptibles pour les humains* ».



Mais peut-être le véritable mystère sur lequel enquête en réalité *Quatorze crocs* est-il celui de la mort elle-même : cette séparation radicale, manière d'essayer de neutraliser leur pouvoir sur les vivants que nos sociétés ne cessent d'établir et qui disparaît ici joyeusement. Premier volet d'une trilogie en cours, *Quatorze crocs* annonce l'insurrection des morts qui refusent de rester à leur place : « *Des morts sortent de leur demeure pour aller mordre les vivants et boire leur sang... On parle même d'une révolte des trépassés, qui se réveilleraient et refuseraient de retourner dans leur tombe* ». L'excès des morts, leur humour et leur sensualité envahissent l'espace des vivants.